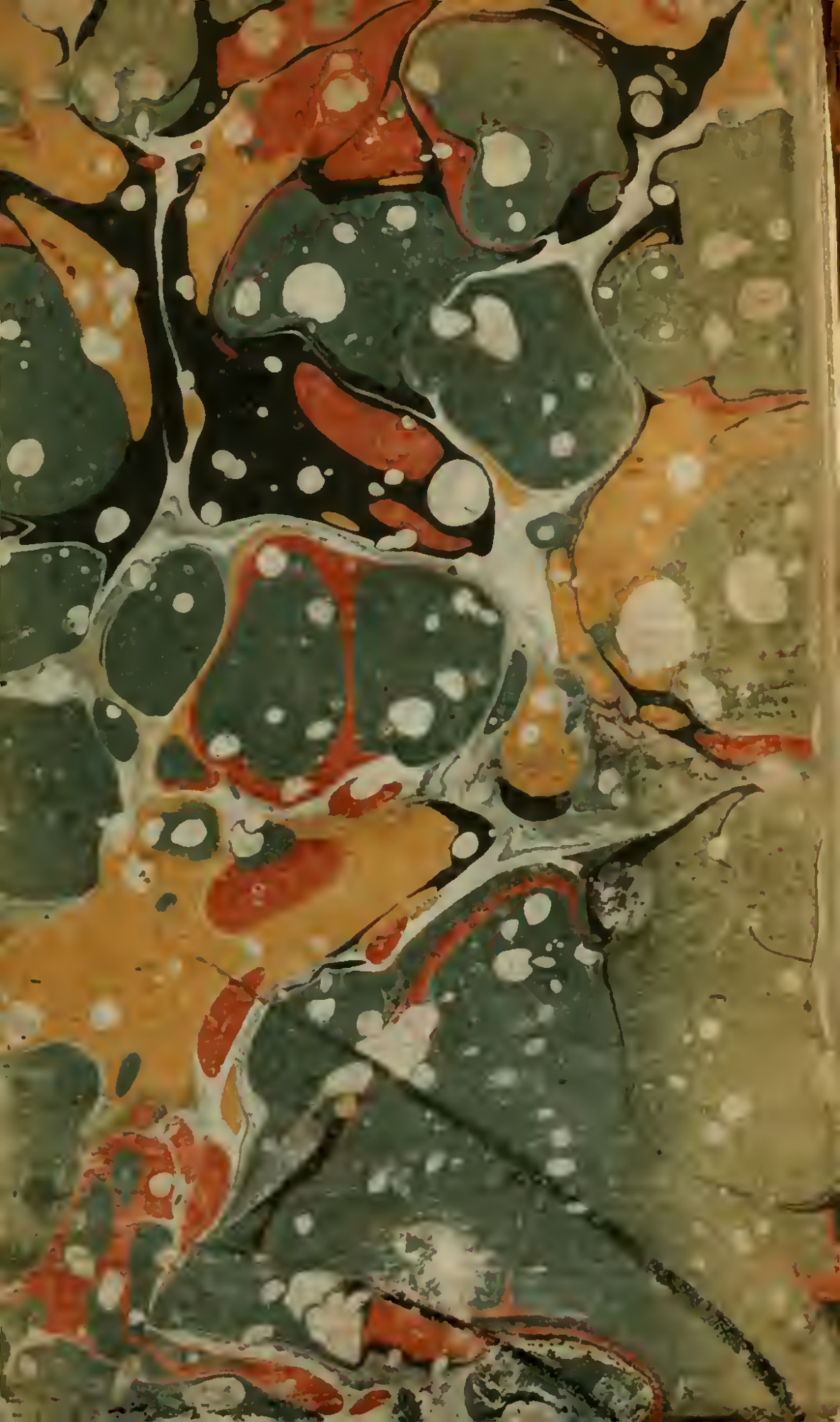
3 1761 04493 8173



91.
722

925k

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME QUATRIEME.

2807 82 / 12 . 32 / 16

A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

DC
130
D8H4
1790
t.4

LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES.

LETTRE LVII.

JE vous félicite, Madame, de vos deux belles conquêtes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir du mérite ! Vous ſoumettez le Clergé ! Pour les gens du monde, les Comtes & les Marquis, cela ne vous eſt pas nouveau, & rien ne réſiſte à vos charmes. N'attendez pas de moi de pareilles nouvelles ; il s'en faut bien que je faſſe un pareil fracas ; & tout ce que je puis, c'eſt de vous parler de mes

voyages. J'en ſuis demeurée à *Huy*, dans ma derniere lettre ; il eſt temps que celle-ci vous conduiſe à *Aix - la - Chapelle* ; mais il faut que je vous faſſe avant paſſer par Liege, Ville du Cercle de *Veſtphalie* en Allemagne, & Capitale de l'Evêché de ce nom. Elle eſt ſituée ſur la Meuſe, entre Huy & Maſtricht, dans une vallée fort agréable. Il y avoit huit Egliſes Collégiales, outre la Cathédrale, & un grand nombre de Couvents de l'un & de l'autre ſexe. C'étoit autrefois une Ville Impériale, ſous la protection de ſes Evêques ; mais l'Electeur de Cologne, abuſant de ce droit, y fit marcher des Troupes en 1684. Il la ſoumit & y fit bâtir une Citadelle ; mais quoiqu'elle ſoit bien fortifiée par de grands dehors, & qu'elle ait toujours eu une bonne Garniſon, les Alliés n'ont pas laiſſé de la prendre au commencement de cette guerre ; & c'eſt ſous leurs auſpices & en vertu de leurs Paſſe-ports que nous y avons paſſé. Dès que j'y fus arrivée, je demandai des nouvelles du Café de Madame *Dallemand*. On confirma ce que

je savois, & on me dit mille biens de ces deux amants. J'avois grande envie de les voir; mais comme mon mari ne se plaisoit pas en pays ennemi, nous n'y fîmes pas grand séjour & nous passâmes notre chemin. Il y a aux environs de Liege de très-belles maisons de campagne, dont une des plus magnifiques appartient au Baron de *Walef*, qui commande un Régiment au service des Alliés, & qui est aussi distingué par son bel esprit que par son rang & sa bravoure. Son nom est *Curcieux*; sa Maison est des meilleures du Pays de Liege, & elle a été si opulente, que, lorsque autrefois on vouloit exagérer la richesse de quelqu'un, on disoit: riche comme *Curcieux* de Liege. Nous fûmes en sept heures à Limbourg, Ville située sur la riviere de Vese, qui étoit autrefois Capitale du Duché dont elle porte le nom: elle étoit fortifiée par un bon Château bâti sur un rocher escarpé, que les François démolirent en 1677, avec ses fortifications & une bonne partie de la Ville, qui depuis ce temps n'est presque plus qu'un amas

de ruines, & que ſes ſeuls fromages rendent célebre; vous voyez bien que ce n'eſt pas la peine de s'y arréter plus long-temps, ni d'y faire une plus grande attention : ainſi je vais vous remener à préſent à *Aix-la-Chapelle*, Ville libre & Impériale de la baſſe-Allemagne, ſituée dans un vallon fort agréable, entre les Duchés de *Julliers* & de *Limbourg*, *Liége*, *Cologne*, *Maſtricht* & *Ruremonde*. Cette Ville eſt très-ancienne. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été bâtie par un frere de *Néron*; mais je ne vois pas beaucoup de fondement à cette opinion, car je n'ai jamais eu l'honneur de connoître aucun frere de *Néron*; mais ce que je ſais bien, c'eſt qu'*Aix-la-Chapelle* fut pillée & brûlée par les *Huns*, & enſuite réparée, agrandie & embellie par *Charlemagne*, qui y fit ſon ſéjour ordinaire, y mourut & voulut y être enterré. On y voit encore ſon tombeau ſoutenu par quatre Anges; & l'on y garde ſon Baudrier, ſon Epée, & l'Evangile dont il ſe ſervoit, écrit en lettres d'or: choſes qu'on emploie au Sacre des

Empereurs, qui, selon la Constitution de la Bulle d'or, devroit se faire toujours dans cette Ville. Mais comme on se dispense souvent de cette formalité, les Magistrats d'*Aix* sont obligés de les envoyer au lieu destiné pour cette cérémonie. *Aix-la-Chapelle* est encore recommandable par ses bains, dont elle a pris son nom, & qui y attirent un nombre infini d'Etrangers de toutes les Nations. Les Allemands nomment cette Ville *Ach*, & les Flamands *Aken*. On y voit toujours bonne compagnie, & plus nombreuse qu'à *Bagneres*; parce que, comme je viens de le dire, on y voit des gens de tous les Pays, au lieu qu'à *Bagneres* nous n'avons que des François. On trouve ici fort commodément toutes les choses nécessaires à la vie, & même à fort bon marché. On y trouve aussi les occasions de se divertir, & d'y jouer tout aussi gros jeu que l'on veut. Il y vient même de tous côtés de ces Chevaliers d'industrie, dont les revenus ne sont fondés que sur leur adresse à duper les étrangers. Enfin, nous avons ici des

gens de toute eſpece, & chacun peut s'y aſſortir ſuivant ſon inclination. La promenade & la liberté que l'on a, en prenant les eaux, favoriſent ſouvent les amants, & font naître des aventures amoureuſes. On ſe rencontre à la fontaine; on s'y donne auſſi quelquefois des rendez-vous; & il arrive ici les plus plaiſantes hiſtoires du monde, dont je vous ferai part en temps & lieu.

Au reſte, l'empreſſement que j'ai eu de vous parler de mon voyage, m'a empêchée de ſatisfaire votre curioſité ſur le ſujet de M. *Huguetan*. Mais ſi j'ai différé à vous rendre compte de la commiſſion que vous m'avez donnée là-deſſus, je vous aſſure que je n'ai point négligé de m'en acquitter, & que je l'ai faite avec ſoin, croyant que vous aviez ſans doute vos raiſons pour vous en informer; & afin de ſavoir les choſes ſans prévention, je me ſuis adreſſée pour cela à des perſonnes déſintéreſſées, de peur que le témoignage des amis ou des ennemis ne fût ſuſpect; & de tout ce que j'en ai appris, je conclus que vous n'avez écouté

que les derniers. La maniere ſeule dont vous l'annoncez, marque cette prévention; car bien loin que M. *Huguetan* ſoit de ces gens que le hazard produit *impromptu*, il eſt au contraire d'une des meilleures familles de *Lyon*, & de ces familles qui, par leur ancienneté, croient pouvoir ſe paſſer de ces titres de nobleſſe qu'on achete à préſent à ſi bon marché, & dont on fait très-peu de cas à *Lyon*, où, comme je vous l'ai déjà dit, les Négociants tiennent ſeuls le premier rang, vivent noblement, ont des équipages, & brillent par leurs dépenſes & par leurs belles manieres, ſans ambitionner ni les Charges, ni les Emplois. Outre cela, M. *Huguetan* étoit encore très-bien allié; il étoit parent du Pere de la *Chaiſe*, de M. de S. *Noſant*, du Marquis de S. *Maurice*, & de quantité d'autres perſonnes de conſidération; de très-grands biens, qu'il avoit de patrimoine, achevoient de mettre le comble à l'agrément de ſa ſituation. Mais cette félicité commença à être un peu troublée en 1665 par la révolution qui obli-

gea les Huguenots à changer de Religion, ou à ſortir du Royaume. La famille de M. *Huguetan* prit ce dernier parti, & il reſta ſeul après eux au Pays, pour tâcher de ramaſſer ſes effets. Il fut pourtant obligé d'en abandonner beaucoup, entr'autres pluſieurs maiſons qu'il avoit dans la Ville, & d'autres effets conſidérables. Mais ayant ſauvé le reſte, il vint joindre ſes Proches en Hollande; & la guerre s'étant allumée entre la *France* & les Pays étrangers, il ſe joignit avec ſes freres, qui avoient de très-grands biens dans les fonds d'*Angleterre*, & ils firent enſemble une partie des remiſes dont ce Pays-là avoit beſoin pour l'entretien de leurs Troupes en *Flandres*. Au commencement de cette derniere guerre, le Banquier du Roi l'engagea inſenſiblement à fournir au paiement de nos Troupes en *Flandres*; & cela monta à la fin juſques à quinze cens mille livres par mois, ſans compter d'autres ſommes qu'il avoit fournies en divers endroits. Le commerce dura juſques en 1703, où, les Etats de *Hollande* ayant défendu le

négoce avec la *France*, ledit Sieur *Huguetan* ſe trouvant engagé, & voulant s'en retirer, fut à *Geneve*, où, bien loin d'y trouver moyen de ſe débarraſſer de ſes affaires, il fut encore contraint d'entreprendre le paiement de l'Armée d'*Italie*, qui alloit à deux millions & demi par mois. Il s'en acquitta pendant tout ce temps avec beaucoup d'exactitude, & l'en en étoit fort content à *Paris*. Mais les finances commençoient alors à s'épuiſer; cela retarda les paiements qu'on étoit obligé de lui faire, & l'augmentation des eſpeces acheva de déranger les choſes; car les louis valurent tout d'un coup quatre livres de plus, & les écus dix ſols plus qu'à l'ordinaire; c'eſt-à-dire qu'au lieu de trois francs & dix ſols, ils furent à quatre livres, & les louis monterent de douze livres à ſeize. On voulut payer ce qu'on devoit à Monſieur *Huguetan* ſur ce pied-là, & on ne vouloit encore lui faire ce paiement qu'en papier. Il fit là-deſſus ſes plaintes à M. de *Chamillart*, qui lui fit écrire à *Geneve*, que s'il vouloit venir à *Paris*, on lui don-

neroit toute la ſatisfaction qu'il pourroit ſouhaiter, à condition qu'il continueroit les payements d'Italie & de Flandres; & le Réſident l'aſſura, de la part du Miniſtre, de tout ce qu'on lui avoit fait écrire, & lui donna parole poſitive qu'il ſeroit en pleine ſûreté. Il partit ſur cette confiance, après avoir encore fourni pour quatre millions avant ſon départ. Mais à ſon arrivée à *Paris* on l'honora de ſix Gardes qui ne le quittoient point, & on lui promit de fort bonne grace un logement à la Baſtille. Tant de courtoiſie ne l'accommodoit point, il s'en ſeroit fort bien paſſé, & il commença, mais trop tard, à connoître le péril dans lequel ſa trop grande crédulité l'avoit précipité. Il fut queſtion de s'en tirer; & pour cela, il fallut qu'il donnât pour ſept millions de lettres de change, qu'on lui fit ſigner ſur le champ à *Verſailles*, & qu'il en fît même payer pour deux millions avant qu'il pût obtenir qu'on lui ôtât ſes Gardes. Mais auſſi dès qu'il s'en fut débarraſſé, il ne jugea pas à propos de reſter plus long-temps à la merci de gens qui

lui avoient ſi mal tenu la parole qu'on lui avoit donnée ; & ne ſe croyant pas plus obligé à leur garder la ſienne, il prit le parti de ſe retirer en *Hollande*, & de ſe dérober par-là à tous les fâcheux accidents dont il étoit menacé. L'événement fit voir qu'il avoit bien fait de profiter du premier moment favorable qui s'étoit préſenté pour cela ; car comme on n'avoit voulu que l'amuſer en feignant de lui ôter ſes Gardes, on voulut les lui redonner ; & deux heures après ſon départ on les poſta, tout de nouveau, devant la porte de ſa maiſon, croyant qu'il étoit encore dedans. Voilà ſur quoi on a tant crié, *tolle*, contre lui. Or, dites-moi, en bonne foi, ſi, à ſa place, vous n'en auriez pas fait autant ; & ſi, puiſqu'il eſt ſûr que tous les actes qu'on paſſe en priſon ſont nuls, vous n'auriez pas cru être diſpenſée de tenir toutes ces ſignatures forcées. Il en eſt de cela comme des billets que des voleurs feroient faire le piſtolet à la gorge dans une forêt ; on les ſigne pour ſauver ſa vie, mais on n'eſt point obligé par aucune Loi divine ou

humaine à les payer. La comparaiſon eſt un peu odieuſe, & le reſpect que j'ai pour le Miniſtere me devroit empêcher de m'en ſervir : mais vous ſavez qu'il n'eſt point de comparaiſon qui ne cloche par quelque endroit ; ainſi comme celle-ci eſt juſte à certains égards, vous me permettrez de la faire.

Les papiers que Monſieur *Huguetan* avoit reçus en France, furent négociés pour payer ſes correſpondants des Pays étrangers : & comme il ne les put vendre qu'à perte, & qu'à des pertes très-conſidérables, il fallut qu'il joignit à cela une partie des biens dont il avoit hérité de ſes Proches, & qu'il ſacrifiât ceux qu'il avoit de patrimoine, pour ſatisfaire à tous les engagements qu'il avoit avec les Négocians étrangers : & quoiqu'il ne ſe crût pas obligé à la même choſe, à l'égard de la *France*, il voulut traiter avec ſes correſpondants François ; & en retirant les engagements qu'il avoit avec eux, ſe procurer du repos pour le reſte de ſes jours. Mais le Bureau étoit trop irrité contre lui, pour vouloir entendre à

aucun

aucun accommodement ; & les mémoires qu'il avoit donnés aux Etats-Généraux contre les Finances de la *France*, l'avoient rendu si criminel aux yeux du Ministere, qu'on trouva plus à propos, pour finir tout d'un coup tous les différends qu'on avoit avec lui, d'envoyer des gens à la Haye pour l'enlever. Le Ciel, toujours ennemi de l'injustice, empêcha l'exécution d'un projet aussi barbare. La mine fut éventée dans le temps qu'elle étoit prête à jouer. Quelques-uns de ces malheureux furent pris & exécutés à la Haye ; le reste chercha son salut dans la fuite ; & cet attentat, dans lequel le droit des gens étoit entiérement violé, ne fit pas un trop bon effet pour nous chez les Etrangers, où Monsieur *Huguetan* a trouvé le secret de s'établir d'une maniere très-avantageuse, par son mariage avec une Comtesse de *Nassau*, proche parente du Roi *Guillaume*, & fille de cet illustre M. d'*Odick* qui a tant brillé dans votre Cour après la paix de *Riswick*, & dont nous avons vu la magnifique entrée à Paris, lors-

qu'il y fut Ambaſſadeur extraordinaire de la part des Etats de *Hollande*. Outre les avantages qu'il a trouvés dans ce mariage, par la haute naiſſance de ſon épouſe, & ſon mérite perſonnel, l'Empereur a encore récompenſé les ſervices qu'il a rendus aux Alliés, en lui donnant le titre de Baron de l'Empire, & des emplois très-conſidérables en Allemagne ; & la Charge de Gouverneur, ou Droſſart de la Ville & Pays de *Vianen*, étant enſuite venue à vaquer, il en a été pourvu, & il l'a acceptée pour être plus à portée de terminer les affaires qu'il a en France, qu'il offre de finir quand on voudra, & de ſacrifier, pour cela, tout le fruit de vingt-cinq ans de travail & de peines, en abandonnant tout ce qu'il peut avoir gagné dans les emplois & dans les grandes affaires dont il a été chargé, & dont il s'eſt toujours acquitté avec applaudiſſement. On aſſure qu'il eſt prêt à abandonner tous ſes biens acquis, pourvu qu'on lui laiſſe ceux qu'il a eu de ſon patrimoine, & dont il a hérité de ſes Proches. Il me ſemble que c'eſt

parler bien raiſonnablement, & qu'on ne peut pas lui en demander davantage. Ainſi vous voyez, Madame, que ce n'eſt pas ſans raiſon que le Ciel nous a donné deux oreilles, & qu'il eſt très-dangereux de n'écouter que d'un côté, puiſque toutes les choſes de la vie ont deux faces, & qu'il eſt très-aiſé, à la malignité du ſiecle, de donner un mauvais tour à la conduite du monde la plus raiſonnable & la plus juſte. J'ai été bien aiſe, pour l'amour de la vérité, de pouvoir vous éclaircir une affaire que l'on a pris ſoin d'embrouiller, pour lui donner de fauſſes couleurs, & je ſuis entrée pour cela dans tous les détails néceſſaires à cet éclairciſſement, ſachant bien que vous n'êtes pas de ces perſonnes qui ſe plaiſent dans leurs erreurs, mais qu'au contraire vous êtes aſſez équitable pour être bien aiſe de rendre juſtice à votre prochain, & de réhabiliter dans votre eſprit la réputation de ceux que la calomnie a tâché de défigurer. Notre chere Nation a beaucoup de penchant à ce vice, & nous ſommes tous portés à donner notre caractere

à ceux à qui nous voulons du mal : ainſi lorſque, par les Déclarations du Roi, on ſe voit hors d'état d'éxiger le paiement des ſommes dues par les Fermiers-Généraux, les Tréſoriers de l'extraordinaire des guerres, Caiſſe des emprunts, Aſſignations ſur les revenus du Royaume, Billets de monnoie & d'Uſtenſiles, Lettres de change de Bernard & Nicolas, des Freres Hoguez, de toutes les autres dettes de cette nature ; au lieu de remontrer à la ſource de ce mal, on aime mieux l'imputer à M. *Huguetan*, parce qu'on eſt en colere contre lui, & parce qu'il n'eſt pas ici pour ſe juſtifier, ſelon la maxime établie qui fait que les abſens ont toujours tort. Mais il me ſemble qu'il ferme la bouche à tous ſes accuſateurs, par les propoſitions plus que raiſonnables qu'il leur fait, dans un temps où il n'a rien à craindre de leur part, & quoique les mauvais procédés qu'on a eus avec lui, duſſent le diſpenſer d'entendre à des accommodements, dans leſquels il offre de ſe dépouiller de tous les profits qu'il a faits, & qu'on lui reproche auſſi

injuſtement. Les égards que les Souverains étrangers ont pour lui, dépoſent en ſa faveur ; & il n'y a guere d'apparence qu'on l'eût revêtu de tant de dignités, ſi on n'avoit connu ſon mérite, & ſi on n'avoit pas été entiérement convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait dans ſa Patrie. Voilà, Madame, tout ce que l'on peut vous dire ſur ce que vous avez ſouhaité de ſavoir ; & je crois qu'en voilà aſſez pour remplir cette Lettre. Je vous parlerai une autre fois un peu plus au long des plaiſirs que nous avons ici. Je vous en ſouhaite beaucoup où vous êtes, car je ne ſais rien de mieux pour conſerver la ſanté. Adieu, ſoyez toujours aimable, & n'aimez jamais rien. C'eſt la ſituation du monde la plus heureuſe. Je n'en connois pas de plus commode. Vous comprenez bien que c'eſt des amants dont il eſt ici queſtion : car j'ai trop d'intérêt à ſouhaiter que vous aimiez vos amies, & que vous répondiez toujours à la tendre amitié avec laquelle je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LVIII.

VOUS m'avez fait un vrai plaiſir, Madame, de m'apprendre l'injuſtice qu'on a faite ici à Monſieur *Huguetan*; je ſerois au déſeſpoir d'être du nombre des injuſtes. On avoit tâché de me prévenir contre lui, & je ſuis fort aiſe que vous m'ayez éclaircie là-deſſus. Je conviens avec vous qu'il n'eſt rien de plus dangereux que de n'écouter que d'un côté, & que le témoignage des ennemis doit toujours être ſuſpect : car au lieu de blâmer Monſieur *Huguetan*, comme j'y avois beaucoup de penchant, je vois à préſent qu'il eſt plus à propos de le plaindre, & qu'on lui a fait tort à tous égards. Cependant en croyant lui faire du mal, on lui a procuré bien des avantages, puiſque les affaires qu'on lui a ſuſcitées, & qui l'ont obligé de chercher de la protection chez les Etrangers, ont été l'occaſion de ſon mariage & de

toutes les dignites dont il eſt revêtu ; ainſi il pourroit dire comme diſoit Thémiſtocles dans ſon exil : *je ſerois perdu, ſi je n'avois été perdu* : car il eſt très-ſûr que ſa patrie auroit été beaucoup plus ingrate à ſon égard ; & quelque grands que fuſſent ſes biens, la néceſſité de les troquer en papier, qui les diminue d'abord de moitié, les taxes & les impôts en auroient bientôt tiré parti ; & je voudrois de tout mon cœur avoir été homme, ou être Huguenote, pour que quelque affaire ou motif de religion m'eût fourni un prétexte de paſſer dans les Pays étrangers : car je crains tout de bon de mourir de faim dans celui-ci. Nous voici à cette heure obligés de donner au Roi la dîme des biens qui nous reſtent. Il faut, pour ſatisfaire à cet Edit, faire ſon inventaire dès ſon vivant. Choſe très-déſagréable ! Auſſi ſe ſouleve-t-on terriblement contre cet impôt ; & ſi fort, qu'on eſt obligé de ſe ſervir des Troupes qui ſont en quartier d'hiver dans les Provinces, pour forcer les peuples à ſe ſoumettre aux ordres du Roi ; & c'eſt preſque une ſe-

conde Dragonade. En vérité, ſi ceci dure, je ne ſais plus ce que nous devien-drons. On vient de nous prendre nos meilleures Places en *Flandres* : les partis ennemis font des courſes juſqu'auprès de nos portes ; & ſi la paix ne ramene l'abondance & la ſûreté, il n'y en aura plus pour nous, pas même dans *Paris*, où déjà les Mouſquetaires ſont obligés d'aller toute la nuit en patrouille, crainte de ſurpriſe. On nous fait pourtant eſpérer que les changements qui viennent d'arriver dans le Gouvernement d'Angleterre, pourront en cauſer qui nous ſeront avantageux : car la faction qu'on appelle des *Toris* a préſentement le deſſus dans ce Pays : elle eſt oppoſée à celle qui avoit été en faveur juſques ici : & ſi les choſes pouvoient aller aſſez loin pour que Milord *Malbourough* ne commandât plus l'Armée, il eſt très-ſûr que la conſtellation changeroit ; car c'eſt ſon étoile, fatale à la *France*, qui cauſe tous nos malheurs ; & je ne doute point qu'il ne ſoit l'*Achille*, à qui la perte de notre *Troye* eſt réſervée. Il ne ſeroit pas

poſſible, s'il n'y avoit pas quelque choſe d'extraordinaire là-dedans, que la fortune eût été ſi conſtante pour lui. Car j'ai toujours oui dire que les armes ſont journalieres : & comme celles de nos ennemis ont toujours été victorieuſes en ſes mains, il faut eſpérer que ſi elles paſſoient en d'autres, le charme ſeroit rompu. Mais au reſte, vous avez fort bonne grace à railler vos amies, & c'eſt bien me dédommager du ſoin que je prends de vous divertir, que de me turlupiner ſur mes deux conquêtes. Eh bien! puiſque vous le prenez ſur ce ton, j'en pourrois faire cent, que je ne vous en dirois pas un mot ; & pour me venger de vos plaiſanteries, je ne vous conterai rien de réjouiſſant aujourd'hui, & je ne vous parlerai que de la mort du pauvre M. de *Saint Olon*, votre ami & le mien. C'eſt une perte générale. Il avoit très-bien ſervi le Roi dans ſes Négociations à *Gênes* & à *Maroc* ; & le public lui a obligation des belles relations qu'il en a données. Tout le monde le regrette ; j'avois fait connoiſſance avec lui chez la

Comteſſe d'*Aulnoi*, où, comme vous ſavez, preſque tous les beaux Eſprits ſe donnoient rendez-vous, & où, ſans être de ce nombre, je ne laiſſois pas d'aller auſſi très ſouvent. Il me ſouvient que le premier jour que je l'y trouvai, il nous parla des mœurs & coutumes des Africains, d'une maniere à ne nous pas donner grande envie de nous aller tranſplanter dans ces Pays barbares. Il nous conta que l'Empereur de *Maroc* ſe donnoit ſouvent le plaiſir d'exécuter lui-même les Criminels; qu'il avoit une adreſſe merveilleuſe à trancher des têtes, & que ce fut au retour d'une de ces ſortes d'expéditions, qu'il lui donna Audience. Sa Majeſté Maroquine, le reçut dans ſon écurie. Elle paroiſſoit de fort mauvaiſe humeur. Son habit étoit marqué du ſang de ces pauvres malheureux que venoient de mourir de ſa main; & Monſieur de *S. Olon* craignoit fort qu'il ne lui prît envie, pendant qu'il étoit en train de décoler, de lui faire auſſi honneur d'eſſayer ſon adreſſe ſur ſa perſonne, honneur dont il ſe paſſoit très-bien, & qu'il avoit quel-

que raiſon de craindre, parce qu'il n'avoit rien d'agréable à annoncer à cet Empereur, dont le Roi n'avoit pas voulu accepter certaines propoſitions. Le récit de Monſieur de *S. Olon* n'étoit pas de ſon goût : il lançoit de temps en temps des regards irrités ſur lui, en ſe grattant méthodiquement la jambe gauche. Je doute qu'il eût pu plaire dans cette attitude à notre charmante Princeſſe de Conti, dont il a ſi fort été amoureux dans les ſuites, & qu'il a, comme je crois vous l'avoir dit autrefois, fait demander en mariage dans toutes les formes. Quoi qu'il en ſoit, il ne plaiſoit guere dans ce quart d'heure-là au pauvre M. de *S. Olon*, qui ſe déplaiſoit fort dans cette écurie. Il en ſortit avec plaiſir, auſſi bien que des Etats de ce Prince baſané ; car heureuſement pour lui c'étoit-là ſon Audience de congé, & je vous avoue que la fin de ſon diſcours nous fit à tous un vrai plaiſir, & que quoique nous le viſſions alors en bonne ſanté, nous tremblions pour lui pendant tout ſon récit. Celui qu'il nous fit de ſon voyage de

Génes n'étoit pas moins touchant; & vous avez pu voir dans la relation de cette affaire, le riſque qu'il y courut: peu s'en fallut qu'il n'en fût la victime. Son Secrétaire, qu'on appelloit *Valdeiron*, qui étoit de *Nîmes*, eut la queſtion ordinaire & extraordinaire, & ſoutint tous ces cruels tourments avec fermeté, ſans jamais vouloir dénoncer les perſonnes qui étoient portées de bonne volonté pour la *France*. On le mena en place publique pour être pendu, & l'aſpect du gibet ne fut point capable d'ébranler ſa conſtance. Il trouva même le ſecret, pendant qu'on le conduiſoit, d'avaler certains papiers qu'il portoit toujours ſur lui, de peur qu'après ſa mort on ne découvrît par-là les ſecrets qu'il avoit tant de ſoin de cacher. Le Ciel récompenſa ſa fidélité: car les *Génois*, après lui avoir fait ſouffrir les douleurs les plus cruelles, & lui avoir donné la plus terrible des frayeurs, ne jugerent pas à propos de pouſſer les choſes plus loin, & l'état de leurs affaires ne leur permit pas d'exécuter la Sentence de mort qu'ils avoient

avoient prononcée. J'ai vu ici le Secrétaire depuis ce temps ; il m'a fait lui-même le détail de cette aventure, & M. de *S. Olon* nous confirma, chez Madame la Comteſſe d'*Aulnoi*, tout ce qu'il m'en avoit dit. Nous ne pouvions pas nous empêcher de frémir au recit de tous les divers dangers, où les diverſes commiſſions de la Cour l'avoient tant de fois expoſé, & nous le félicitions tous d'en être échappé la vie ſauve, en quoi il avoit été plus heureux que le pauvre M. de *Pongibeau*, qui, deux heures après avoir été cité en Jugement, fut condamné & exécuté toujours par proviſion, & paya de ſa tête la maniere avec laquelle il avoit cru pouvoir ſoutenir les droits de la *France*. Son ſupplice valut deux mille livres de penſion à ſa veuve, qui depuis a épouſé le Comte de *Cruſſol*, parent du Duc d'*Uſez*, que ſa famille avoit fait enfermer à la Baſtille, & qui a trouvé le ſecret d'en ſortir. Je crois que vous aurez pu voir cette Dame au Palais-Royal, où elle alloit ſouvent faire ſa cour ; mais pour revenir à M. de *S.*

Olon, quoiqu'il ſe ſoit tiré plus heureuſement de tant d'occaſions périlleuſes, le voilà pourtant mort, auſſi bien que le Prince de *Conti*, qui, après avoir tant de fois expoſé ſa vie dans les combats, l'a perdue par une maladie qui n'a reſpecté ni ſon rang ni ſa valeur, & qui l'a emporté en fort peu de temps, au grand regret de la Cour & de la Ville. Sa mort a penſé cauſer ici une ſédition, car les Peuples vouloient lapider le Médecin Hollandois, à qui ils en imputoient la faute. La *France* a perdu en lui un grand Capitaine. Perte conſidérable dans un temps comme celui-ci! Mais ce n'eſt point à moi à faire ſon Oraiſon funebre, il faudroit un *Fléchier*; il n'en eſt plus par malheur, & la mort nous ravit & Héros & beaux Eſprits en même-temps. Comme ſi les uns n'étoient plus néceſſaires lorſque les autres ne ſont plus. En effet, c'étoit autrefois un ſujet de diſpute entre *Guſtave-Adolphe*, Roi de Suede, & *Saumaiſe*, ſavoir lequel devoit être le plus eſtimé du Héros ou de l'Hiſtorien. *Guſtave* prétendoit que l'Hiſtorien devoit

l'emporter, puiſque c'étoit lui qui immortaliſoit le Héros. *Saumaiſe* diſoit que l'Hiſtorien ſeroit inutile, ſi le Héros ne lui fourniſſoit des faits dignes d'être rapportés à la poſtérité. Et je crois qu'ils avoient tous deux raiſon, & que la diſpute va bientôt finir là-deſſus, puiſque nous n'avons plus guere de Héros, ni de gens propres à éterniſer leur mémoire. Mais laiſſons tous ces génies ſupérieurs, & parlons de choſes qui ſont de notre portée. Il eſt arrivé ici depuis peu quelque choſe d'aſſez plaiſant. Un Allemand jeune, riche & nouveau débarqué dans le Fauxbourg *S. Germain*, y faiſoit très-belle dépenſe. C'étoit une vraie aubaine pour nos redreſſeurs : auſſi y en eut-il quelques-uns qui réſolurent d'en faire leur caiſſier pendant tout l'hiver, & qui fonderent leur cuiſine ſur ſa bonne foi. Ils firent même une eſpece de ſociété là deſſus, de peur de ſe détruire par la concurrence : & après être convenu de leurs faits, le plus adroit fut chargé du ſoin de conduire l'affaire, & l'on fit un petit fonds en commun, pour lui fournir

de quoi faire certaines avances. Il débuta par aller manger à l'Hôtel de... dans la rue Tarane, où notre jeune étranger logeoit. Il n'eut pas de peine à faire connoiſſance avec lui; & par ſes bonnes manieres & mille petits ſoins empreſſés, il gagna bientôt l'amitié & la confiance de ce jeune Seigneur; qui ne pouvoit plus vivre ſans lui, & qui s'eſtimoit fort heureux de trouver dans un pays étranger une perſonne qui étoit en état de lui procurer du plaiſir & des connoiſſances. Ils firent d'abord des parties de promenades, d'Opéra & de Comédies, où l'Allemand étoit toujours le payeur: ils furent enſemble dans les endroits où l'on joue, jouerent de moitié; & dans tous ces commencements, l'Etranger étoit charmé de voir le ſoin que ſon ami prenoit de ſes intérêts: car il l'avertiſſoit de ne point jouer avec certaines gens, le faiſoit retirer à propos dès qu'il commençoit à être en malheur, & jamais Gouverneur n'auroit pu lui donner de meilleurs avis. Le docile Etranger les recevoit bien de meilleur cœur de la bouche d'un cama-

rade ; & croyant avoir trouvé dans celui-là l'agréable & l'utile, il s'applaudiſſoit de ſa trouvaille. Cependant lorſqu'on crut l'avoir aſſez empaumé, on ſongea à profiter de la conjoncture, & notre maître fourbe donna rendez-vous à ſes aſſociés, dans les endroits où ils avoient accoutumé de jouer ; & là, ſans faire ſemblant de les connoître, il fit enſorte que l'Allemand propoſât le premier une partie de pharaon, dont, par complaiſance, il voulut bien être le banquier. Les autres ſe laiſſerent perdre d'abord, & l'Etranger qui étoit de moitié du gain, prit goût à la choſe, & pria les perdants de ſe retrouver encore le lendemain dans le même lieu pour avoir leur revanche. Ils n'eurent garde d'y manquer : ils regagnerent, reperdirent ; & enfin voulant faire durer la choſe, ils ſe bornerent à cinquante piſtoles que l'Etranger perdoit tous les jours, & dont la répartition ſe faiſoit enſuite entr'eux, ſans qu'il parût la moindre intelligence : au contraire le chef des trompeurs paroiſſoit inconſolable de ſa prétendue perte ; il

vouloit toujours ſe retirer; & ce n'étoit, diſoit-il, que par complaiſance & pour donner occaſion à l'Allemand de ſe refaire, qu'il s'abîmoit tous les jours de nouveau. Ce manege dura tout autant que l'argent de l'Etranger; & quand on vit qu'il ne lui reſtoit plus que quelques bijoux, & environ deux ou trois cens piſtoles, l'ami fut d'avis de ne plus jouer, & conſeilla à l'Allemand de garder une poire pour la ſoif, en attendant qu'il pût faire venir de l'argent de chez lui. Mais comme il avoit juré de lui excroquer juſques à ſa derniere piece, il fit jouer un dernier reſſort pour cela. L'Etranger étoit amoureux de la Ducheſſe de * * *, & ſa paſſion étoit augmentée depuis qu'il n'étoit plus occupé de celle du jeu: il rêvoit, il étoit triſte, ſon ami l'entendoit ſoupirer toutes les nuits: car leur liaiſon étoit ſi forte, qu'ils couchoient toujours enſemble. Un ſoir donc qu'il paroiſſoit plus rêveur qu'à l'ordinaire: qu'avez-vous, mon cher Comte, lui dit notre aventurier, & pourquoi faut-il que vous ayez des chagrins que

je ne partage pas, puiſque nous avons juſques ici été compagnons de fortune, & qu'elle ne nous a pas mieux traité l'un que l'autre? Je ſuis fâché, répondit l'Allemand, de vous avoir porté le malheur qui me ſuit, & je tâcherai de le réparer en partageant toujours avec vous tout ce que j'aurai. Mais, mon cher, ce n'eſt pas dequoi il s'agit à préſent, & ſi j'ai quelque regret à l'argent que j'ai perdu, c'eſt ſeulement de n'en avoir pas fait un meilleur uſage : car vous ſavez que je ſuis amoureux. Le peu d'apparence que je voyois à réuſſir dans cet amour, m'a obligé de donner dans des diſſipations qui n'ont influé que ſur ma bourſe : l'argent s'en eſt allé ; mais l'amour eſt reſté ; il eſt même plus fort qu'il n'étoit auparavant, & je ſuis moins en état d'eſpérer que jamais ; car enfin, que ſait-on ſi les deux mille piſtoles que j'ai perdues, dépenſées à propos pour ma charmante Ducheſſe, ne m'auroient pas été de quelque ſecours auprès d'elle? Voilà ce qui fait mon chagrin, & c'eſt à quoi vous ne ſauriez, avec tout votre

eſprit, pouvoir trouver de remede. Peut-être, répondit l'autre : qu'en ſavez-vous? J'en ai bien trouvé à des maux plus déſeſpérés, & le vôtre ne me paroit pas ſi fort incurable. Il eſt vrai que ſi nous avions vous & moi tout l'argent que nous avons perdu, vos affaires auroient été bientôt faites, puiſque, ſelon même le témoignage d'une grande Dame, il n'y a qu'à trouver la ſomme, & la difficulté ne roule que ſur le plus ou le moins. Mais croyez-moi, les Dames ne ſont pas à préſent auſſi cheres qu'elles l'étoient ſous le Regne de Louis XIII, & la miſere du temps ou leurs divers beſoins, les ont rendues plus traitables; & je crois que votre Ducheſſe pourroit bien ſe mettre à la raiſon, & qu'un préſent de trois ou quatre cens piſtoles ſuffiroient pour vous rendre heureux. Mais je vous dirai, à l'exemple d'un ancien Philoſophe, que c'eſt encore acheter trop cher un repentir, & que vous ferez plus ſagement de garder ce qui peut avoir échappé au malheur du jeu. Quoi! s'écria l'Allemand, acheter

trop cher un repentir ! Vous moquez-vous ? je ne saurois assez payer cette bonne fortune ; & si ma bague, ma montre, ma tabatiere & deux cens louis qui me restent suffisoient pour cela, je me croirois l'homme du monde le plus heureux quand je devrois m'en retourner ensuite à pied dans mon Pays : ainsi, mon cher, je vous devrai la vie, si je puis devoir à votre adresse le seul bonheur que j'ambitionne à présent. A ces mots il l'embrassa, & le conjura par leur tendre amitié de lui accorder son secours dans une occasion aussi importante. Je le veux bien, dit le fourbe, quoique ce soit peut-être vous desservir, mais je n'ai pas le cœur de vous refuser. Dormez en repos, & comptez que je ferai votre affaire : mais sur-tout, tenez-moi compte de ma complaisance. Le lendemain matin, le trop crédule Etranger le somma de sa parole, & le fit lever dès l'aube du jour pour aller travailler à la lui tenir. Tenez, lui dit-il, en lui remettant tous ses bijoux qui valoient plus de mille pistoles, vendez ou en-

gagez ces nipes pour ce que vous en trouverez, & ſacrifiez tout pour me rendre heureux. L'adroit confident lorta le tout à ſes aſſociés pour le joindre à la maſſe & groſſir les fonds. On tint conſeil ſur les meſures qu'il falloit prendre pour achever de dépouiller ce jeune Etranger; après quoi notre homme ſut le trouver. J'ai fait votre affaire, lui dit-il, voilà quatre cens louis que j'ai empruntés chez d'*Hôtel* ſur vos bijoux; vous pourrez les retirer pour le même prix dès que vous aurez reçu de l'argent de chez vous, & dès à cette heure, ſi vous voulez, comme je vous le conſeille, renoncer à votre entrepriſe; & ſi vous vouiez la pouſſer à bout, je vais vous en donner les moyens: je viens de mettre dans vos intérêts la meilleure amie de votre Ducheſſe; c'eſt la veuve d'un homme de condition: elle eſt très mal dans ſes affaires: je lui ai promis deux cent louis pour le ſervice que vous demandez d'elle; & cette ſomme dont elle a grand beſoin, jointe à un peu de tendreſſe qu'elle a pour moi, l'a tout-

i-fait déterminée : elle m'a même dit que l'occaſion étoit favorable, parce que la Ducheſſe perdit hier quatre cens louis chez la Marquiſe de *Nogent*, où elle doit les porter ce ſoir, & qu'elle ne ſait où les trouver ; ainſi vous l'aurez pour ce prix, & c'eſt ce qui fait que je n'ai pas voulu emprunter une plus groſſe ſomme, afin que vous puiſſiez plus aiſément retirer vos bijoux ; je vais vous mener chez mon amie, afin que vous conveniez enſemble de vos faits. A ces bonnes nouvelles, l'Allemand ne ſe ſentit pas de joie ; il penſa manger ſon agent à force de le careſſer ; & l'heure du rendez-vous étant venue, il courut chez cette ſecourable amie, lui donna les deux cens louis d'entrée de jeu, & lui remit enſuite les quatre cens pour qu'elle les fît accepter à la Ducheſſe. La conſidération que j'ai pour M. le Chevalier de *Dupeville*, lui dit cette adroite commere, fait que je vous rends aujourd'hui un ſervice qui ne convient guere à une femme de ma condition & de mon caractere ; mais je ne

puis rien refuſer à cet ami; ainſi, Monſieur, vous allez voir arriver la Ducheſſe dans un moment : mais il y a une condition à obſerver, ſans quoi le marché eſt nul; c'eſt que vous ſerez avec elle dans les ténebres; car ſa pudeur ne lui permettroit pas de ſoutenir votre vue, & c'eſt aſſez que mes perſuaſions & le beſoin où elle eſt d'argent l'ayent déterminée à faire pour vous ce qu'elle n'avoit encore fait pour perſonne; ainſi donnez-lui le moins de loiſir que vous pourrez à des réflexions; car ſi vous vous amuſiez à la preſſer de ſe faire voir, elle pourroit peut-être bien ſe dédire de tout ce qu'elle m'a promis. L'Allemand convint de tout ce que l'entremetteuſe lui demanda, & il ſe laiſſa conduire par elle dans une chambre impénétrable à la lumiere, où un moment après l'objet de ſes tendres impatiences le vint joindre. Elle paroiſſoit tremblante & interdite. Son amant prit ſoin de la raſſurer; & après un tête-à-tête de quelques heures, il ſortit d'auprès d'elle le plus conteut & le plus amoureux de tous les hommes.

ıommes. On convint, avant de ſe ſé-
›arer, de la continuation du commerce;
& dès que l'Allemand fut de retour chez
ui, il exagéra ſon bonheur au Chevа-
ier de *Dupeville*, de la maniere du
nonde la plus forte. Mais celui-ci voyant
ıpprocher le dénouement de la piece,
ne fut pas d'avis de l'attendre, & après
ıvoir plumé ce pauvre Etranger, il ſe
'éſolut à l'abandonner à ſa mauvaiſe for-
:une Ainſi, comme c'étoit un fin Nor-
nand, il feignit d'être fâché du travers
lans lequel il donnoit. Vous me coûtez,
ui dit-il, deux mille piſtoles. Je m'en
:onſole; mais vous me rendriez debau-
:hé ſi je vivois plus long-temps avec
'ous; c'eſt pourquoi, mon cher, il faut
ıous ſéparer; auſſi bien l'état de mes
ıffaires m'oblige à aller en recette chez
noi, & un plus long ſéjour à *Paris*
ıcheveroit de m'abîmer: ainſi trouvez
›on que je vous diſe adieu. L'autre vou-
ut s'oppoſer à ſon départ; mais il n'y
:ut pas moyen: ſon ami le quitta; &
l fut à l'Opéra pour charmer le chagrin
ju'il avoit de cette ſéparation La Du-

cheſſe de *** y étoit ; & dès que notre Allemand l'eut vue, il courut à ſa loge ſe donner des airs penchés auprès d'elle, lui ſerrer les mains, & faire toutes les minauderies qu'on fait lorſqu'on eſt de bonne intelligence. Cette Dame eut d'abord quelque indulgence pour lui en faveur de ſon Pays, croyant qu'il ne ſavoit peut-être pas encore les us & coutumes de celui-ci : mais quand elle vit qu'il pouſſoit les choſes trop loin, elle le relança d'un air qui auroit dû l'intimider. Mais lui, croyant que ce n'étoit que pour garder le *decorum*, s'approcha de ſon oreille, & lui dit fort tendrement : ne craignez rien, ma chere, perſonne ne le voit, & vous pouvez vous en fier à ma diſcrétion. Inſolent ! dit la Ducheſſe, ſi vous ne vous retirez, je m'en vais vous faire jetter de la loge en bas, pour vous apprendre à connoître vos gens ; & en même-temps elle appella celui qui ouvre les loges, lui ordonna de faire ſortir cet homme & de refermer la porte. La Dame qui étoit avec la Ducheſſe s'apperçut de ſon cha-

grin & en demanda la cauſe. Quelques Seigneurs qui étoient dans les balcons vinrent auſſi voir ce que c'étoit, & ſi la Ducheſſe avoit beſoin de leurs ſervices. Il n'eſt queſtion, leur dit-elle, que de me défaire d'un impertinent qui m'a dit cent ſottiſes que je lui pardonne parce que je le crois ſoul; mais que je ne ſuis pas d'humeur de ſouffrir plus longtemps. A ces mots l'Allemand perdit patience, & après avoir lâché quelques *ſtarti ſtart tuyvle*, croyant qu'elle pouſſoit l'impudence trop loin, pour mériter qu'il la ménageât, il conta l'aventure du ſombre tête-à-tête, & dit que pour ſes ſix cens piſtoles il devoit lui être permis de prendre quelques libertés, après en avoir eu de bien plus grandes avec elle. La Ducheſſe vouloit d'abord lui faire donner cent coups de bâtons; mais on lui conſeilla d'approfondir cette affaire, & de voir quel fondement cette fable pouvoit avoir dans l'hiſtoire. On croyoit preſque que l'Allemand avoit perdu l'eſprit; mais enfin on fut d'avis d'examiner les preuves qu'il

offroit de donner, & le Comte de *** s'offrit d'aller avec lui à la quête du Chevalier de *Dupeville*, & chez la Dame où la scene s'étoit passée. Mais on apprit qu'elle avoit changé de quartier, & que c'étoit une maquignone d'amour; que le Chevalier de *Dupeville* étoit un insigne frippon, & que l'Allemand avoit été la dupe de l'aventure, puisqu'après l'avoir dépouillé au jeu, on avoit achevé de le ruiner, en substituant une coureuse à la place de la Duchesse dont on savoit qu'il étoit amoureux. Il fut alors au désespoir d'avoir été capable de l'offenser, & parut plus sensible à cela qu'à la perte de son argent: il courut lui demander mille pardons de son extravagance; & elle fut à son tour si touchée de son repentir & de sa bonne mine, qu'on prétend qu'il a trouvé par-là le secret de parvenir au bonheur qu'il croyoit avoir possédé; tant il est vrai que l'amour ne perd rien de ses droits, & que souvent ce que nous regardons comme le plus grand des malheurs, nous conduit à la suprême félicité. Celle

de ce jeune Seigneur doit être bien plus grande à préſent, puiſque c'eſt à ſon mérite & non à ſon argent qu'il en a l'obligation. On dit que la Ducheſſe lui en a prêté, & qu'en attendant ſes lettres de change, qui doivent arriver bientôt, elle lui donne les moyens de faire une figure convenable à ſa qualité. On a fait pendre en effigie le Chevalier de *Dupeville* & ſa bonne amie, qu'on n'a eu garde d'attraper. Cette hiſtoire, qui eſt toute nouvelle, a fait ici un fort grand bruit. On a raiſon de punir auſſi ſévérement de pareils crimes dans leſquels l'honneur des Dames eſt ſi fort intéreſſé : car quelle idée emporteroient de nous les Etrangers, ſi on leur vendoit ainſi toutes les femmes de la Cour & de la Ville, en ſubſtituant des coureuſes à leur place ? L'opinion, dit-on, chez les hommes fait tout : ainſi nous ſerions en mauvaiſe eſtime dans le monde, ſi l'on n'avoit ſoin de réprimer ces ſortes d'abus ; mais cette hiſtoire a ſi fort groſſi ma Lettre, qu'il eſt temps de la finir, & de vous aſſurer que je ſuis, &c. *A Paris ce.*

LETTRE LIX.

J'AVOIS beſoin de l'hiſtoire de votre Allemand pour diſſiper les triſtes idées que vous aviez rappellées chez moi, par le ſouvenir du Prince de *Conti* & de M. de *S. Olon*, que je regrette de tout mon cœur. Comme tous mes regrets ne ſauroient leur faire du bien, & que la mélancolie eſt fort contraire à la ſanté, je crois que puiſqu'ils jouiſſent d'un parfait repos, il eſt à propos que nous ne troublions pas le nôtre par des penſées triſtes & lugubres. Ainſi, comme dit la *Fontaine* : *puiſqu'il eſt des vivants, pourquoi penſer aux morts* ? Je ſais bon gré à la Ducheſſe de *** de ſa généroſité : & puiſque ſon étoile l'a portée du côté de la tendreſſe, elle fait fort bien de conſoler ce pauvre Etranger, qui, par ſa bonne foi & ſon déſintéreſſement, mérite aſſurément la préférence chez elle. Ce pauvre diable

étoit tombé en bonnes mains, à ce que je vois ; mais il n'eſt pas le premier à qui pareille aventure eſt arrivée ; & ce n'eſt que par l'habileté d'un bon Gouverneur que ces jeunes gens peuvent échapper à l'adreſſe des redreſſeurs. Nous en avons ici de fort alertes, qui viennent de toutes parts pour tâcher de faire des dupes, & qui y réuſſiſſent ſouvent : tout eſt plein de ce qu'on appelle Chevaliers d'induſtrie. On me montra l'autre jour un François Gentilhomme, ou du moins ſoi-diſant, qui, après une route de plus de trois cens lieues qu'il avoit faite avec quelques Meſſieurs qui n'en ſavoient pas tant que lui, leur demanda à chacun, à leur arrivée ici, combien ils avoient dépenſé en chemin. L'un dit qu'il en étoit pour cinquante piſtoles : un autre pour ſoixante, & les autres à proportion. Eh bien ! dit-il alors, il ne m'en coûte à moi qu'un ſou marqué que j'ai donné ce matin à la Servante du logis où nous avons couché. Cela parut incroyable à ſes Compagnons de voyage : ils avoient toujours logé

enſemble. mangé à même table, & il ſembloit que la dépenſe devoit être égale ; mais il leur expliqua ce myſtere. Ne vous ſouvenez-vous pas, leur dit-il, que lorſque nous approchions des gîtes, je prenois toujours les devants pour faire enſorte que nous euſſions les meilleurs, & que ſous prétexte que je ſavois mieux les êtres du Pays, j'étois ainſi le Maréchal de logis de la Troupe ? Auroit-il été juſte que je me fuſſe donné cette peine pour rien ? Non ſans doute, & en travaillant à votre commodité, il étoit naturel que je travaillaſſe auſſi pour mes intérêts. J'allois donc d'avance aux endroits où nous devions dîner ; & après avoir tiré l'Hôte à part, je lui diſois : je conduis une troupe de Cavaliers, je vous les menerai, ſi par deſſus le marché je puis dîner *gratis*. Dès qu'il faiſoit quelque difficulté, je le menaçois de vous mener ailleurs. Ainſi, pour ne pas perdre cette aubaine, notre marché étoit bientôt conclu ; & après cela je ſongeois à nous faire bien traiter pour votre argent. Ce que j'avois fait à la

dînée, je le faisois à la couchée avec le même succès ; & par mon savoir faire j'ai su me garantir de ce qu'on appelle le quart-d'heure de Rabelais, & je suis arrivé ici sans bourse délier. Tout le monde admira l'adresse de ce Chevalier d'industrie, & je l'admire aussi. Il faut être Gascon pour s'aviser de pareille chose, & pour tirer ainsi parti de tout. Mais passe pour cela, ce ne sont que des gentillesses ; & l'aventure d'une pauvre Françoise, de celles qu'on appelle ici refugiées, a quelque chose d'un peu plus fâcheux. Cette Demoiselle sortoit de *France* ; & après avoir traversé *Geneve* & une partie de la *Suisse*, elle descendoit le Rhin pour venir en *Hollande*, portant avec elle son petit trésor renfermé dans une cassette. C'étoit des bagues, des colliers, des chaînes d'or, & autres choses de cette nature, qu'elle avoit ramassées en pliant la toilette de sa mere, & dont elle prétendoit se faire un petit fonds pour vivre dans les Pays Etrangers. Un redresseur masqué en Baron, se trouva dans le

même bateau ; & comme la navigation fut assez longue, ils eurent le temps de faire connoissance. Le prétendu Baron comprit par le soin qu'elle avoit de sa cassette, qu'il falloit qu'elle renfermât des choses de prix ; & comme il ne voyageoit que pour chercher des dupes, il n'hesita pas à croire qu'il avoit trouvé son fait : ainsi il s'attacha à la Demoiselle fugitive, loua d'abord son zele, ensuite ses attraits ; & après lui avoir témoigné le premier jour toute l'estime qu'il prétendoit qu'une résolution aussi généreuse que la sienne méritoit, il fit l'amant passionné dès le lendemain ; & des offres de services passa en peu de temps à l'offre de son cœur & à celle de sa main. Une passion aussi prompte & aussi vive auroit dû être suspecte à notre pauvre Huguenote, si l'amour propre, qui nous rend tous si enclins à nous flatter, ne lui eût fait trouver chez elle de quoi inspirer de pareils sentiments. Ainsi ne doutant point qu'elle n'eût fait cette illustre conquête, elle songea aux moyens d'en profiter, & de devenir au

lutôt Baronne. Comme elle n'auroit as pu prétendre à un pareil rang dans e Pays où elle étoit née, elle regarda ette fortune comme une recompenſe ue le Ciel donnoit à ſa piété, & ſe orma d'avance une idée très-agréable le ſa future grandeur, & de l'envie u'elle alloit exciter dans ſa famille & armi ſes anciennes amies : ce qui, chez a plupart des perſonnes de notre ſexe, ſt la rocambole de la félicité. Toutes es réflexions l'obligeoient à avoir le grands égards pour M. le Baron, ui de ſon côté repréſentoit à merveil- es un amant paſſionné. Les ſoupirs & es ſoins empreſſés ne lui coûtoient rien. La belle y fut ſenſible preſqu'autant u'aux avantages qu'elle croyoit trouver vec lui : ainſi l'amour, l'intérêt & l'am- ition la déterminerent à tout ce que et amant voulut. Elle le rendit maître le ſon cœur & de ſa caſſette. Je veux roire pieuſement qu'on ne pouſſa pas lus loin l'aventure. Quoi qu'il en ſoit, ès que notre Baron fut nanti, la De- noiſelle fut regardée comme ſa femme.

Il lui donna ſon nom, & lui promit un rang & des biens très-conſidérables. Le reſte du voyage ſe fit fort gaiement. Mais quand on approcha de *Weſel*, d'où cet impoſteur ſe diſoit natif : ma chere, diſoit-il à ſa belle, il eſt bon que je prenne les devants, & que j'aille dire à mon pere que je lui amene une bru ; je vais me faire mettre à terre, & prendre la poſte pour être plutôt chez moi, où je diſpoſerai les choſes pour votre réception : vous n'aurez, quand vous ſerez à *Weſel*, qu'à venir droit au logis : voilà mon adreſſe ; mon nom eſt aſſez connu dans la Ville pour que la moindre perſonne que vous rencontrerez vous enſeigne ma maiſon. La nouvelle Baronne trouvant cela fort à propos, pria ſon amant de faire bien valoir à M. ſon pere ſa tendreſſe & ſa reconnoiſſance, afin que cela ſuppléât au défaut du bien ; & pour groſſir la dot, elle lui remit tout ce qu'elle avoit d'argent, juſques à de la petite monnoie, ne gardant que de quoi arriver à *Weſel* : après quoi on ſe ſépara les larmes

mes aux yeux, quoique ce ne fût que pour peu de temps, & l'amant mit pied à terre, chargé de ſon petit butin. La barque continua à voguer, & aborda enfin à *Weſel*, Port tant déſiré de la pauvre amante. Elle ſe hâta d'y deſcendre des premieres, & courant à la maiſon dont on lui avoit donné l'adreſſe, elle demanda le Baron de *** à des Valets, qui répondirent qu'il étoit abſent. Il doit être de retour, répondit-elle. Bon, dirent les Valets, il ne reviendra de ſix mois, & vous ne ſavez ce que vous voulez dire. Là deſſus la regardant comme une affronteuſe, on la pria fort incivilement de paſſer la porte. Elle demanda à parler au pere du Baron, qui, entendant ſes pleurs & ſes cris, vint pour voir ce que c'étoit, & en fut un peu plus touché que ſes Domeſtiques ne l'avoient été. Il dit à la pauvre déſolée, qu'elle étoit la dupe de l'aventure, puiſque ſon fils n'avoit point été à portée de lui parler, & qu'il étoit à plus de deux cens lieues de-là; &, ſur le portrait qu'elle fit de ſon impoſteur, il

le reconnut pour un de ſes Laquais, qu'il avoit chaſſé quelque temps auparavant, & qui avoit embraſſé le beau métier de frippon. Il plaignit le ſort de la demoiſelle, blâma ſa crédulité, & lui donna charitablement de quoi paſſer ſon chemin. On dit qu'elle s'eſt mariée enſuite fort avantageuſement en *Hollande*, quoiqu'elle n'eût plus de caſſette pour ſéconder le pouvoir de ſes attraits: car l'impoſteur n'avoit eu garde de lâcher priſe, & il s'étoit fait un fonds de cela, avec lequel il vint briller ici ſous un autre nom, & faire des dupes au jeu comme il en avoit fait en amour. Voilà en quoi conſiſte le plus gros revenu de ces joueurs de profeſſion, qui viennent ici deux fois par an, ſans y boire une goutte d'eau. Malheur aux Etrangers qui tombent ſous leur coupe! Les habiles gens les connoiſſent & s'en défient; & moi je ne veux avoir aucun commerce avec eux. Comme le jeu n'eſt pas ma paſſion dominante, je n'y donne que peu ou preſque point de temps. Il eſt aiſé de ſe déſennuyer ſans cela, & de ſe

choisir parmi le grand nombre des personnes qui sont ici, de quoi faire une société convenable. J'ai nombre d'amis & d'amies : nous mangeons souvent ensemble : nous causons, nous nous promenons pour mettre tout à profit : je vais au bain & à la fontaine ; & mes heures sont si bien remplies, qu'à peine puis je trouver assez de temps pour vous écrire. J'ai dans ma coterie des *Allemands* & des *François* germanisés par le refuge : des *Anglois*, des *François* de *France*, qui ont cette vivacité que les *François* germanisés ont un peu tempérée : il y a des *Hollandois*, des *Suisses*, des *Danois* & des *Suédois*, tous gens d'esprit & qui ont voyagé : ils sont d'une politesse enchantée, empressés à me procurer de l'agrément. Nous sommes presque toujours ensemble : nous contons des histoires : je leur en apprends de *Paris*, que je puise ordinairement dans vos Lettres, & ils m'en content ordinairement de leur Pays. Les *Suédois* sont fort prévenu en faveur de leur Roi ; ils en parlent comme d'un

Héros plus grand que les *Alexandres* & les *Céſars*, qui, dès ſa plus tendre enfance, a fait des choſes extraordinaires, & qui, tout défait, eſtropié & en quelque maniere captif, a ſu trouver le ſecret d'engager le *Turc* à déclarer la Guerre au *Czar* de *Moſcovie* & au Roi de *Pologne*; & cela dans le temps où l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais recouvrer ſa liberté. Il ſort de *Bender* pour ſe mettre à la tête d'une nombreuſe Armée; & par des ſuccès ſi peu attendus, il donne matiere à ſes zélés ſujets de le préconiſer & de faire preſque ſon apothéoſe. Je crois pourtant qu'il a un peu d'obligation aux intrigues de la *France*, & que ſans ſon ſecours il n'auroit peut-être pas ſi bien réuſſi. Il y a long-temps que le Soleil & le Croiſſant ſont de bonne intelligence. *Tekeli* s'en eſt reſſenti autrefois; & nos louis lui ont aidé à ſoutenir les Proteſtants en *Hongrie* pendant qu'on les dragonnoit en *France*: politique que je n'ai jamais bien compriſe! Mais il faut croire, comme diſoit le Cardinal de *Richelieu*;

au ſujet de la mort de *Marrillac* : il faut, dis je, croire que ceux qui ont l'autorité en main, voient plus clair que les autres, & que Dieu leur donne de plus grandes lumieres. Mais ce n'eſt pas à préſent de quoi il s'agit ; & pour revenir où j'en étois, je vous dirai qu'un Seigneur *Suédois*, qui m'exagéroit les belles qualités de ſon Roi, me dit enſuite que le Trône de *Suede* avoit toujours été dignement rempli, témoin le grand *Guſtave-Adolphe*, & la Reine *Chriſtine* ſa fille. Je convins du premier, & je pris la liberté de lui dire que l'autre avoit un peu dégénéré des vertus de ſon illuſtre pere, par une conduite qui n'avoit pas été fort approuvée. Je lui citai là-deſſus la mort de *Monaldelchi*, & ce qu'on prétendoit qui en avoit été l'occaſion. Mais il me dit que j'étois mal informée, & qu'il étoit arrivé à cette Princeſſe ce qui arrive ordinairement à ceux que la fortune abandonne ; & que ſans examiner que c'étoit elle qui avoit abandonné la fortune, on étoit paſſé ſur ſon chapitre de l'admi-

ration au blâme, & du blâme au mépris; ſans autre raiſon que celle qui engage les peuples à ſacrifier à leurs intérêts, & à n'offrir leur encens qu'à des Divinités utiles. *Chriſtine* laiſſa ſon mérite, continua ce Seigneur, dans le Trône qu'elle voulut bien céder de ſon mouvement à ſon couſin; & l'action la plus grande & la plus héroïque qui ſe ſoit jamais faite, fut empoiſonnée par ceux qui, la voyant dépouillée de ſes Etats, ne crurent plus être obligés d'avoir aucun ménagement pour elle, parce qu'ils n'en attendoient plus de grace: & comptant pour rien celles qu'ils en avoient déjà reçues, ils ne ſe firent pas de ſcrupule d'être ingrats. Le malheureux *Monaldelchi*, continua-t-il, eſt un exemple de l'ingratitude du monde la plus monſtrueuſe. Cette Reine l'avoit comblé de bienfaits: elle lui avoit accordé toute ſa confiance, & ce traître la déchiroit par les calomnies les plus atroces & les plus éloignées de la vérité; & cela, pour faire ſa cour, & parce que c'étoit la mode de tirer ſur

cette pauvre Princeſſe qu'on croyoit pouvoir offenſer impunément. On ne doit pas s'étonner ſi le châtiment ſuivit de près la découverte de l'offenſe. Celle-là étoit d'une nature à devoir être punie, & l'honneur de la Reine l'engageoit à rendre cette punition exemplaire. Ce fut pour cela que, ſans différer, quoiqu'elle fût dans ce temps-là à *Fontainebleau*, elle le fit mourir, après lui avoir reproché l'horreur de ſon crime, & le fit paſſer, des mains d'un pere Mathurin, qui eut ſoin de le confeſſer, dans celles de ceux qui étoient chargés de lui arracher une vie dont il s'étoit rendu indigne, auſſi bien que des bontés de ſa bienfaictrice, auxquelles il eut en vain recours. Le Roi ſe formaliſa de ce qu'elle avoit entrepris pareille choſe dans une de ſes maiſons, & voilà ſur quoi on a fait tant de bruit. La Reine prétendoit être en droit de diſpoſer de ceux qui lui appartenoient, ſans être obligée de rendre compte de ſes actions qu'à Dieu; puiſque, comme Souveraine, il n'y avoit qu'elle ſeule qui pût le juger.

Le Roi de *France* prétendoit de ſon côté être ſeul maître dans ſes Etats, & y avoir ſeul pouvoir de vie & de mort. Ce différend obligea la Reine d'en ſortir; & ce fut le commencement des malheurs qui l'ont toujours accompagnée depuis ſon abdication. Mais quoi! dis-je alors à ce Gentilhomme, ce *Monaldelchi* n'étoit-il point l'amant de *Chriſtine*? N'étoit-ce pas pour pouvoir vivre avec plus de liberté avec lui qu'elle avoit abandonné le Trone? Nullement, me répondit-il; & ſi vous ſaviez bien la carte, vous n'auriez garde de donner dans ce ſentiment populaire. J'avoue que bien des gens ont été dans la même erreur, qu'il eſt très-aiſé de détruire, en vous diſant que le cœur de la Reine, prévenu dès l'enfance pour un autre, étoit incapable de prendre de nouvelles impreſſions. Elle aimoit un jeune Seigneur appellé *Lagardie*, de famille Françoiſe, & même Gaſconne; car ſon pere ou ſon grand pere étoit originaire de *Narbonne* en *Languedoc*, où il a encore des parents qui portent ſon nom.

avoit mille bonnes qualités; & *Chriſ-*
ine l'auroit jugée digne du Trône, ſi
:s ordres de ſon pere ne l'avoient obli-
ée d'y placer un Prince de ſon ſang,
u'il lui avoit deſtiné pour époux. Ainſi
e pouvant ſe reſoudre à ſacrifier ſon
mant à ce cruel devoir, moins encore
e ſacrifier ſon devoir à cet amant,
ette ame grande & généreuſe forma le
eſſein de ſe ſacrifier elle-même, & de
éder à ce couſin le Trône qu'elle n'é-
oit obligée que de partager avec lui,
fin que ſon entiere poſſeſſion le dédom-
nageât de la perte d'un cœur qu'elle
'étoit plus en état de donner. Ce fut
lors qu'on la vit paroître aux yeux de
on peuple, ſous un riche dais, avec
ette grace & cette majeſté que donne
éclat du diadême & les agrémens de
a plus brillante jeuneſſe, & qu'après
n diſcours le plus éloquent & le plus
ouchant du monde, elle ſe défit en leur
réſence de l'Autorité Royale, & en
evêtit le Prince ſon couſin, qui, de ſon
ôté, parut moins ſenſible à cet avan-
age, qu'à celui dont il ſe voyoit privé,

en perdant l'eſpérance de la poſſéder. Il auroit été aiſé après cela à la Reine de ſatisfaire ſon inclination, en épouſant *Lagardie*; mais comme cette démarche auroit pu diminuer le mérite de la premiere, elle n'eut garde de la faire, & jalouſe de cette haute réputation qu'elle s'étoit acquiſe dans le monde, & que la calomnie n'a pas laiſſé d'attaquer depuis, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher la moindre foibleſſe, elle voulut triompher de celle de ſon cœur, en s'éloignant de celui qui la cauſoit, & réſolut pour cela de voyager dans une partie des Cours de l'Europe. Il n'y eut point de Souverain qui ne ſe fît un plaiſir de voir une Princeſſe ſi magnanime. Elle ſe vit admirée par-tout, & la *France* lui fit rendre tous les honneurs imaginables. Mais comme on ſe laſſe d'admirer, & que le penchant des hommes les rend bien plus enclins à condamner le prochain, il lui arriva ce qui eſt arrivé de nos jours au Roi *Jacques* d'*Angleterre*, qui fut d'abord reçu en *France* comme un Martyr, ou du moins

onfeſſeur de la Religion Catholique,
'il avoit mieux aimé conſerver que
e conſerver ſa Couronne. Peu s'en
lloit qu'on ne lui déchirât ſes habits
our en faire des reliques ; & quelque
mps après on l'accuſa de manque de
udence : on imputa ſes malheurs &
eux que la protection, qu'on lui a accor-
ée en *France*, a attirés à ce Royaume ;
n imputa, dis-je, tout cela à ſa mau-
aiſe conduite : & il eut la douleur,
vant de mourir, de ſe voir en quelque
anière mépriſé de ceux qui l'avoient
dmiré quelques années auparavant,
uoiqu'il n'eût pas plus mérité leur
dmiration ni leur mépris dans un temps
ue dans un autre, & ſeulement parce
u'on ne ſauroit être toujours d'un
ême avis ; & que, comme les deux
ontraires ſe touchent, on paſſe très-
acilement d'une extrêmité dans une
utre. C'eſt ce que la pauvre *Chriſtine*
éprouvé dans cet exil qu'elle s'étoit
olontairement impoſé, malgré les
ares talents & les vertus dont elle avoit
érité du Grand *Guſtave* ſon pere : car

elle avoit joint au plus heureux naturel du monde, la connoiſſance des ſciences les plus relevées. Elle parloit toutes ſortes de langues; & ſon cœur & ſes ſentiments la mettoient autant au-deſſus des perſonnes de ſon ſexe, qu'elle l'étoit par ſon rang & par ſa naiſſance. Ainſi ne ſe croyant pas obligée de ſe conformer aux manieres & à la portée de certains eſprits ſi fort au-deſſous du ſien, elle s'expoſoit ſouvent à leur critique; & c'étoit bien moins par ſa faute, que par le manque de diſcernement de ceux qui la critiquoient. Mais, dis-je alors, il me ſemble avoir oui dire que ſa conduite n'avoit pas été la plus réguliere du monde à Rome: & certain Livre que les uns traitent d'hiſtoire, & les autres de roman, intitulé la vie du Signor *Roſelli*, ne donne pas une idée fort avantageuſe de cette Princeſſe. C'eſt, Madame, répliqua le *Suédois*, parce que l'Auteur de ce Livre ne la connoiſſoit pas comme j'ai eu l'honneur de la connoître, & que, comme bien d'autres, il parloit peut-être

tre de ce qu'il n'avoit jamais vu : car
on ne pouvoit reprocher à cette Reine
que ſon changement de religion, &,
cette action près, toutes celles de
a vie ont été héroïques. Il ne lui man-
quoit que l'éclat d'une Couronne pour
es faire briller dans tout leur jour ; &
hez les gens raiſonnables, le défaut de
Couronne devoit en relever le mérite,
uiſque c'étoit elle qui l'avoit cédée, ne
oulant pas la garder aux dépens de ſa
iberté, ni diſſimuler un moment pour
oncilier les choſes : car il lui auroit
té aiſé, ſi elle avoit été capable des
oibleſſes qu'on lui a imputées, de ſe
narier avec ſon couſin, & de le placer
ur le Trône, ſans chaſſer *Lagardie* de
on cœur. Elle avoit ſans doute aſſez
l'eſprit pour pouvoir ſe ménager une
ntrigue ; & comme les Souverains ſe
nettent, pour la plûpart, au-deſſus des
oix, ſon Trône lui auroit paru un
ſyle aſſez ſûr, ſi ſa vertu & ſa conſ-
ience ne lui euſſent impoſé des loix
ux auſteres. J'écoutois tout ce que ce
Gentilhomme me diſoit, & j'étois même

bien aiſe qu'il juſtifiât la mémoire d'une Princeſſe que je voudrois pouvoir eſtimer, & dont on peut dire avec juſtice, que le Ciel lui accorda des dons extraordinaires. Ainſi, bien loin d'interrompre mon conteur, je le priai de continuer un diſcours qui me faiſoit plaiſir; je lui fis même des queſtions ſur de certaines circonſtances, & je lui demandai de quelle maniere la Reine avoit fait ſon voyage; comment elle étoit ſortie de la *Suede*; quelle route elle avoit priſe. Je puis, me dit-il, vous parler ſavamment là-deſſus; car j'avois l'honneur d'être ſon Page. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, un titre de jeuneſſe pour moi; mais n'importe, toutes les choſes de la vie ont deux faces; & ſi je ne ſuis plus aſſez jeune pour mériter la tendreſſe des Dames, je pourrai prétendre à leur confiance, & à cette eſpece de conſidération qu'on eſt obligé d'avoir pour les cheveux gris. Après cette plaiſante digreſſion: Madame, me dit-il, je vais vous apprendre un incident de la vie de cette Princeſſe, qui n'a pas été ſu de

ceux qui ſe ſont ingérés de l'écrire. Après donc qu'elle eût abdiqué la Couronne, & qu'elle eût réglé toutes choſes pour que les revenus qu'elle s'etoit réſervés puſſent lui être portés par toute la terre, elle fit équiper certain nombre de Vaiſſeaux pour elle & pour tout ſon train. On y embarqua ſes équipages & ſes Domeſtiques, & on fit accroire auſſi qu'elle s'y étoit embarquée. Mais pendant que cette flotte mettoit la voile au vent, ne voulant pas s'expoſer aux incommodités & aux incertitudes de la mer, elle réſolut d'aller *incognito* par terre, & de ne prendre qu'un très-petit nombre de perſonnes avec elle. Je fus le ſeul Page qu'elle choiſit. Nous traversâmes le *Danemarck* : & comme elle n'étoit pas trop bien avec le Roi qui régnoit alors, elle ne voulut pas qu'il ſût qu'elle traverſoit ſes Etats ; & le Comte de *Dohna*, Maréchal de la Couronne de *Suede*, fut chargé de demander, comme pour lui, qu'on ouvrît un chemin qui étoit ordinairement fermé & réſervé aux perſonnes de la Cour.

La Reine y paſſa en habit de cavalier, & ſous le nom du fils du Comte de *Dohna*. Mais quelque ſoin qu'on eût pris de cacher ſa marche, on ne put éviter que le Roi de *Danemarck* n'en fût inſtruit, & qu'à la premiere journée il ne ſe rencontrât ſur ſa route, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Le Comte de *Dohna* deſcendit promptement du caroſſe où il étoit avec la Reine, & fut ſaluer ce Monarque. Il lui demanda pardon pour ſon prétendu fils, qu'il ſuppoſoit hors d'état de rendre ſes devoirs à Sa Majeſté, parce qu'il venoit de ſe donner une entorſe au pied. Le Roi de *Danemarck* reçut ſes excuſes, & feignit de croire ce qu'on vouloit qu'il crût, quoiqu'il fût bien à quoi s'en tenir. Pendant ce temps-là, la Reine appuyée ſur la portiere, tâchoit de ſe couvrir le viſage avec ſon chapeau qu'elle tenoit à la main; & jamais converſation ne lui avoit paru ſi longue. Dès qu'elle fut finie, le Comte remonta dans ſon caroſſe; & à peine étoit-on hors de cette ambuſcade qu'on donna dans une ſe-

conde. La Reine de *Danemarck*, inſtruite de l'endroit où *Chriſtine* devoit dîner, & curieuſe de voir cette Princeſſe, s'y étoit rendue en habit déguiſé pour pouvoir l'examiner avec plus de loiſir. Elle s'étoit traveſtie en ſervante de cabaret; & pendant tout le dîner, elle fut auprès de la table de notre Reine, qui, n'ayant garde de ſe défier du tour, parloit avec une entiere liberté du Roi de *Danemarck*, & de la maniere dont il l'avoit ennuyée; du chagrin qu'elle avoit eu de ſa rencontre, & de cent choſes de cette nature qui n'étoient pas les plus obligeantes du monde. La Reine remonta enſuite dans ſon caroſſe; & comme je ſortis le dernier de ce cabaret, je fus ſurpris de voir cette même ſervante, à laquelle j'avois dit mille plaiſanteries quelques moments auparavant; de la voir, dis-je, parée en Reine, ſuivie de ſes Pages & de ſes Filles d'Honneur, & de l'entendre traiter de Majeſté. Je voulus me jetter à ſes pieds pour lui demander pardon des fautes que mon ignorance m'avoit fait

commettre ; mais bien loin d'en être en colere, elle me dit qu'elle m'étoit bien obligée de ce que je lui avois appris à ranger des corbeilles de fruit ; & pour m'en remercier, elle me fit préſent d'une bourſe où je trouvai deux cens louis, & elle partit en me diſant : mon ami, dites à la Reine votre maîtreſſe, que ſes Ambaſſadeurs l'ont mal ſervie, & qu'elle ne rend pas juſtice au Roi de *Danemarck*. Dès qu'elle fut partie, je courus au galop joindre le caroſſe de ma Reine, & lui conter mon aventure. Elle en fut d'abord ſurpriſe ; mais comme elle avoit l'eſprit fort, elle répartit là-deſſus : quoi ! dit-elle, cette ſervante de cabaret que j'ai toujours vue pendant le dîner, étoit la Reine de *Danemarck* ! Il lui eſt arrivé ce qui arrive à la plûpart des curieux ; ils font ſouvent des découvertes qui ne leur ſont pas agréables, c'eſt ſa faute : & comme je n'ai pas le don de deviner, je n'avois garde de la chercher ſous un habit ſi indigne d'elle. Après cela il n'en fut plus parlé. La Reine continua ſa route de

cette maniere, juſques à l'endroit où elle avoit donné rendez-vous à ſes équipages. Et comme l'habit d'homme lui parut plus commode pour le voyage, elle le garda, & y joignit par bienſéance une jupe : ainſi elle étoit comme ſont à préſent les Dames de la Cour de *France*, lorſqu'elles vont à la chaſſe : & cette maniere d'ajuſtement paſſa dans l'eſprit de certaines gens pour indécent, & pour un effet du déréglement de cette Princeſſe. Enfin on lui faiſoit des crimes des choſes du monde les plus innocentes & les moins eſſentielles : ce qui fait bien voir qu'on n'avoit pas de ſujets fort légitimes de la blâmer. La mort de l'ingrat *Monaldelchi* fournit le plus plauſible ; auſſi le prit-on promptement aux cheveux ; & pour aggraver la choſe, on eut ſoin, par des conjectures les plus calomnieuſes du monde, d'y donner un tour criminel. Le *Suédois* finit-là ſon diſcours, parce que la compagnie ſe ſépara dans ce moment ; & je crois que je puis bien finir ici cette Lettre, car il eſt tard, & le papier & la lu-

miere me vont manquer en même-temps. Je ſuis. &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LX.

QUOIQUE votre derniere Lettre ſoit un peu plus longue que les précédentes, elle n'a pourtant eu garde de m'ennuyer. Vous avez le don de donner un tour de nouveauté aux hiſtoires les plus anciennes; car quoique j'euſſe lu celle de la Reine de *Suede*, je n'avois pourtant jamais ſu cette circonſtance de ſon voyage, qui me paroit aſſez particuliere. Je loue la généroſité du *Suédois*, qui veut bien être le *Don Quichotte* de la mémoire de cette Princeſſe. Il ſe peut qu'on l'ait noircie à faux; & je ſerai bien aiſe de pouvoir la réhabiliter dans mon eſprit. Votre pauvre *Françoiſe* fugitive me fait grand'pitié. Son aventure eſt des plus déſagréables, & il vient

d'en arriver une à une Demoiſelle Normande, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait pareille, a pourtant beaucoup de rapport avec celle-là. Un riche Bourgeois de *Rouen* avoit une fille unique d'environ dix-huit ans, qui étoit ce qu'on appelle un enfant gâté. Elle n'avoit plus de mere, & ſon pere ne ſe conduiſoit que par le caprice de cette fille ſi chere. Un jour il lui prit envie de faire un voyage à *Paris*, pour aller voir un oncle qu'elle ne connoiſſoit que par ce qu'elle en avoit oui dire à ſon pere. Il s'oppoſa vainement à ce deſſein. La fille pleura, pria, bouda; & enfin il fallut que le bon homme conſentit à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il fut retenir une place pour elle au coche, la recommanda au Cocher & aux perſonnes qui partoient par la même voiture; & après lui avoir donné de quoi faire des habits à *Paris*, & de quoi pouvoir s'y réjouir ſans être à charge à ſon oncle, il lui donna encore de quoi faire de petits préſents à ſa famille, afin qu'elle fût reçue de meilleur œil, lui recommanda de re-

venir bientôt ; & se sépara d'elle les larmes aux yeux. Comme l'amitié n'est pas, à beaucoup près, si forte dans les enfants que dans les peres & les meres, cette fille entêtée du plaisir qu'elle se faisoit de voir *Paris*, n'eut garde de partager la douleur qu'elle causoit ; & à peine le carosse avoit-il commencé à rouler, qu'elle sortit la lettre de créance qu'on lui avoit donnée pour son oncle, & demanda à ses compagnons de voyage où étoit la rue *Quinquanpoix*. C'est mon quartier, répondit alors un homme à plumet qui étoit à une portiere. Y a-t-il occasion de vous y rendre quelque service ? Vous logez dans cette rue-là, dit la Normande ? Vous connoissez donc bien mon oncle *Martin*. C'est un bon Bourgeois qui vit de ses rentes : je ne l'ai jamais vu, & l'envie que j'ai de le connoître m'a engagée à faire ce voyage. On dit que sa femme est fort raisonnable, & qu'il a deux jolies filles. Je meurs d'envie de les voir : j'espere que nous serons bonnes amies. J'irai à l'Opéra avec elles & à la Foire *S. Germain* ;

car mon pere m'a donné de l'argent pour me bien divertir. Quand vous n'auriez pas pris cette précaution, répondit l'obligeant plumet, vous n'en auriez pas été moins agréablement chez M. votre oncle, & il eſt aſſez généreux pour vous procurer tous les plaiſirs que vous pourriez ſouhaiter. Vous le connoiſſez donc, dit la belle? Si je le connois! répliqua l'autre, c'eſt mon plus proche voiſin & mon meilleur ami. Je ſuis même, ajouta-t-il, un peu amoureux d'une de ſes filles. Tout de bon! dit notre Provinciale, & de laquelle? Car il y en a une blonde & une brune. C'eſt de la brune. Oh! je m'en ſuis bien doutée, continua la Normande; car j'ai oui dire que cette petite *Fanchon* eſt bien émérillonnée. Cependant la blonde *Marotte* paſſe pour plus belle. Je leur apporte une paire de pendants d'oreilles à chacune. Ceux de *Marotte* ſont d'émeraudes, & ceux de *Fanchon* de rubis. Je vous les montrerai à la dînée. J'apporte auſſi une montre d'*Angleterre* à mon oncle, & une garniture

des plus belles dentelles de *Dieppe* à ma tante. Oh ! j'ai un pere qui fait bien les choſes ; & qui n'épargne rien pour me faire plaiſir. Il m'a donné outre ce a cinquante louis pour faire des emplettes à *Paris*, & pour m'y réjouir ; ainſi je crois que j'y paſſerai bien mon temps, & que je n'en reviendrai pas auſſi-tôt que mon pere ſe l'imagine. L'adroit compagnon de voyage répondit toujours en conformité, & donnoit de grandes louanges à la famille de *Martin*. La premiere journée ſe paſſa de cette maniere. A la ſeconde il découvrit encore d'autres particularités par la bonne foi de la belle qui ne parloit jamais d'autre choſe. Elle lui avoit fait voir ſon argent & les préſents deſtinés à ſes parents, & lui avoit demandé s'il croyoit qu'ils en ſeroient contents. Le plumet avoit tout admiré ; & pour tâcher d'en ſavoir davantage : il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, Mademoiſelle, que M. votre oncle pût devenir votre beau-pere, & qu'on eût le bonheur de vous garder à *Paris*. Oh ! dit-elle, il n'y a guere d'apparence

d'apparence à cela, car ſon fils que l'on m'avoit deſtiné dès mon enfance, a pris le parti d'aller à la guerre, comme vous ſavez ſans doute ; & depuis plus de quatre ans on n'en a aucune nouvelle, ainſi il y a grande apparence qu'il eſt mort. Quoi ! s'écria le plumet, vous n'en ſavez pas davantage ! Je ſuis donc mieux inſtruit des affaires de votre famille. Votre couſin eſt de retour depuis trois jours, & c'eſt pour le voir que je ſuis parti avec tant de précipitation. J'en reçus hier la nouvelle ; & quoiqu'il n'y eût place qu'à la portiere, je n'ai pas voulu renvoyer plus loin le plaiſir d'embraſſer mon ancien camarade, & le frere de la perſonne que j'aime le mieux. Je compte même de vous quitter à *Pontoiſe*, & de prendre la Poſte pour arriver plutôt à *Paris*. Je ne manquerai pas de vous aller annoncer chez M. votre oncle, afin qu'on s'y diſpoſe à vous recevoir comme vous le méritez. Il ſortit effectivement du caroſſe dans cet endroit-là ; & quand on fut à *S. Denis*, la belle vit arriver

un caroſſe d'où ſortit un jeune homme bien fait qui s'approcha du coche pour réclamer Mademoiſelle *Martin* de *Rouen*, & qui ſe fit connoître à elle pour ce couſin revenu de l'Armée. Le plumet s'avança auſſi, il donna la main à la petite *Fanchon*, qui fit mille careſſes à ſa chere couſine, & qui lui dit qu'il avoit été député par ſon pere & ſa mere pour venir au devant d'elle. Cette démarche parut de bonne augure à l'Etrangere, & lui fit eſpérer un bon accueil. Auſſi lui en fit-on un très-gracieux : car à peine fut-elle arrivée à l'endroit où ce caroſſe les conduiſit, que M. & Madame *Martin*, ou du moins ſoi-diſant, ſuivis de leur prétendue fille *Marotte*, coururent au-devant d'elle, & lui firent toutes les careſſes imaginables. On lut la lettre du bon homme de pere. On s'informa avec ſoin de l'état de ſa ſanté. On reçut les préſents ; & le coffre de la Demoiſelle fut porté dans la chambre qu'on diſoit lui deſtiner. Cependant comme il étoit temps de ſouper, on pria le Monſieur

à plumet de reſter, afin d'augmenter l'agrément qu'on tâchoit de procurer à la nouvelle venue. Elle fut placée entre ſon couſin & lui, & ils eurent ſoin de la faire boire juſques à ce qu'elle eût entiérement perdu la raiſon. Cela ne leur fut pas mal aiſé; elle n'avoit jamais bu que du cidre; & croyant que le vin de *Champagne* en étoit, elle en but tout autant qu'on voulut, ſans s'en enquérir pour la conſcience. Dès qu'on la vit dans l'état où on la ſouhaitoit, on la dépouilla toute nue; & après lui avoir ôté ſon argent, ſes bijoux, & tout ce qu'elle avoit de plus conſidérable, on la porta ſur le Pont-Neuf en ſimple coteron, & avec un méchant torchon ſur la tête. Elle reſta endormie aux pieds du cheval de bronze juſqu'à ce que les rayons du Soleil l'obligerent à ouvrir les yeux; & alors ſe regardant avec étonnement dans un état auſſi indigne, elle ſe demandoit à elle-même: ſuis-je bien moi? Oui, lui répondit une troupe de poliçons qui s'étoient aſſemblés autour d'elle, & qui par leurs huées

augmentoient encore ſa confuſion. Vous êtes vous même, il n'y a rien de plus ſûr : & là-deſſus ils lui faiſoient les queſtions du monde les plus odieuſes. Elle avoit beau demander où étoit donc ſon oncle & ſa tante. Tout cela excitoit ces badauds à faire encore de plus grands éclats de rire. Mais dites-moi donc où je ſuis, diſoit cette pauvre malheureuſe ? Suis-je donc morte ? Eſt-ce ici l'autre monde ? A tout cela on ne répondoit qu'en l'inſultant, & elle ne ſavoit plus que devenir, lorſque deux Capucins, qui paſſerent par bonheur par-là, demanderent ce que c'étoit. On leur dit que c'étoit une coureuſe que quelques débauchés avoient ſans doute dépouillée après l'avoir foulée. Ils s'en approcherent charitablement Elle leur conta ſon aventure : & comme il y avoit un de ces Moines qui étoit de *Rouen*, & qui connoiſſoit ſon pere, il la fit d'abord porter dans une maiſon de ſa connoiſſance à la Place *Dauphine*, où les fumées du vin qu'on lui avoit fait boire la veille, acheverent de ſe diſſi-

per. On écrivit en même-temps à ſon pere, qui vint au plus vîte la chercher, & qui s'eſtima encore trop heureux de la trouver en vie, quoiqu'il la trouvât entiérement dépouillée. Je ne ſais même ſi on auroit pu compter que ce fut la vertu toute nue, & ſi les frippons par les mains deſquels elle avoit paſſé n'avoient point pouſſé l'aventure à bout. C'eſt ce qu'on ne jugea pas à propos d'approfondir. On la ramena à *Rouen*, ſans lui faire voir les parents qu'elle avoit eu tant d'envie de connoître; & je ne crois pas qu'il lui prenne de long-temps fantaiſie de faire le voyage de *Paris*. Il eſt aiſé de voir que l'homme à plumet étoit un de ces frippons dont les voitures publiques ſont toujours pourvues, qui ne voyagent que pour faire des dupes, & qui s'adreſſent pour cela aux perſonnes les plus aiſées à duper. Il n'avoit pris les devants de *Pontoiſe*, que pour préparer les Acteurs à la comédie qu'il vouloit jouer. Les Meſſieurs *Martin* pere & fils étoient de ſes camarades filoux; & les trois Dames, des

gourgandines ; la Maiſon où la ſcene ſe paſſa, quelque mauvais lieu ; & delà on peut conclure avec le proverbe, que la défiance eſt la mere de la ſûreté. Je m'étonne qu'une Normande ait pu en manquer ; car ce n'eſt pas le défaut de la Nation. Mais à propos des Normands, il eſt arrivé un différend le plus plaiſant du monde entre deux Auteurs, dont l'un étoit de ce Pays-là, & l'autre d'un tout oppoſé, c'eſt-à-dire, Gaſcon. Le dernier, par je ne ſais quelle raiſon, jugea à propos dinſérer dans un de ſes Ouvrages une lettre que l'autre lui avoit écrite. Le *Normand* en parut ſcandaliſé, quoique le *Gaſcon* y eut joint un petit commentaire le plus flatteur du monde. Cependant comme il ne pouvoit pas empêcher que ſa lettre ne fût imprimée, il s'aviſa de dire qu'elle n'étoit pas conforme à ſon original, dont il prétendoit avoir précieuſement retenu une minute : & comme il diſoit qu'avant d'envoyer ſa lettre à l'Auteur Gaſcon, il en avoit fait la lecture devant un certain nombre de témoins, dont quel-

ques-uns étoient abſents ; il envoya ſa minute en *Angleterre*, en *Hollande*, en *Eſpagne*, en *Italie* & dans tous les divers endroits où ces témoins étoient répandus. La minute revint bien certifiée ; & avec des pieces auſſi authentiques, notre *Normand* alloit commencer un Procès, qui, s'il avoit eu à faire à un de ſes compatriotes, auroit duré pour le moins autant que le procès du Bas-Normand qu'on fait voir à la Comédie de *la Foire Saint Germain*. Mais comme l'Auteur Gaſcon n'avoit pas le même goût pour la procédure, il trouva bientôt le ſecret d'abréger celle-là. De quoi vous plaignez-vous, dit-il à l'autre ? Ne croyez-vous pas écrire aſſez bien pour que votre lettre vous faſſe honneur dans le monde ? Pour moi j'ai compté qu'elle en feroit à mon Livre, c'eſt pourquoi j'ai voulu l'y placer. Quel droit avez-vous de vous en formaliſer, & d'aller chez l'Imprimeur fouiller dans mes manuſcrits ? Comme Auteur, dit-il, & comme Auteur que tous les Libraires conſultent, j'ai droit de viſiter chez eux ;

c'eſt par-là que j'ai vu vos manuſcrits, & c'eſt ce qui m'a mis en état de m'inſcrire en faux contre la lettre que vous citez ; & en vertu de ma minute & de mes certificats, je m'en vais faire arrêter l'impreſſion de votre Livre, ne pouvant pas ſouffrir le tort que vous faites à mon ſtyle, & que vous me dérobiez l'eſprit que Dieu m'a donné. Après cela s'animant lui-même : je ne demande pas que vous me prêtiez du vôtre, je m'en paſſerai aiſément ; mais je ne ſouffrirai pas que vous m'ôtiez le mien ; j'y mettrai bon ordre, & vous verrez beau jeu. Toutes vos menaces ne m'intimident point, répondit l'Auteur Gaſcon. Je n'ai jamais prétendu vous ôter la moindre petite partie de votre eſprit. Je ſais auſſi, comme vous l'inſinuez, que vous êtes fort en état de vous paſſer de celui de vos voiſins, & que je ſuis moins propre qu'un autre à vous faire des préſents de cette eſpece ; ainſi, Monſieur, j'offre de faire voir votre lettre en original, que j'ai par bonheur conſervée ; nous la confronterons avec

la copie qui eſt inſerée dans mon manuſcrit ; & ſi elle n'eſt pas conforme, j'offre de l'y conformer. Comme cette offre ſe faiſoit devant des amis communs qui la trouverent très-raiſonnable, notre *Normand* ne put la refuſer. On fut chez le Libraire : on confronta les pieces ; il ne s'y trouva qu'un *néanmoins* de différence, que l'Auteur avoit ſupprimé, & qu'il rétablit dans le moment : il ne faut pas, dit-il, pour un *néanmoins* de plus ou de moins, que nous entrions en Procès. Le voilà, je vous le rends avec tout l'eſprit que je vous avois derobé en ôtant ce mot de votre lettre. Ce fut alors la montagne qui enfanta la ſouris. Tout le monde rit du vacarme que ce *néamoins* avoit cauſé ; & l'humeur accommodante de l'Auteur Gaſcon empêcha le cours d'un ſi burleſque procès. On a beaucoup ri de cette aventure, & j'aurois bien ri de voir ces deux Auteurs aux priſes. Ils ſont tous deux de même taille, & à près hauts comme ma jambe. Ils ont tous deux de l'eſprit, & comme ils ſe ſeroient battus à coups d'Epi-

grammes, cette guerre n'auroit pas été fort ſanglante. Il n'en ſera pas de même de celle d'*Eſpagne*, où le Roi envoye des Troupes de tous les côtés, pour faire un dernier effort en faveur de *Philippe V*, dont on aſſure que les affaires commencent à prendre une meilleure face. Je n'en avois pas moins attendu de la préſence du Duc de *Vendôme*. Le Roi vient de refuſer aux *Hollandois* les paſſe-ports qu'il avoit accoutumé de leur donner. Il ne veut plus qu'ils puiſſent faire tranſporter de nos vins chez eux : mais ils pourroient bien en venir boire ici la campagne prochaine, pour peu que la fortune leur ſoit auſſi favorable qu'elle l'a été juſques ici. Encore un Siege ou deux, & les voilà à nos portes. Mais voilà la Poſte qui va partir ; mon Valet m'avertit qu'il eſt temps de fermer ma Lettre ; adieu donc, divertiſſez vous bien. Faites proviſion de ſanté pour long-temps, & buvez aſſez d'eau pour pouvoir boire bien du vin de *Champagne* à votre retour, ſans craindre d'en être incom-

nodée. Donnez-moi toujours de vos ouvelles : faites moi part de celles u'on vous contera ; & croyez que je is toujours, Madame, votre, &c.
1 Paris ce.

LETTRE LXI.

JE ſuis de votre avis, Madame, & e ne crois pas que la Demoiſelle de *Rouen* ait de long temps envie de re-ourner à *Paris*, où on l'a ſi bien réga-ée ; & je ſuis bien fâchée que le diffé-ent de vos deux Auteurs ait été ſi-tôt erminé ; un pareil procès eût été tout-i-fait réjouiſſant. Les chicanes du *Nor-nand*, les ſubtilités & les ſaillies du *Gaſcon* auroient donné de plaiſantes cenes au public ; nous perdons beau-coup à leur réconciliation, & je ſais nauvais gré à ceux qui s'en ſont mêlés. J'ai connu autrefois deux Officiers qui urent brouillés pendant plus long-

temps, faute d'entremetteur : ils avoient la réputation d'être ſi grands mangeurs l'un & l'autre, que comme naturellement il falloit pour les racommoder les faire boire enſemble, il ne ſe trouva perſonne qui voulût en faire les frais. Les deux Auteurs en queſtion n'ont pas l'air, de la taille dont vous les dépeignés, d'être gens de ſi grande dépenſe; & je m'imagine qu'on aura été cimenter ce traité de paix à l'Auberge des ſix *Moineaux*, où le Plénipoteutiaire les aura régalés à juſte prix. Mais à propos de Plénipoteutiaires, je faiſois l'autre jour des lamentations ſur le mauvais ſuccès que les nôtres ont eu à *Gertruidenberg*, & un *Hollandois* de notre troupe me répondit que c'étoit leur faute ; que les Alliés n'auroient pas mieux demandé que de faire la Paix, ſi la *France* avoit agi de bonne foi : mais que, perſuadés qu'on ne vouloit que les leurrer pour avoir le temps d'envoyer de nouveaux ſecours en *Eſpagne*, & pour faire les derniers efforts en *Flandres*, ils n'avoient pas jugé à propos d'en

d'en être les dupes. Si cela eſt, je trouve qu'ils n'ont pas tout le tort. Mais en vérité, il ſeroit bien agréable d'être en paix avec ſes voiſins, & de pouvoir être bons amis, comme on l'eſt ici, où l'on oublie tous les divers différents les Princes, & où, pendant que tout eſt en feu ſur la terre & ſur l'onde, on boit tranquillement les uns avec les autres l'eau des célébres fontaines d'*Aix-la-Chapelle*. On y noie tous les ſujets de chagrins publics & particuliers; & c'eſt une eſpece de fleuve d'*oubli*, où on tâche de perdre le ſouvenir fâcheux. Je voudrois que ce fut auſſi la fontaine d'*Hipocréne*, & qu'elle pût m'inſpirer quelques jolis Vers propres à vous réjouir : mais il n'y a pas moyen.

Depuis huit jours j'ai pris cent fois ma lyre,
Sans pouvoir lui faire rien dire.
Je m'apperçois que pour rimer,
Il faut vivre deſſous l'Empire
Du jeune Enfant qui fait aimer.
Je veux donner mon cœur pour que ce Dieu
m'inſpire.
Mais, quoi! pour le plaiſir d'écrire,
Dans de mortels chagrins je m'irois abîmer?

Non, non. Il vaut bien mieux rester dans le
silence,
Et conserver toujours ma chere indifférence.

Au défaut de ma poésie, je vais vous faire part de celles que j'ai trouvées dans un nouveau Mercure Galant, imprimé en *Hollande ad instar* de celui de *Paris*. Voici des Triolets sur la conduite du Duc de *Baviere* & sur celle du Maréchal de *Tallard*, que vous verrez, dit-on, bientôt à *Paris* : car on m'a assuré que la Reine d'*Angleterre* lui a permis d'y aller faire un petit tour.

Triolet sur le Duc de *Baviere*.

L'AMITIÉ du Roi Très-Chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne.
Baviere a choisi pour soutien
L'amitié du Roi Très-Chrétien.
Sa fortune est réduite à rien ;
Mais voici comment il raisonne :
L'amitié du Roi Très-Chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne.

Pour le Maréchal de *Tallard*.

MONSIEUR le Comte de *Tallard*
Sait bien le parti qu'il faut prendre,

Il eſt vaillant comme un Céſar,
Monſieur le Comte de *Tallard.*
Mais s'il eſt battu par hazard,
S'il faut périr ou bien ſe rendre;
Monſieur le Comte de *Tallard*
Sait bien le parti qu'il faut prendre.

J'ai trouvé auſſi dans le même Mercure des Vers à la louange de Mylord *Malbourough*, que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de voir, & que je vous envoie, parce que je ſais que les Livres imprimés en Hollande ne peuvent pas entrer en France. On les a faits à l'arrivée de ce Duc à la Haye.

MALBOUROUGH revient dans ces lieux
Toujours ſuivi de la Victoire.
Joignons-nous pour chanter ſa gloire;
Elevons ſon nom juſqu'aux Cieux,
Et que les Filles de Mémoire,
De ce Héros victorieux
Célébrent à jamais l'Hiſtoire.

Il vient d'élargir nos Frontieres;
Gagner des Provinces entieres;
Et par des exploits inouis,
Ce Prince, fléau de la *France*,
A ſu cauſer la décadence
Du vaſte Empire de *Louis.*

Sa valeur trouve tout facile.
Soumettre la plus forte Ville,
N'eſt pour lui qu'un amuſement.
En voici quatre ici pour une,
Témoin *Douay*, témoin *Béthune*,
Et témoin *Aire* & S. *Venant*.

C'eſt par lui que nos deſtinées
Seront déſormais fortunées.
Les ris, les jeux & les amours
Vont croître à l'ombre de ſes palmes;
Et c'eſt au ſuccès de ſes armes
Que nous devons nos plus beaux jours.

Il ſeroit à ſouhaiter pour Mylord *Malbourough* qu'on lui fît en *Angleterre* un auſſi bon accueil que celui qu'on lui a fait en *Hollande*: &, à parler ſans prévention, il le mériteroit; cependant c'eſt de quoi je doute; car la faction, qui a préſentement le deſſus dans ce Pays-là, lui eſt entiérement oppoſée; & on dit même qu'on a décidé qu'on ne lui feroit point de remercîment, comme on avoit accoutumé de lui en faire au retour de toutes ſes campagnes, quoique celle-ci ait été auſſi glorieuſe pour lui & auſſi heureuſe pour eux que les précédentes l'ont été,

dont mal nous prend. Ainſi il me ſemble que le procédé qu'on a avec lui eſt un peu ingrat. J'eus le plaiſir d'entendre diſputer là deſſus le Gentilhomme *Hollandois* dont je viens de vous parler, & un Mylord *Anglois* qui étoit avec nous à la fontaine. Ils dirent cent jolies choſes là-deſſus : l'un ſoutenoit le pouvoir arbitraire, l'autre le Gouvernement républicain; prétendant tout au moins qu'on devoit donner des bornes à l'autorité des Rois, de peur qu'ils n'en abuſaſſent; & que comme c'étoit des peuples qu'ils la tenoient, les peuples devoient être en droit de les obliger à tenir les conditions qu'ils leur avoient impoſées en les choiſiſſant pour Chefs; & que comme l'ouvrier eſt plus grand que ſon ouvrage, les peuples devoient, puiſque c'étoit eux qui faiſoient les Rois, être toujours en quelque maniere les maîtres, & en état de leur faire faire leur devoir. Comme on ne nous prêche pas pareil Evangile en *France*, j'étois tout-à-fait ſcandaliſée d'entendre de pareils diſcours, qui enverroient pour le moins les gens à la

Baſtille, s'ils s'aviſoient de parler avec la même liberté à *Paris* : mais on me dit qu'on en diſoit tout autant à *Londres*, où j'appris qu'il y avoit deux partis qui ſe combattent continuellement, & qui ont tour-à-tour le deſſus : l'un eſt celui des *Torys*, & l'autre des *Whigs*. Ce dernier eſt un reſte de l'ancienne faction de *Cromwel*. C'eſt celui qui eſt pour le peuple. Il eſt groſſi de ce qu'on appelle les *non-Conformiſtes* ou *Presbytériens*, qui ont plus de rapport aux Huguenots de *Charenton*, que les autres : & qui étant attachés rigidement à la Liturgie Anglicane, ſoutiennent la néceſſité de l'Ordination des Prêtres, & la Hiérarchie qu'ils ont conſervée en quittant notre Religion. Et quoique leurs différents ne regardent point l'eſſentiel de la leur, & qu'ils ne conſiſtent que dans quelques cérémonies extérieures, ils ne laiſſent pas d'être ſi fort oppoſés, qu'il n'y a jamais eu moyen de les accorder : tant il eſt vrai qu'il entre toujours de l'eſprit humain dans ces ſortes de diviſions, où la Religion ne ſert or-

dinairement que de prétexte. C'eſt ce que nous avons vu en *France*, dans la fameuſe querelle des *Jeſuites* & des *Janſéniſtes*; & c'eſt ce qui cauſe à préſent tous les troubles de l'*Angleterre*. Si les *non-Conformiſtes* ſe ſont joints aux *Whigs*, les Catholiques Romains, & tout ce qu'il y a encore de *Jacobites* répandus dans la *Grande-Bretagne*, ſont attachés au parti des *Torys*; & c'eſt continuellement une ligue offenſive & & défenſive des uns contre les autres. Lorſqu'il y en a un qui eſt le plus fort dans le Parlement, il travaille à affoiblir l'autre, en ôtant les charges aux Seigneurs qu'ils ſoupçonnent de protéger: & c'eſt-là ce qui vient de cauſer tous les changements qui viennent d'arriver dans le Miniſtere. Nous ſerions bienheureux ſi, comme je crois vous l'avoir déjà dit, cela pouvoit s'étendre juſques au commandement de l'Armée, & que l'on nous défît d'un ennemi auſſi redoutable que Mylord *Malbourough* l'a été juſques ici. Mais, encore un coup, les *Anglois* entendent trop bien leurs

intérêts pour cela ; & l'on peut dire à leur louange que, quoiqu'ainſi diviſés par ces deux factions, ils ſont toujours d'accord pour le bien de l'Etat ; & que malgré leurs diviſions particulieres, les affaires générales vont toujours leur train. Tout ce que j'entendis dire à ce Mylord m'a donné une grande envie de voir cette terre des Anges, car c'eſt-là ce que ſignifie le mot *Angleterre*. Je crois que l'étymologie de ce nom vient de ce que le ſang eſt le plus beau du monde dans ce Pays-là ; car tout ce que j'ai vu ici d'Anglois & d'Angloiſes ſont effectivement beaux comme des Anges. Je n'ai jamais connu de Nation plus polie. Ils ont la vivacité des François, & en ont même retenu bien des choſes depuis *Guillaume le Conquérant*, qui fut un de leurs Rois, & qui leur a laiſſé des Loix écrites en vieux Gaulois, que l'on a toujours conſervées de même. Ce Mylord me contoit que lorſqu'on fait quelque publication dans la Ville, le crieur commence toujours par dire, *oyes*, afin d'obliger le peuple à écouter.

a campagne d'*Angleterre* eſt, dit-on, plus belle du monde ; & *S. Evremont* ettoit la Ville de *Londres* de pair avec *aris* & *Rome*. Tout cela me donneroit ·aude envie d'y aller faire un voyage, la paix en rendoit le chemin pratica-e. Mais ce qui me mortifie le plus, eſt d'être ſi près de la *Hollande*, ſans ouvoir m'y aller promener. Ce mot nvient mieux au ſujet, que ſi je diſois aller voyager ; car on dit que toute la *ollande* eſt un jardin perpétuel, & que s grands chemins, pour aller d'une ille à l'autre, ſont proprement des pro-enades. Toute l'incommodité qu'on a ns ce Pays, c'eſt qu'il faut toujours y re en garde contre les inondations : & ie ſi les digues ſe lâchoient, on paſſe-it très-mal ſon temps. De-là vient l'on dit ordinairement, que les *Hol-ndois* devroient toujours avoir une urque dans leur grenier, pour s'en ſer-r en cas de beſoin. Et une Dame de a connoiſſance m'a conté, qu'un ſoir réveillant en ſurſaut au bruit que fai-ient les meubles de ſa chambre en flot-

tant ſur l'eau, & voulant ſe lever tou
d'un coup pour voir ce que c'étoit, ell
manqua de ſe noyer ; & ſi l'on ne fû
pas venu promptement à ſon ſecours
& qu'on ne l'eût pas emportée à foi d
corps au plus haut de la maiſon, ell
n'auroit jamais pu en échapper. Ces ſoi
tes d'accidents n'arrivent pas ſouvent
par les grands ſoins qu'on prend de le
prévenir : mais il ſuffit qu'ils ſoient ar
rivés quelquefois, pour avoir lieu de le
craindre ; & à cela près, ſelon le témoi
gnage de tous les Voyageurs ; la *Hol
lande* eſt le plus beau pays du monde
Le Gouvernement en eſt très-doux. On
y jouit du plus grand de tous les biens
c'eſt-à-dire, d'une douce liberté, dont
à ce qu'on dit, les peuples abuſent mêm
ſouvent ; ce qui me paroît de trop : mai
en revanche les perſonnes de conſidéra
tion y ſont d'une honnêteté la plu
grande du monde. Les *Hollandois* on
généralement le cœur bon & droit ; &
quand cet heureux naturel eſt aidé d'un
bonne éducation, ce ſont les gens d
monde les plus charmants, & avec le

iels il eſt le plus agréable de vivre. ous les Etrangers s'en louent extrêemeut. On me contoit l'autre jour que l. le Baron d'*Obdam*, qui eſt un des ;igneurs des plus qualifiés de ce Pays-, voyageant dans ſa jeuneſſe, & s'éut trouvé un peu indiſpoſé dans la Proince du *Poitou*, en s'en revenant de *'aris*, il fut obligé de faire quelque ſéour dans une des Terres du Marquis e V***, qui eut pour lui tous les gards dus à une perſonne de ſon rang. *A.* d'*Obdam* fut ſenſible à ſes bonnes nanieres; & au lieu de les oublier, omme bien des François auroient fait, l s'en eſt ſi bien ſouvenu, que lorſque e Marquis de V*** fut obligé, bien les années après, de ſe retirer en *Hol-'ande* pour la Religion, il reçut lui & es ſiens dans ſa maiſon, & lui rendit ous les ſervices imaginables. Voilà ce qu'on appelle des ſentiments généreux; & voilà quels ſont ceux des Seigneurs *Hollandois*. Les femmes de condition y ſont fort raiſonnables & fort modeſtes. Elles ont une bonne qualité qui leur eſt

particuliere ; c'eſt que quelques magnifiques qu'elles ſoient dans leurs habits & dans tous leurs ajuſtements, elles ne paroiſſent pourtant point occupées de leur parure, & il ne ſemble pas même qu'elles y faſſent d'attention. Elles ont un peu plus d'embonpoint que les Dames *Angloiſes* ; mais ce ſont de très-beaux viſages ; & généralement parlant, les *Hollandoiſes* ont de belles têtes. Elles ſont d'une propreté outrée ; & le petit peuple la pouſſe ſi loin, qu'il en eſt impraticable. Ils ſont eſclaves de leur plancher ; & une Dame de mes amies me diſoit qu'étant logée en chambre garnie à la *Haye*, elle avoit malheureuſement renverſé un jour ſa cafetiere, & que dans le temps qu'elle regrettoit ſon café qui étoit répandu dans la chambre, l'Hôteſſe vint toute furieuſe la quereller de ce qu'elle avoit ſali ſon plancher. Eh quoi ! lui diſoit cette Dame ; croyez-vous en bonne foi que je n'aie pas autant de regret à mon café que vous pouvez en avoir à votre plancher ; & me croyez-vous capable d'avoir pris toute

cette

cette peine pour le plaiſir de vous chagriner ? Vous êtes folle, ſi vous avez une pareille penſée. A tout cela on répondoit en la traitant de ſalope, & en faiſant les lamentations terribles ſur ce que le plancher étoit barbouillé. La même Dame me diſoit encore que lorſqu'un petit enfant *Hollandois* tomboit dans ſa chambre, & qu'il ſe caſſoit le nez par terre, la mere avoit plus de chagrin de ce que le ſang de ſon enfant tachoit le plancher, que du coup qu'il avoit reçu, & étoit plus empreſſée à laver la place, qu'à lui penſer ſa plaie. Je crois qu'il entre un peu d'hyperbole là-dedans ; car les *Hollandois* ſont fous de leurs enfants : ils leur ſouffrent tout, & ne leur épargnent rien. On trouve chez les Orfevres toute ſorte de petite vaiſſelle d'argent, & des meubles de poupées qu'on achete pour faire jouer les enfants. On leur fait faire juſques à des canons & des vaiſſeaux en miniature ; & jamais il n'y eût de peres ni de meres ſi complaiſants qu'en *Hollande*. Mais avec cela, quand ces enfants ſi chéris viennent à mourir,

bien-loin de s'en affliger, on prie le voiſinage, on fait des feſtins magnifiques, où l'on chante & boit avec excès ; & la nuit de l'enterrement ſe paſſe ordinairement à danſer juſques au jour. C'eſt ce que je ſais de ſcience certaine ; & ils alléguent pour raiſon d'une pareille conduite, qu'il eſt plus à propos de pleurer quand les enfants naiſſent, que lorſqu'ils meurent. Une mere couche tranquillement dans la même chambre où ſon enfant eſt dans le cercueil ; & comme on les garde près de huit jours avant de les enterrer, elle a ſoin de l'accommoder proprement, & de le faire voir à tous ceux que la curioſité attire chez elle pour cela. Il faut que ces gens-là ſoient plus Philoſophes que d'autres ; car ils paroiſſent beaucoup moins ſenſibles & à la joie & à la douleur. Je parle pour le peuple, car les manieres des gens de condition ſont très-différentes, auſſi-bien que la maniere de ſe mettre. Ceux-ci s'habillent auſſi proprement qu'à *Paris*, & les autres ont conſervé la mode ancienne. J'ai vu ici de groſſes Bour-

geoiſes de *Hollande* avec des petits manteaux de peluche qui ne deſcendent pas plus bas que les genoux, dont la carrure de derriere eſt large d'une demi-aune, qui ſont ouverts juſques à la moitié du dos, & qui montent par-devant juſques au menton. Elles ont là-deſſous des eſpeces de gorgerettes pour cacher leurs épaules; & les unes les portent de toile blanche, les autres de toile peinte. Leur coëffure eſt un bonnet blanc, avec un rang de dentelle, un pliſſé par le haut, ſous lequel il y a un bandeau de même dentelle: des pendants d'oreilles, avec pluſieurs diamants, brillent là-deſſous: des épingles, dont les têtes ſont des perles, attachent cette coëffure; & une grande aiguille d'or avec laquelle on geſticule de temps en temps, & qui eſt plantée ſur l'un des côtés de la tête, acheve d'en faire l'ornement. Mais ce qui met le comble à la magnificence de ces Bourgeoiſes, c'eſt la quantité de chaînes d'argent qu'elles portent pendues à leurs ceintures. Il y en pour les ciſeaux, pour le couteau &

pour la fourchette qui pendent dans un grand étui, une bourſe à reſſort, de la forme & de la grandeur de la malette d'un Berger, & cent choſes de cette nature, qui font un carrillon terrible. Il eſt auſſi de l'eſſence de leur ajuſtement de porter toujours ſur leurs bras, comme les chanoines portent leurs aumuſſes, une piece de ſerge noire pliée en quatre doubles, pour s'en couvrir en cas de pluie : ainſi équipées & munies d'un petit panier où elles portent leur ouvrage & de petites munitions de bouche, elles voyagent dans les bateaux qui vont toutes les heures d'une Ville à l'autre, ſur des canaux qui ſont d'une grande commodité & fort utiles au public. Outre cette maniere d'aller, on a encore en *Hollande* des chariots dans leſquels on monte avec une échelle, qui ſont tout remplis de ferrailles mouvantes, & dans leſquels un aſſez grand nombre de perſonnes coureut la poſte de compagnie. On peut croire que ces ferrailles, que le braule du chariot met en mouvement, font un aſſez joli chari-

vari, & l'on y joint encore le bruit que ces perſonnes font ordinairement en chantant tous à tue-tête. Si bien qu'un Etranger qui voit courir ainſi cette bruyante machine, ne ſait que s'imaginer : & *Don Quichotte* auroit été fort pardonnable de donner dans l'aventure en pareille occaſion. C'eſt de cette maniere que les Bourgeois de *Hollande* courent les Foires, qu'ils appellent *Kermeſſes*, & qui ſe tiennent dans toutes les Villes de ce Pays-là. On fait auſſi des parties de promenades en chariot, lorſqu'on ſe marie, ou que quelque cotterie ſe régale : car certain nombre d'amis & d'amies conviennent enſemble de mettre de l'argent en commun dans une tirelire : un chacun eſt obligé de fournir, & on l'ouvre une fois dans un an, quelquefois dans deux. Il y en a même qui ont la patience d'attendre juſques à trois, afin de laiſſer groſſir la ſomme, qui, au temps marqué, eſt employée aux plaiſirs de la troupe, qui, tant que l'argent dure, s'en donne au cœur joie, & fait des parties à la Ville & à la Cam-

pagne. C'eſt alors que les chariots retentiſſent de cris de joie, & qui les entendroit, croiroit voir revivre les *Bacchanales*. Il faut une grande patience pour attendre trois ans après un plaiſir comme celui-là; & c'eſt de quoi la vivacité *Françoiſe* ne pourroit pas s'accommoder. Il y a encore en *Hollande* une autre eſpece de plaiſirs Bourgeois, qui ne ſeront guere de mon goût; car on dit que les petites gens vont ſe faire donner des ventouſes par maniere de régal. Les nouveaux mariés y menent leurs accordées, & c'eſt une galanterie comme chez les gens de condition de donner le Bal ou la Comédie; & on voit dans les coins des rues des enſeignes où il eſt écrit: *ici l'on donne des ventouſes, & l'on boit de la bonne biere.* Ces ventouſes s'appliquent au bras. On les découpe, & c'eſt ce qui fait que les femmes d'un certain calibre ont les bras tout marquetés. Je vous aſſure que je leur céderois fort ma part de cette galanterie, & qu'il faudroit que j'euſſe des maux bien violents pour me faire

ainſi ventouſer : mais il ne faut pas diſputer des goûts, & chaque Nation a les ſiens. Chaque Province a auſſi, dit on, dans ce Pays-là ſes différentes manieres ; c'eſt-à dire, toujours parmi les Bourgeois, qui ont religieuſement conſervé les anciennes coutumes ; car les gens de qualité ſont par tout très-franciſés & fort à la mode. Je ne vous ai parlé que de l'ajuſtement des Bourgeoiſes que j'ai vues ici, & qui y ſont venues prendre les Eaux : mais une Dame *Hollandoiſe* de mes amies m'a dit que dans un Pays appellé la *Nort-Hollande*, les Bourgeoiſes & les Payſannes ſe mettent plus joliment que toutes les autres *Hollandoiſes* : ſi je vais jamais faire un voyage dans ces quartiers-là, je vous en rendrai un compte plus exact. C'eſt aſſez parlé pour le coup des mœurs & coutumes des Etrangers, & même aſſez écrit pour aujourd'hui. Une plus longue veille pourroit m'échauffer le ſang que je tâche de rafraîchir par les bains, & en buvant tous les matins autant d'eau que ſi l'on me donnoit la queſtion ordinaire & ex-

traordinaire. Vous voyez bien que quand on ſe traite en malade, on doit ménager un peu ſa ſanté. Je n'ai pas envie de mourir en terre étrangere; & je veux, ſi je le puis, rapporter mes os à *Paris*. C'eſt pourtant un vilain endroit pour finir ma Lettre que le projet d'un enterrement. Il n'y a pas moyen de vous laiſſer dans une ſi triſte idée; c'eſt pourquoi je vous prie de n'y pas faire d'attention, & de vous ſouvenir ſeulement que je ſuis avec toute la tendreſſe imaginable, & un fort grand déſir de vous revoir, tout à vous. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXII.

JE prends beaucoup de part à vos plaiſirs, Madame, & je vous remercie de ceux que votre Lettre m'a procurés. Je m'attache, ſuivant votre avis, aux endroits les plus agréables; ainſi quoiqu'elle ſoit toute charmante, je ſuis plus

nſible aux aſſurances que vous me d on-
ez de votre amitié ; qu'à toute autre
oſe ; & je n'ai garde de m'affliger par
vance des idées lugubres de votre en-
errement, qui, à coup ſûr, ne précé-
era pas le mien. Cependant puiſqu il
ut que les tombeaux entrent ici pour
uelque choſe, je vous prie de croire que
e ne ſera qu'en entrant dans le mien
ue je ceſſerai d'avoir pour vous la ten-
reſſe la plus vive : encore ne ſais-je pas
i je ne la conſerverai point juſques au-
elà du trépas; car je la crois trop forte
our le ciſeau d'*Atropos*. Mais en voilà
ſſez ſur ce ton là. Jouiſſons de la vie
endant que nous y ſommes. Il me ſem-
le que vous vous entendez aſſez bien
en tirer parti ; vous êtes même placée
merveille pour cela, puiſque ſans vous
mbarraſſer ſi le Turc avec le Germain
ont en paix ou en querelle, vous buvez
n repos, pendant que tout eſt en feu
ur la Terre & l'Onde : il eſt vrai que
'eſt de l'eau que vous buvez; je m'ima-
ine pourtant que vous ne vous en tenez
as toujours-là, & que vous y mêlez

quelquefois du vin. Quoiqu'il en ſoit, vous buvez en bonne compagnie, & c'eſt un grand agrément, puiſque, ſelon la chanſon, *tout vin eſt vin de Brie, quand on boit avec un ſat.* Votre coterie a tout l'air d'une Académie de beaux Eſprits; & je comprends par tout ce que vous me dites, qu'on y trouve l'utile & l'agréable, puiſqu'on s'inſtruit en ſe divertiſſant. Je ne ſais pas pourquoi vous dites que votre fontaine n'a pas les mêmes facultés que celle du Parnaſſe: car il me ſemble que votre Madrigal vous donne un démenti: en diſant que vous ne ſauriez rimer, vous faites les plus jolis Vers du monde. Après cela, je ne ſais pas ſi vous n'avez point eu recours au moyen que vous ſemblez rejetter, & ſi vous ne feriez point devenue Poëte aux dépens de votre cœur. Il ne ſeroit pas impoſſible que parmi tant de jolis gens de tant de différentes Nations, il s'en trouvât quelqu'un qui triomphât de cette indifférence que vous dites vous être ſi chere. Si cela eſt, faites m'en confidence, je ne trahirai point votre ſecret, & vous

en devez pas avoir pour une amie
omme moi. Si je ne savois pas que vous
es bonne *Françoise*, je croirois presque
ue les Vers que vous dites avoir pris
ans le Mercure galant de *Hollande*,
roient de votre façon. J'y trouve votre
yle, mais non pas vos sentiments; car
e ne crois pas que le commerce de vos
nnemis vous ait gâté le cœur, & que
ous fussiez capable de chanter une va-
eur si fatale à votre partie. Je voudrois
ien voir ce Mercure nouveau; je crois
u'il ne fait pas fort l'éloge de la *France*.
Mais qu'importe, la satyre plaît quand
lle est faite avec esprit. Comme il est
lus aisé de faire sortir des Livres d'ici
que d'y en faire entrer, je ne doute point
que vous n'ayez vu notre nouveau Mer-
cure. Nouveau, parce qu'il est d'un nou-
vel Auteur: c'est M. *du Fresny de la Riviere* qui le fait à présent, & qui a
succédé à feu M. de *Visé*. On en est fort
content, il fait plus qu'il ne promet;
car il joint à des galanteries des disser-
tations très-curieuses: chose à quoi il
n'est point obligé par son titre, & dont

on doit lui avoir d'autant plus d'obligation. Je crois que vous n'aurez pas été moins ſurpriſe que moi de la découverte ſur la ſoie des araignées. A ce que je vois, nous mettrons à la fin tous les inſectes à profit, & je ne déſeſpere pas qu'on ne tire un jour parti des poux & des puces, puiſque les vers, les mouches & les araignées ont trouvé le ſecret de ſe rendre recommandables par leur utilité. Notre ignorance ſur le chapitre de ces dernieres leur a été très-long-temps funeſte; & je m'imagine qu'à préſent il ſera défendu aux Valets & aux Servantes de leur faire une auſſi cruelle guerre; & qu'au hazard d'un peu moins de propreté, on les laiſſera filer tout leur ſou. Si nous avions la ſcience infuſe, comme Salomon, nous trouverions des tréſors dans les choſes que nous foulons peut-être tous les jours aux pieds, puiſque les plus mépriſables & les plus mépriſées nous ſont d'un ſi grand ſecours. L'Auteur de la Nature n'a rien créé d'inutile; & il ne nous manque que des lumieres & un eſprit

de

de diſcernement pour nous ſervir à propos de ce qui eſt à notre diſpoſition. Mais que dites-vous de mon raiſonnement ? N'eſt-il pas des plus juſtes ; & n'êtes-vous pas charmée de m'entendre ſi bien moraliſer ? Il faut pourtant en donner l'honneur à qui il eſt dû, & vous dire que j'ai fait depuis peu connoiſſance avec Monſieur le *Noble* ; ainſi, s'il eſt vrai, comme on dit, que l'on hurle avec les loups, à plus forte raiſon doit-on apprendre avec les Philoſophes à parler tout au moins de Phyſique. Vous ne vous effaroucherez pas de ce mot, car vous ſavez auſſi-bien que moi, que par la Phyſique on entend la nature : ſcience qui n'eſt point au-deſſus de la portée des Dames. Je ne doute pas non plus que vous ne connoiſſiez Monſieur le *Noble*, ou du moins ſes Ouvrages. Il nous en a donné de très-bons ; & ſon École du monde eſt, ſelon moi, un Livre admirable. Depuis quelque temps il ſemble qu'il ait eu tous les diables du Pays dans ſa manche ; car il nous en a lâché une grande

quantité coup ſur coup, des borgnes, boiteux, boſſus & autres ainſi contrefaits qui, comme les Comédiens Italiens, cenſurent en divertiſſant. Monſieur le *Noble* n'eſt pas moins agréable en converſation; & je ſuis ſurpriſe que, malgré tous les chagrins qu'il a eſſuyés, il ait pu conſerver autant de gaieté dans l'eſprit: car jamais homme n'a paſſé par de plus dures épreuves. Une longue captivité dans la Conciergerie, dont il ne ſe tira que par ſon adreſſe, & toutes les perſécutions que ſes ennemis lui ont ſuſcitées, auroient dû faire perdre l'eſprit à tout autre qu'à lui; & elles n'ont pas ſeulement pu lui ôter cet enjouement qu'on peut remarquer dans ſon ſtyle, & qui eſt d'un grand agrément dans ſa converſation. Je me fais un plaiſir de cauſer quelquefois avec lui. Il ſait bien des choſes, & il m'en apprit l'autre jour une aſſez particuliere. On demandoit d'où venoit l'étymologie de ce mot, *conter des fleurettes*, dont on ſe ſert pour exprimer les tendres diſcours des amants. Je dis d'abord que

'étoit ſans doute parce qu'ils ſe fer-
oient des fleurs de Rhétorique, afin
e mieux perſuader. Non, dit M. le
Noble, vous n'êtes point au fait, & le
oici. Il y avoit autrefois en *France*,
jouta-t-il, une eſpece de monnoie ſur
aquelle on voyoit quantité de petites
leurs, & ces pieces de monnoie ainſi
ravées s'appelloient des fleurettes,
omme l'on dit à préſent des piſtoles,
es écus, & ainſi du reſte; de ſorte que
onter des fleurettes, c'étoit compter
e la monnoie; ce qui dans tous les
emps a été le moyen le plus perſuaſif,
émoin les heureux ſuccès de M. *Pajet*
uprès de Madame d'*Olonne*, qui avoit
eaucoup de goût pour cette maniere
e conter fleurettes à l'ancienne mode:
inſi on a tort d'imputer à la déprava-
ion du ſiecle une choſe qui a été en
ſage dans tous les temps: & comme
Colombine ſe récrie ſur le récit que fait
Arlequin des mœurs des habitans de la
une, *c'eſt tout comme ici*, nous pour-
ions auſſi dire ſur la maniere dont on
outoit autrefois fleurettes, *c'eſt tout*

comme à préſent, & comme dit très-bien Madame *des Houlieres*, *ce métail précieux*, *cette fatale pluie qui vainquit Danaé*, *peut vaincre l Univers.* Voilà, Madame, ce qu'on entendoit autrefois par conter des fleurettes : je crois que vous ne ſerez pas fâchée de le ſavoir ; car j'ai été très-aiſe de l'apprendre : & cette remarque me paroit aſſez ingénieuſe. Au reſte, il eſt arrivé dans la rue *S. Honore* une aventure que je crois qu'on pourroit en un beſoin appeller tragi-comique. Un riche Bourgeois, qui n'avoit qu'une fille unique qu'il aimoit tendrement, étoit au déſeſpoir de la voir attaquée d'une maladie à laquelle toute la Médecine en corps ne pouvoit rien comprendre, & moins encore remédier ; c'étoient des convulſions les plus terribles du monde, qui la prenoient de temps en temps, après quoi elle paroiſſoit en bonne ſanté. Comme elle étoit trop jeune pour qu'on pût appeller cela des vapeurs, on ne ſavoit quel nom y donner ; & enfin quelques voiſines ſe mirent dans la tête que cette

petite fille pourroit bien être enſorcelée. Cette opinion trouva bientôt créance chez la Nourrice & chez tous les Domeſtiques. La mere y donna à ſon tour, & il n'y eut que le pere de difficile à perſuader. Cependant comme il n'étoit pas tout à-fait maître chez lui, il ne put pas empêcher qu'on ne fît venir une eſpece de devin, ou ſoi-diſant tel, qui fortifia l'opinion, & atteſta que la petite fille étoit bien & duement enſorcellée. Voilà donc le mal connu : c'étoit déjà quelque choſe, mais ce n'étoit pas tout, car il falloit trouver le ſecret de la déſenſorceller, & c'étoit-là la difficulté, puiſqu'il n'y avoit que la perſonne qui avoit donné le charme qui pût être en droit de l'ôter ; & outre qu'on ne la connoiſſoit pas, on avoit tout lieu de douter de ſa bonne volonté. Mais comme on trouve des expédiens à tout, le ſorcier en propoſa un qui fut tout-à-fait efficace. Prenez, dit-il, les habits & le linge de la petite malade, & battez-les avec des branches de figuier, cela attirera la ſorciere chez

vous, car c'eſt une femme qui a fait le mal; & quand vous la tiendrez, il vous ſera aiſé de l'obliger à l'ôter; & quelques coups de bâton, en cas de réſiſtance, ſauront la mettre à la raiſon: & voici, ajouta-t-il, la marque à laquelle vous la reconnoîtrez, c'eſt qu'elle entrera toute effrayée dans la chambre où vous battrez les habits, & vous dira d'un air étonné : eh ! qu'eſt-ce que vous faites donc-là ? Mais, répondit la mere de l'enfant, il n'eſt pas étonnant que ceux qui entreront demanderont ce que cela ſignifie, car il me ſemble que je n'aurois pas moins de curioſité à la vue d'une cérémonie auſſi bizarre; ainſi on pourroit bien s'y méprendre, & croire que quelqu'une de nos parentes ſeroit la ſorciere, & ce *qui pro quo* ſeroit fâcheux. Il eſt aiſé de lever la difficulté, dit le ſorcier; & vous n'avez pour cela qu'à prendre une heure indue, c'eſt-à-dire entre onze heures & minuit : laiſſez ſeulement votre porte entr'ouverte, la ſorciere entrera, & portera même une bougie dans la main, ainſi vous ne

iſquerez pas de vous y méprendre. Il 'y avoit pas le petit mot à répliquer cela : le ſorcier fut payé & congé-ié, & l'on prépara toutes choſes pour a cérémonie nocturne, que le pere raitoit toujours de ridicule. Mais cet ncrédule fut bientôt converti, quand, u plus fort de l'évocation, & un mo-nent avant minuit, il vit entrer une emme qui, tenant une bougie à la nain, s'écria, comme le ſorcier l'avoit rédit : eh ! mon Dieu, qu'eſt-ce que ous faites-là ? A ce mot on cria mira-le, le charme eſt fait ; & quittant les âtons de figuier & les lambeaux qui toient déjà tout en charpie, on pria a nouvelle venue de vouloir bien guérir a petite fille. Cette propoſition la fit ire. Eſt-ce que vous me croyez Méde-in, leur dit-elle ? Vous ne l'êtes pas, ui répondit-on ; eh bien ! nous allons ous expédier les licences qu'on donna à *Sganarelle* quand on le fit Médecin malgré lui. Ce qui fut dit fut fait, on ui donna cent coups de bâton, en lui propoſant toujours l'alternative d'être

rouée ou de guérir l'enfant. Tout ce qu'elle pouvoit alléguer pour ſa défenſe, bien loin d'être reçu, n'étoit pas ſeulement écouté, & l'on ne faiſoit tréve aux coups que lorſque, pour avoir un peu de relâche, elle promettoit tout ce qu'on vouloit; mais lorſqu'il étoit queſtion de tenir parole, elle ne ſavoit comment s'y prendre. On la menoit auprès du lit de la malade, & tout ce que cette pauvre malheureuſe pouvoit faire étoit de lui dire: mon enfant, Dieu te guériſſe. Ce n'eſt pas comme cela qu'il faut s'y prendre, répliquoit-on, en refrappant de plus belle, il faut la guérir tout à l'heure, ou vous préparer à mourir. Cet exercice dura toute la nuit; & le lendemain il ſe répandit un bruit dans le quartier, que la ſorciere qui avoit enſorcellé l'enfant de M... étoit priſe, & qu'elle avoit la malice de ne vouloir pas lui ôter le ſort qu'elle lui avoit jetté; & cette grande nouvelle vint bientôt aux oreilles de ceux qui y avoient intérêt; car il eſt temps de vous expliquer quel avoit été

effet de ce charme, & c'eſt aſſez vous uir en ſuſpens là-deſſus. Imaginez-ous donc que chez la *Perichon*, Marnande de la rue *S. Honoré*, à l'enſeigne es deux Anges, il y avoit un petit nfant nouvellement ſevré, qui étoit ous la conduite d'une Servante nouellement venue dans le quartier : il alloit à cet enfant de la lumiere penant toute la nuit, & quand il n'en oyoit point en s'éveillant, il faiſoit des ris effroyables : le cas étoit arrivé ette nuit là : & comme cet enfant & ette Servante couchoient dans une eſpece de ſoupente qui donnoit ſur la rue, a pauvre créature avoit vu au travers les vitres de la clarté dans cette fatale naiſon, qui n'étoit pas fort éloignée ; & comme on étoit en été, elle avoit ris le parti d'y aller allumer ſa bougie, lutôt que de s'amuſer à chercher du eu dans la cuiſine, où elle n'étoit pas ûre d'en trouver. Vous ſavez qu'ici les ocataires d'une même maiſon ne ſe conoiſſent quelquefois pas, ainſi vous ne levez pas être ſurpriſe que cette Ser-

vante ſe trouvât en Pays inconnu dans la même rue, ſur-tout n'y ayant pas long-temps qu'elle l'habitoit. Il n'y avoit non plus rien de plus naturel que ſa ſurpriſe, en voyant les gens dans une occupation ſi extraordinaire, dans une heure comme celle-là : cependant elle lui valut bien des coups de bâton ; & ce bizarre effet du hazard auroit pu lui être funeſte, ſi ſa Maîtreſſe qui étoit en peine de ſavoir ce qu'elle étoit devenue, ne ſe fut doutée du fait. Dès qu'elle ſut la priſe de la prétendue ſorciere, elle fut d'abord réclamer ſa Servante, & obligea les gens à repréſenter la perſonne qu'ils retenoient : on la trouva plus meurtrie que ſi elle avoit eu la queſtion ordinaire & extraordinaire : elle fut rapportée au logis ; & il eſt queſtion préſentement de lui payer les coups de bâton. Elle demande des dédommagements terribles, & ſi la choſe va au Parlement, le Bourgeois n'aura pas beau jeu ; car vous ſavez que ce Tribunal n'a pas beaucoup de foi pour les ſorciers ; & cette maniere d'y avoir

ecours, & de ſe faire ainſi ſoi-même
uſtice, ne ſera pas fort de ſon goût.
Ainſi, ſi ces gens-là ſont ſages, ils s'ac-
ommoderont à quelque prix que ce
oit, auquel cas une groſſe ſomme con-
olera fort la Servante de ſa triſte aven-
ure, qui deviendra par-là, en quelque
naniere, tragi-comique. Tout ce qui
n'étonne, c'eſt que ce prétendu ſorcier
it ſi bien rencontré, mais c'eſt le
azard qui l'a bien ſervi dans cette oc-
aſion : & après tout, il n'étoit pas fort
xtraordinaire qu'on entrât dans une
naiſon dont la porte étoit ouverte, &
ù l'on voyoit de la lumiere. Enfin la
a choſe pouvoit arriver, puiſqu'elle eſt
rrivée ; & j'en verrois de plus étonnan-
es ſans être étonnée. Adieu, ayez tou-
ours bien ſoin de votre ſanté, & pre-
ez garde ſur-tout que quelque Etran-
er ne vous apporte le mauvais air ; car
n dit que la peſte eſt en divers en-
roits du Pays du Nord ; & vous êtes
n lieu où l'on arrive de toutes parts.
ongez donc à votre ſûreté, en évi-
ant un mal auſſi terrible. Je ſuis, &c.
A Paris ce.

LETTRE LXIII.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez de ma ſanté : elle n'eſt pas plus expoſée ici qu'elle pourroit l'être à *Paris* : nous n'avons point de commerce avec les Pays ſoupçonnés de contagion, & l'on prend toutes les précautions néceſſaires pour l'empêcher de venir juſques ici. Ceux qui ont ſoin de la conſervation publique travaillent à la mienne, ainſi je n'ai que faire de m'inquiéter là-deſſus, & je vais toujours mon train ſans m'en embarraſſer. Je lus l'autre jour votre Lettre dans notre petit cercle. On y rendit juſtice à votre maniere d'écrire ; & après avoir donné à votre ſtyle les éloges qu'il mérite, chacun fit ſes réflexions ſur l'aventure de la fauſſe ſorciere, & nous conclumes tous que le Parlement de *Paris* avoit raiſon de ne point écouter les contes ridicules qui

ſe

e ſont faits de tout temps ſur ces ſor-
es de choſes, qui n'ont jamais eu de
ondement que dans la malice, ou la
oibleſſe de certains eſprits. Là deſſus
n *François* germaniſé, homme d'un
eſprit ſolide, qui avoit été long-temps
ttaché à la Cour d'*Anhalt*, nous conta
des choſes qu'il aſſura être très-vraies,
& qui, quoiqu'elles n'ayent pas trium-
phé de mon incrédulité, non plus que
de la ſienne, n'ont pas laiſſé de me pa-
roître aſſez particulieres : il nous dit,
par exemple, que le feu Prince d'*Anhalt*
s'étant un jour enfermé dans ſon cabi-
net pour écrire, fâché de ce que,
contre les ordres qu'il avoit donnés,
on étoit aſſez hardi pour venir frapper
à la porte, il ſe leva pour l'ouvrir, &
que trouvant un de ſes Miniſtres, il lui
dit aſſez ſéchement, qu'il auroit pu ſe
paſſer de le venir interrompre, qu'il
n'avoit pas le temps de lui parler, &
referma la porte ſur lui. Cependant,
comme il avoit le cœur bon, il fut fâ-
ché quelque temps après de l'avoir ainſi
bruſqué ; & quand il eut fini ſes dépê-

ches, il envoya un de ſes Pages chez ce bon homme, pour ſavoir ce qu'il avoit à lui dire de ſi preſſé, & pour lui faire quelque eſpece d'honnêteté ſur la maniere dont il avoit été relancé : mais le Page rapporta que ce Miniſtre étoit mort préciſément à l'heure où le Prince diſoit qu'il étoit venu à la porte ; & il ajouta qu'il avoit témoigné avoir un grand regret de mourir ſans voir Son Alteſſe, à laquelle il diſoit avoir des choſes très-importantes à communiquer. Une autre fois le Prince & la Princeſſe étant en voyage, une de leurs Filles d'honneur vint dès le bon matin tirer les rideaux de leur lit, & ſe préſenter à eux. La Princeſſe crut qu'on venoit l'avertir qu'il étoit temps de ſe lever pour continuer ſa route : elle appella ſes femmes pour ſe faire habiller ; (car la Demoiſelle n'avoit fait que ſe montrer, & étoit diſparue dans le moment.) La Princeſſe demanda où elle étoit, & elle fut extrêmement ſurpriſe d'apprendre qu'elle venoit de mourir ſubitement. Ce Gentilhomme me dit

ıe ces ſortes de viſions étoient très-
équentes à la Cour d'*Anhalt*. Bien des
ens m'ont certifié la même choſe ,
ns me pouvoir pourtant perſuader. Il
: ſeroit pas honnête de s'inſcrire en
ux contre ce que des gens dignes de
i diſent avoir vu : je ne le fais pas non
us ; mais je crois toujours qu'il y a
-deſſous quelque choſe que l'on ne
mprend pas, & que les plus habiles
ns peuvent y être trompés. L'aven-
re du Baron de B*** prouve ce que
dis. Ce Gentilhomme alloit ſouvent
ir de ſes parentes dans une maiſon de
mpagne à quelques lieues de *Paris*.
y fut un jour faire une viſite de con-
léance ſur la mort d'une des filles de
maiſon. Il arriva comme l'on venoit
: l'enterrer ; & après les premiers
mpliments , comme on vit qu'il ſe
iſoit tard, on l'avertit que s'il vouloit
ucher, on ne pourroit lui donner que
chambre de la défunte , & qu'il fal-
it qu'il prît ſes meſures là-deſſus ,
arce que la maiſon étoit pleine d'é-
angers : il accepta la propoſition. La

Demoiſelle n'étoit pas morte d'un mal qu'il pût craindre de gagner, & il avoit l'eſprit trop fort pour avoir peur des revenants : ainſi il fut ſe coucher fort tranquillement dans le lit d'où ſa parente étoit partie pour l'autre monde. Mais il commençoit à peine à s'endormir, lorſqu'il fut éveillé en ſurſaut par le bruit qu'on fit en ouvrant la porte : il entendit enſuite marcher dans la chambre ; on s'avança auprès du lit, & après en avoir ouvert les rideaux, on ſe jetta bruſquement ſur lui. Il crut d'abord qu'on vouloit lui faire peur ; & cherchant à connoître qui étoit celui qui lui jouoit ce tour, il voulut s'en ſaiſir, & fut très-ſurpris de ſentir un corps velu dans ſes bras ; il crut même lui trouver des cornes, & il ne ſe trompoit pas. Ce corps par ſa peſanteur lui paroiſſoit un coloſſe ; & ne ſachant que penſer de cette aventure, il voulut tâcher de s'en éclaircir, & ſe leva pour aller appeller quelqu'un par la fenêtre. Mais dès qu'il en approcha, il ſe ſentit étrangler, & tomba dans un fauteuil,

il demeura évanoui jusques au jour. Les premiers rayons du Soleil lui firent reprendre ses esprits, & lui montrerent ce qui avoit causé son trouble. C'étoit une pauvre petite chevre que la défunte avoit élevée, & qui couchoit toujours sur son lit. Elle n'en avoit pas encore perdu l'habitude, & comme elle savoit ouvrir la porte, elle n'avoit pas fait de façon de se venir coucher sur les pieds du Baron. Elle y étoit même restée fort tranquillement, lorsqu'il en sortit; & en voulant ouvrir la fenêtre, il s'étoit embarrassé lui-même la tête dans les cordons des rideaux, & c'étoit-là ce qui avoit achevé de lui faire perdre la tramontane : car il a depuis avoué qu'il avoit eu la plus terrible frayeur du monde, & qu'il avoit cru que cela lui arrivoit pour le punir de son incrédulité. Ce n'étoit pourtant rien moins que cela, & je crois qu'il en est à-peu-près de même de toutes les choses qu'on ne se donne pas la peine d'éclaircir, & que les apparences font paroître surnaturelles. Votre

remarque ſur la maniere de conter fleurettes de tous les temps, me paroit fort ingénieuſe ; & ce ſont de ces choſes dont on peut dire avec le proverbe Italien : *ſi non è vero, è bene trovato.* J'avois déjà fait à-peu-près les mêmes réflexions que vous faites ſur l'utilité des araignées, & j'ai fort bien connu à *Montpellier* celui qui vient d'en faire la découverte : il eſt fils du Premier Préſident de ce Pays, & mari d'une niece de cette belle Comteſſe de *Ganges*, dont je vous ai parlé autrefois, & que les amours du feu Cardinal de *Bonzi* ont rendue célebre dans la Province du *Languedoc*, où j'ai fait aſſez de ſéjour pour en connoître la carte. Mais à propos de ce Pays, vous m'avez paru aimer les ſaillies de M. de la *Caſſagne* de *Nîmes*, en voici deux dont je me ſouviens à préſent. Ce M. de la *Caſſagne* étoit Huguenot, & d'une Confrérie qu'ils appellent le Conſiſtoire. Or un jour qu'il revenoit de cette aſſemblée, il rentra tout refrogné chez lui. Sa femme lui demanda d'où venoit ſon

chagrin, qui parut redoubler à cette queſtion, à laquelle il ne répondit que par un laiſſez-moi en repos. La bonne Dame crut alors que quelque grand malheur menaçoit l'Egliſe de *Nîmes*; & ſi l'on avoit pu dès-lors craindre la Dragonnade, elle l'auroit ſans doute crainte dans ce moment; ainſi ne ſachant que penſer de la profonde triſteſſe de ſon mari, elle fit de nouveaux efforts pour en découvrir la cauſe; & enfin touché de ſes larmes, il lui dit qu'il étoit dans le plus grand embarras du monde; que le Miniſtre qui devoit prêcher le lendemain étoit très-malade, & que le Conſiſtoire étant obligé de ſuppléer à ce défaut, on avoit tiré au ſort pour ſavoir qui ſeroit celui qui prêcheroit le lendemain, & que le ſort étoit tombé ſur lui; qu'on lui avoit dit d'aller promptement étudier, & qu'il ne ſavoit comment s'y prendre. Sa femme compatit à ſa peine, & il entra dans ſon cabinet d'où elle l'entendit déclamer. Elle prêtoit attentivement l'oreille pour voir comment il ſe tireroit

d'affaires : mais l'entendant héſiter & s'arrêter de temps en temps, elle craignit que le même accident ne lui arrivât le lendemain en chaire, & courut chez un de ſes parents qui étoit homme de Robe : mon couſin, lui dit-elle, M. de *la Caſſagne* doit prêcher demain, & de la maniere dont il s'y prend, je meurs de peur qu'il ne nous faſſe l'affront de demeurer court : c'eſt pourquoi, comme vous avez étudié, je vous prie de lui venir aider à compoſer ſon ſermon. Le couſin ne ſavoit que penſer du diſcours de ſa parente. Il fut pourtant chez elle ; & comme chemin faiſant elle avoit conté cette nouvelle à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, la maiſon ſe trouva remplie de gens que la nouveauté du cas attiroit, & avec leſquels M. de *la Caſſagne* plaiſanta de la crédulité de ſa femme, qu'il compara à celle qui croyoit que ſon mari avoit pondu un œuf. La comparaiſon étoit aſſez juſte, puiſque l'une n'avoit guere mieux ſu ſe taire que l'autre. C'étoit ainſi que ce bon Gentilhomme

divertiſſoit à peu de frais. Mais j'a-
oue que ſi j'avois été ſa femme, je ne
e ſerois point accommodée d être ainſi
ournée en ridicule ; & peut-être auſſi
e lui auroit-il pas été ſi aiſe de me
ire donner dans ces panneaux. Une
utre fois voyageant dans le *Dauphiné*,
vec un de ſes compatriotes, il fut loger
ans un Cabaret où il étoit connu.
L'Hôteſſe lui fit d'abord mille honnête-
és, & enſuite, par une curioſité natu-
elle aux perſonnes de notre ſexe, elle
ui demanda le nom de ſon compagnon
de voyage. Je ne puis pas vous le dire,
répliqua-t-il d'un air qui paroiſſoit em-
barraſſé, & un honnête homme ne doit
jamais trahir ceux qui ont de la con-
fiance en lui, quoique par eux-mêmes
ils ne méritent gueres qu'on ait tous ces
égards pour eux. Ce diſcours redoubla
l'envie que l'Hôteſſe avoit d'en ſavoir
davantage. Elle redoubla ſes prieres,
promit un ſecret inviolable ; & après
bien des inſtances, M. de la *Caſſagne*
lui dit que ce Monſieur étoit un Jéſuite
qui s'échappoit du Couvent de *Nîmes*,

pour aller changer de Religion à *Geneve*. Vous voyez bien, ajouta-t il, qu'il a l'air triſte & la phyſionomie ſombre. L'Hôteſſe préoccupée auroit cru en un beſoin qu'il avoit des cornes à la tête : ainſi perſuadée de tout ce qu'on venoit de lui dire, quoiqu'elle eût promis & juré de garder le ſecret, comme elle étoit bonne Catholique, elle ne s'y crut pas obligée, & courut dans le moment chez le Gouverneur de la Ville, dénoncer le prétendu Jéſuite fugitif. On envoya d'abord des Archers pour le prendre ; & comme il avoit des procès qui lui donnoient effectivement un air rêveur, on crut aiſément qu'il étoit ce qu'on l'accuſoit d'être. Il fut mené au Gouverneur, qui étoit ami intime de M. de la *Caſſagne*, & qui ſut bientôt que c'étoit un tour qu'il avoit joué à ſon Hôteſſe. Le priſonnier qui n'avoit d'abord pu comprendre pourquoi on l'arrêtoit, fut le premier à rire de l'aventure, qui aboutit à un régal que le Gouverneur donna aux deux Voyageurs, dans lequel on convint que les femmes

: le ſecret étoient deux choſes incom-
atibles. Cela me fait ſouvenir d'une
ropoſition qu'on fit à *Paris* à une per-
ɔnne de ma connoiſſance, à qui l'on
romit une ſomme très-conſidérable
our voiturer certaines choſes du Quai
es quatre Nations juſques aux Galeries
u Louvre, & leur faire paſſer l'eau
ans un bateau : mais il falloit que ce
ît à de certaines conditions. La per-
ɔnne accepta le parti, & dit que,
uand ce ſeroit des tigres & des lions,
lle vouloit bien ſe charger de leur con-
uite à ce prix-là. Ce ne ſont point des
nimaux ſi féroces, lui dit-on, & il ne
'agit que de faire faire ce petit trajet
un bateau plein de femmes; mais il
aut qu'elles le faſſent ſans parler : ſi
ous pouvez opérer ce miracle, l'argent
ſt à vous. Non, répondit l'autre tout
ontriſté, je ne m'amuſerai point à ten-
er l'impoſſible : faire taire des femmes
ſt un opéra bien plus difficile que de
ire remonter le cours des rivieres.
ardez votre argent, ou propoſez-moi
es choſes plus raiſonnables. Voilà,

Madame, dans quel prédicament noi
ſommes dans le monde, & l'obligatio
que nous avons à tant de babillardes
dont l'indiſcrétion eſt cauſe qu'on noi
regarde comme ſuſpectes par-tout, &
que l'on n'oſeroit nous confier aucu
ſecret, quoiqu'il y ait des femmes trè
capables de le garder. Mais pour reven
à M. de la *Caſſagne*, il lui arriva ce qu
les deſtins avoient promis au Poët
Anacréon, qu'il conſerveroit ſa bell
humeur juſques à la mort: car quoiqu'
fût attaqué d'une rétention d'urine qi
lui faiſoit ſouffrir les douleurs les plu
cruelles, il ne laiſſa pas de répondre
ceux qui, pour l'exhorter à la patience
lui alléguoient l'exemple de *Job*. Eh
cadédis, Meſſieurs, *Job* piſſoit, & je n
le puis pas. Cette ſaillie fit rire ceu
qui étoient les plus touchés de ſon mal
& il mourut ainſi comme il avoit vécu
c'eſt-à-dire, en inſpirant la joie à tou
ceux qui étoient auprès de lui. Heureu
tempérament, & qui eſt d'un grand
ſecours pour ſoutenir toutes les traver
ſes qu'on eſt obligé d'eſſuyer dans cett
malheureu

malheureuſe vie, & dont les perſonnes les plus élevées en dignité ne ſont pas exemptes ! ce que le Comte de ***, l'un des Miniſtres du Roi de *Pruſſe*, vient d'éprouver. Il a été dépoſſédé & conduit à *Spandaw*, qui eſt le lieu où l'on renferme les priſonniers d'Etat. La conſtellation préſente n'eſt pas favorable pour le Miniſtere, & ce n'eſt pas ſeulement en *Angleterre* où il y arrive du changement. Le Comte de *Wartemberg*, premier Miniſtre de Sa Majeſté *Pruſſienne*, lui a demandé ſa démiſſion, & perſuadé de la viciſſitude des choſes d'ici bas, il a jugé à propos de prévenir ſa diſgrace ; imitant ſagement ceux qui, voyant la maiſon de leur voiſin en feu, prennent de juſtes meſures pour empêcher la leur de brûler. Nous parlons ici de tout cela comme on parle de la pluie & du beau temps, & tout comme du port on regarde les triſtes débris du naufrage auquel on n'eſt point expoſé ; on plaint les malheureux, & l'on ne partage leur peine que par la pitié qu'on en reſſent.

Voilà l'agrément que l'on a dans les Républiques ; car quoique nous ſoyons ici dans une Ville Impériale, le Gouvernement en eſt tout-à-fait républiquain. Un *Hollandois* de mes amis vouloit me perſuader l'autre jour que c'étoit le plus agréable, puiſqu'on n'y eſt point ſujet à ces tours de roue, qui du pinacle vous précipitent dans les plus affreux malheurs. Son raiſonnement me parut aſſez juſte ; mais il ne me perſuada pas, parce que je ſuis *Françoiſe*, & par conſéquent accoutumée à l'eſclavage ; ainſi comme les impreſſions qu'on nous a données dès l'enfance ne ſont pas aiſées à effacer, je dis, comme ce forçat auquel on offroit la liberté, je ſuis fait au ſervice. * Au reſte, je vous félicite de la connoiſſance que vous avez faite ; vous avez toujours eu du goût pour les Auteurs, & il ne vous manquoit plus que de groſſir votre catalogue du nom de M. le *Noble*. Nous avons vu ici toutes ſes légions de diables qu'il

* *Brigantin dans la Comédie du Port de Mer.*

a trouvé le ſecret de rendre ſociables. Je connois ſes autres Ouvrages & une partie de ſes malheurs : mais il n'eſt pas le ſeul à qui il en ſoit arrivé, & le monde eſt rempli de malheureux ; ainſi pour ne pas ſe croire tel, il ne faut que jetter les yeux ſur ceux qui ſont plus à plaindre que nous : & comme dit la *Fontaine*, il faut regarder *Hecube*, & l'on verra qu'on a tort de murmurer contre ſon deſtin. Mais c'eſt aſſez moraliſé. Je vous ai rendu morale pour morale, & je crois que nous ſommes à-peu-près à deux de jeu là deſſus. Il faut à préſent que je vous faſſe part de ce que dit l'autre jour un *Hollandois* de mes amis à ſa femme. Nous parlions de *S. Louis* & de ſa Fête, qui étant celle du Roi, donne occaſion à ces beaux Panégyriques qu'on fait tous les ans en l'honneur de ces deux Monarques. Quoi ! s'écria alors la Dame *Hollandoiſe*, il y a eu un Roi de *France* Saint ! Cela eſt-il bien vrai, mon mari ? Oui, répondit-il, mais la choſe eſt arrivée par miracle ; & comme les miracles

ſont rares, on ne voit guere de Rois canoniſés. La Dame goûta cette raiſon, & nous rîmes beaucoup de la ſaillie de ſon époux. Si j'avois le temps, je vous ferois encore quelques contes qui vous divertiroient : mais il faut vous ſouhaiter le bon ſoir, & ſe contenter pour le coup de vous aſſurer que je ſuis toujours, &c. *A Aix-la-Chapelle.*

LETTRE LXIV.

VOUS aurez ſans doute appris, Madame, par les nouvelles publiques l'action qui vient de ſe paſſer en *Eſpagne* : on s'y eſt bourré de la belle maniere. Les Troupes de l'*Archiduc*, commandées par le Général *Staremberg*, ont donné ſur celles de *Philippe V* ; & après que les unes & les autres ont été tantôt battantes, & tantôt battues, qu'il y a eu bien des morts, des bleſſés & des priſonniers dans les deux partis, chacun eſt reſté dans ſon diſtrict ; c'eſt-

dire que les Ennemis ſe maintiennent
n *Catalogne*, & *Philippe V* en *Caſtille*.
e dernier eſt retourné à *Madrid* avec
a Reine ſon épouſe & le Prince des
Aſturies; & à quelques torrents de ſang
rès, qui ſe ſont répandus cette Cam-
agne, les choſes ſont dans ce Pays tout
omme elles étoient avant qu'elle com-
nençât. Il ſeroit à ſouhaiter qu'une
onne paix réglât les droits de ces
Princes, & les établît dans la poſſeſſion
aiſible de ce qui leur appartient: & les
Négociations de *Gertruydenberg* de-
voient bien avoir terminé une querelle
auſſi funeſte à l'*Europe*. On a beau ſe
réjouir ici des avantages qu'on prétend
que nous avons remportés, je ne ſaurois
chanter le *Te Deum* de bon cœur, &
des lauriers auſſi enſanglantés n'ont au-
cuns charmes pour moi. Plus attentive
aux cris douloureux de tant de veuves,
d'orphelins & de meres déſolées, qu'aux
réjouiſſances qu'on fait ici pour quel-
ques arpents de terre déſerte de plus ou
de moins, peu s'en faut que je ne ſou-
haite de voir revenir la mode des com-

bats à la barriere. Et, en effet, ne vaudroit-il pas mieux que ces deux Princes, puiſqu'ils ne veulent pas convenir d'un partage, & que, comme dit *Don Japhet d'Armenie*, deux ſoleils en un lieu trop étroit rendroient trop exceſſif le contraire du froid, ne vaudroit-il pas mieux, dis-je, que ces deux rivaux décidaſſent ce différent l'épée à la main, comme faiſoient autrefois les anciens Héros? Pourquoi faut-il que tant de ſang chrétien coule depuis ſi long-temps, & que l'on s'expoſe à voir finir le combat faute de combattans? Mais il faut eſpérer qu'on ne ſera pas obligé d'en venir là, & que le Ciel touché de nos miſeres, nous accordera enfin cette paix tant deſirée, quoiqu'il ſemble que la guerre ſe rallume plus que jamais de tous les côtés. Au reſte, nous avons ici depuis peu l'Electeur de *Cologne*. Il eſt *incognito*; mais *incognito* comme *Arlequin* lorſqu'il avoit mis ſon ſoulier en pantoufle: car quoiqu'il ne paroiſſe que ſous le nom de l'Evêque de *Tongres*, tout le monde le connoît très-bien. On

prétend qu'il vient renouveller ſon Traité, qui étoit près d'expirer, & demander le paiement des arrérages qui lui ſont dus. S'il fait quelque galanterie, je vous en donnerai des nouvelles : mais on dit qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit de l'humeur de ſon frere ſur ce chapitre : ainſi nos Dames pourront bien perdre leur étalage. Elles ſe reſſentent terriblement ici des malheurs publics; & depuis quelque temps les moiſſons des amours ne ſont pas plus abondantes que celles de *Cerès*. Les Bourgeois ſont les ſeuls qui brillent, & qui, pour réparer le ſang que la patrie a perdu, travaillent à la repeupler. Mais ces intrigues bourgeoiſes, & qui tendent au Sacrement, n'ont rien d'aſſez intéreſſant pour qu'on doive vous en faire part. Il m'arriva pourtant ces jours paſſés, à propos de cela, quelque choſe d'aſſez plaiſant. J'avois paſſé la ſoirée chez la *Comteſſe* de *** & nous étions après à finir une repriſe d'hombre, lorſque nous fumes tout d'un coup interrompues par des cris qui partoient de

la chambre voiſine. Nous courumes d'abord à l'endroit d'où venoit le bruit, & nous trouvâmes les femmes de la *Comteſſe* toutes épouvantées, qui nous montrerent la plus laide crieuſe que j'aye vue de mes jours. Elle faiſoit des contorſions effroyables, & nous ne ſavions que penſer d'un mal auſſi prompt & auſſi violent, lorſque pouſſant un cri encore plus effroyable que les autres, elle laiſſa tomber un gros garçon ſur le parquet. Jamais je n'ai été plus ſurpriſe que je la fus du dénouement. J'aurois juré que cette Demoiſelle étoit fille d'honneur, & ne pouvois pas comprendre qu'il y eût eu quelqu'un d'aſſez officieux pour avoir voulu lui aider à ceſſer de l'être; je lui demandai naturellement qui étoit le mortel qui avoit été aſſez hardi pour cela : la *Comteſſe* qui étoit au déſeſpoir qu'une pareille ſcene ſe paſſât chez elle, n'entendoit nullement raillerie là-deſſus, & peu s'en fallut qu'elle ne me bruſquât, lorſque je voulus en plaiſanter. Elle gronda ſes femmes d'avoir introduit cette Demoi-

lle dans la maiſon, mais elles s'excu-
rent ſur l'opinion qu'elles avoient tou-
urs eue de ſa vertu. Cependant il fal-
it toujours charitablement en prendre
in dans un état comme celui-là. On
fit : elle fut miſe dans un lit, & ſon
nfant fut emmailloté du mieux que l'on
ut ; après quoi nous tinmes conſeil ſur
es meſures qu'il étoit à propos de pren-
re dans une occaſion comme celle-là.
La *Comteſſe* étoit inconſolable ; & le
Marquis de *** , pour l'appaiſer , dit
u'il étoit d'avis qu'on fît prêter ſer-
nent à toute la compagnie de ne ja-
nais parler de ce qui venoit d'arriver ,
& qu'on renvoyât la Demoiſelle chez
elle , après lui avoir fait une ſévere ré-
primande , dès qu'elle ſeroit en état de
pouvoir être tranſportée. La *Comteſſe*
étoit de cette opinion ; mais l'Abbé
de *** fut d'un avis contraire : gardez-
vous bien , dit-il , de faire une pareille
folie ; nous ſommes ici dix ou douze ,
parmi leſquels il y a des Dames ; ainſi
il ne ſeroit pas poſſible que votre ſecret
fût religieuſement gardé : il en échap-

peroit toujours quelque choſe à quelqu'un, & ces demies indiſcrétions ſeroient d'une bien plus dangereuſe conſéquence; car on ſauroit en gros qu'une perſonne eſt accouchée chez Madame la *Comteſſe* de***, & le ſoupçon tomberoit tantôt ſur une de ſes amies, tantôt ſur l'autre; ainſi il eſt beaucoup plus à propos que celle qui a péché porte ſeule la peine de ſa faute : il faut même, ſi l'on peut, la lui faire réparer; & pour cela, mon ſentiment eſt qu'on envoie promptement chercher le Commiſſaire du quartier pour lui expoſer le fait, afin de procéder juridiquement dans une affaire de cette nature. Tout le monde avoua que l'Abbé raiſonnoit juſte. Son avis fut ſuivi; & lorſque le Commiſſaire entra, nous le ſuivîmes dans la chambre pour entendre l'interrogatoire. La *Comteſſe* nous avoit déjà dit que cette fille étoit ſans pere ni mere; qu'elle avoit du bien, & qu'elle logeoit dans ſon voiſinage avec une vieille tante; & nous apprîmes par ſa dépoſition, que ſon amant étoit un ca-

t de *Gascogne*, Mousquetaire dans la
conde Compagnie, & très-bien in-
ntionné pour l'hymenée. On trouva à
opos de l'envoyer chercher, pendant
'on étoit en train : il entra d'un grand
de confiance, il convint du fait, dit
'il étoit honnête homme ; qu'un Gen-
homme n'avoit garde de manquer à
parole, & qu'il étoit prêt de tenir
elle qu'il avoit donnée à sa Maîtresse.
nvoyez chercher le Notaire, dit-il
un air rodomont, & qu'on dresse le
ontrat : après cela turlupinant la *Com-
sse* sur son chagrin : eh ! cadedis, Ma-
ame, lui dit-il, on diroit que vous êtes
ichée que l'on fasse des Soldats au Roi.
Croyez-moi : il en a besoin ; & au lieu
e me faire la mine, vous devriez m'ai-
er à obtenir une pension de la Cour
our la peine que je me suis donnée de
ravailler à peupler l'Etat. Je trouvois
ue le pauvre diable avoit quelque rai-
on de demander des récompenses, &
entrois assez dans sa peine ; mais je ne
onvenois pas que ce fût au Roi à l'en
édommager : il valoit mieux que ce

fût celle pour qui il l'avoit prise. Aussi en paya-t-elle la façon ; car quand le Notaire lui demanda quel avantage il vouloit faire à sa femme : je lui donne, dit-il, avec une effronterie digne des bords de la *Garonne*, vingt mille écus, au cas que je meure avant elle, à condition que si je lui survis, je prendra pareille somme sur son bien. Mais sur quoi lui assignez-vous ces vingt mille écus, dîmes-nous, & où les prendra-t-elle en cas de viduité ? Ce sont ses affaires, répondit-il d'un air goguenard & mes Terres & mes Châteaux sont des cautions assez suffisantes. Enfin, je ne contracte qu'à ce prix-là. La *Comtesse* avoit bien moins à cœur l'intérêt de la Demoiselle que de réparer l'honneur de sa maison : ainsi on n'insista pas là-dessus. La Demoiselle consentit à la donation. La mauvaise humeur de la *Comtesse* fut dissipée par les plaisanteries du Mousquetaire. On envoya chercher un Prêtre de la Paroisse, qui, muni d'une dispense qu'on ne pouvoit pas refuser dans un cas aussi pressant que celui-là,

ui-là, mit la derniere main à l'ouvrage : ainſi l'aventure finit plus agréablement que l'on ne l'avoit imaginé, & ce fut la prudence de l'Abbé de *** qui lui fit prendre un ſi bon tour. Je ne ſais pas ſi les nouveaux mariés feront bon ménage. Cela n'eſt plus de mon fait, ce ſont leurs affaires, & tout ce que je puis conclure delà, c'eſt qu'il faut que le bien ait de grands charmes pour les *Gaſcons*, puiſqu'il les fait paſſer par-deſſus tout ce qu'il y a de plus affreux ; & il faut en revenir au proverbe, qui dit que *Monnoie fait tout*. Je ſuis fort aiſe de ce que vous me marquez que votre ſanté ne court aucun riſque où vous êtes : car je vous avoue que la peſte eſt un fléau que je crains encore bien plus que la guerre, & qui fait de bien plus terribles ravages, puiſqu'il n'eſt point d'aſyle aſſuré contre ſa fureur, & que le ſexe le plus délicat & l'âge le plus tendre ne ſauroient s'en garantir. J'ai oui faire des hiſtoires là deſſus à de vieilles gens qui m'ont extrêmement épouvantée ; & une Dame de Province

qui eſt ici depuis quelque temps pour la pourſuite d'un Procès, & qui ſe trouva chez moi lorſque je liſois votre Lettre à M. le *Noble*, qui, par parentheſe, vous fait bien des compliments; cette Dame, dis-je, convint que quelque malheureux que l'on fût, on pouvoit toujours trouver quelqu'un qui l'étoit plus que ſoi. Preuve de cela, dit-elle en s'adreſſant à cet Auteur infortuné, c'eſt que vous n'avez qu'à mettre pavillon bas devant moi, & que tous les chagrins que vous avez eus n'approchent pas de ceux que j'ai eſſuyés; & vous en conviendrez, continua-t-elle, quand je vous aurai dit que j'avois une mere que j'aimois plus que ma vie, & qu'un jour, que cette chere mere revenoit d'une maiſon de campagne, elle eſſuya pendant tout le chemin le plus affreux orage qu'on ait jamais reſſenti. Je la vis arriver le ſoir à la lueur des éc'airs. Elle deſcendit de cheval dans un état le plus triſte du monde: mais quoique la pluie l'eût percée juſques aux os, elle ne voulut ni changer d'habit, ni

même approcher du feu qu'elle n'eût auparavant remercié Dieu de ce qu'il l'avoit garantie des coups de tonnerre qu'elle avoit entendus gronder sur sa tête. Mettez-vous à genoux, me dit-elle, & rendez graces à Dieu de ce qu'il m'a conservée. Je lui obéis ; mais à peine avoit-elle commencé son action de graces, qu'un coup de tonnerre la renversa morte à mon côté. Je sentis cette perte autant qu'on peut se l'imaginer ; mais peu de temps après j'eus bien d'autres occasions de répandre des larmes : la peste vint dans notre pays. Toute ma famille en fut attaquée, & elle m'emporta quatre enfants que j'avois, après quoi mon mari eut aussi son tour. Pour comble de malheur j'étois prête d'accoucher, & dans un état aussi triste je n'avois de tout mon Domestique qu'une Nourrice auprès de moi, qui, bien loin de pouvoir me secourir, entra en frénésie, se crut morte, se cousit dans un des draps de son lit, & se présenta toujours devant moi comme un spectre pendant les douleurs de mon

accouchement. Si je lui demandois une goutte d'eau, elle me répondoit gravement que les morts ne pouvoient point aider les vivants, qu'elle venoit de l'autre monde, & cent extravagances de cette nature. Pendant ce temps-là j'accouchai d'un enfant mort, que je pus à grande peine empêcher d'être mangé par les chiens ; & je n'échappai à tant de maux & à tant de peines que pour ſentir les pertes que je venois de faire. Dès que cette Dame eut fini ſon récit, nous lui cédâmes tous le prix en matiere d'afflictions ; & effectivement je ne crois pas qu'on puiſſe jamais en avoir de plus grandes, à moins que, comme quelques avares, on ne regarde la perte des biens comme le plus grand des maux ; ſentiments indignes d'un bon cœur & que je ſuis bien éloignée d'avoir. Nous convinmes, M. le *Noble* & moi, que tous les chagrins dont on pourroit ſe plaindre, n'étoient rien au prix de ceux que cette Dame venoit de nous conter ; & notre étonnement fut qu'elle eût pu y ſurvivre. Après cela, on peut con-

clure qu'on ne meurt pas de douleur. Je crois cependant qu'il y a des tempéraments plus capables d'y réſiſter que d'autres ; & je ſens bien qu'il ne m'en faudroit pas tant pour m'accabler, & que votre indifférence ſuffiroit ſeule pour mettre au tombeau la plus tendre de vos amies, &c. *A Paris ce.*

LETTRE LXV.

JE ne ſais pas, Madame, pourquoi l'on fait des réjouiſſances à *Paris*, pour l'action qui vient de ſe paſſer en *Eſpagne*. Il me ſemble que c'eſt aux Alliés à faire les frais des *Te Deum* & des feux de joie, & que les rieurs ne ſont pas fort de notre côté là-deſſus. L'Archiduc eſt toujours en *Catalogne* avec ſon armée, qui groſſit par les ſecours qu'on lui envoie de toutes parts. Il pourra bien ſoumettre la *Caſtille*. Tout l'avantage de ce dernier combat lui eſt demeuré ; & il faut que la *France* ſoit

bien gaſconiſée pour s'en applaudir. La Paix, ſeul objet de nos vœux, pourroit ſeule faire la juſte matiere de nos actions de graces, & étancher le ſang que l'affreuſe diſcorde fait couler depuis tant d'années. Je ne ſaurois, non plus que vous, me réjouir des Victoires les plus complettes, lorſqu'il faut les acheter ſi cher, & qu'il en coûte tant de larmes & tant de ſang. Et je crois quelquefois être arrivée à ces derniers temps, où les guerres & les bruits de guerres annonceront la fin du monde. La voilà allumée de toutes parts. On dit que le Roi de *Suede* vient de battre les *Moſcovites* & les *Polonois*, & que M. *des Alleurs*, notre Ambaſſadeur à la Porte, travaille à armer de nouveau le Prince *Ragoski* contre l'Empereur. Je ne ſais ſi ces nouvelles ſe trouveront tout-à-fait vraies; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les cartes ſont fort brouillées partout; & que les Chrétiens, non-contents de ſe déchirer les uns les autres, appellent encore le *Turc* à leur ſecours, qui, après s'être diverti de nos divi-

ſions, ſaura en profiter. Mais c'eſt aſſez de ſouffrir les maux préſents, ſans les augmenter par la crainte de ceux qu'on peut prévoir. Je conviens avec votre Dame Provinciale, que ceux qu'elle a reſſentis ſont des plus terribles; mais il me ſemble qu'on peut trouver des gens encore plus malheureux que cela, & que le ſort d'un jeune *Lyonnois*, qui fut pendu à *Londres* quelque temps après la paix de *Ryſwik*, étoit bien plus triſte : car enfin, comme dit le diable de *Job*, les hommes ſentent mieux ce qui leur arrive perſonnellement que ce qui ne les touche qu'en autrui. Celui dont je vous parle étoit d'une très-bonne famille; il avoit du bien, du mérite & des parents qui tenoient un rang dans le monde. Sa malheureuſe étoile & l'envie de voyager le conduiſirent en *Angleterre*. Il y fit des connoiſſances bonnes & mauvaiſes; & un ſoir étant dans un Café avec trois *François* de ceux qu'on appelle réfugiés, il leur parla de mille petits ſecrets qu'il ſavoit ſans en faire uſage, & entr'autres de celui de

tirer de l'or d'une piſtole ou d'une autre piece de monnoie de cette eſpece ſans la rogner. Ces curieux auditeurs le queſtionnerent là-deſſus, & il leur expliqua qu'avec certaine eau on pouvoit faire attraction, & enlever, ſans qu'il y parût, une feuille d'or de deſſus la piece. On trouva le ſecret très-particulier. On s'entretint encore de pluſieurs autres obſervations curieuſes ; après quoi les charitables *François* allerent dénoncer cet homme comme faux monnoyeur, pouſſés par le zele qu'ils avoient pour le bien de l'Etat, ou par l'eſpoir de la récompenſe due aux délateurs. Ils donnerent toutes les adreſſes néceſſaires. L'accuſé fut pris & pendu, malgré les ſollicitations d'une femme de la premiere qualité qui étoit ſa proche parente ; & la rigueur des Loix ſur des crimes de la nature de celui qu'on lui imputoit, obligea les Juges à le condamner, quoiqu'ils fuſſent bien perſuadés de l'innocence de ſes intentions. Ils firent même tout ce qu'ils purent pour lui ſuggérer les moyens de ſe tirer d'af-

ires ; ce qui lui auroit été aiſé, s'il
ût ſu les manieres du Pays, & qu'il
ut déné ſon écriture. Les Juges lem-
loient vouloir le lui inſpirer, car ils
ui diſoient : voyez, examinez bien ſi
ous avez écrit ce qui eſt ſur ces ta-
lettes. Il répondit toujours qu'oui ; &
ſur ſa propre dépoſition, ſon procès fut
fait & parfait : ainſi ſon imprudence le
conduiſant ſeule au gibet, il eprouva la
vérité du proverbe qui dit, qu'il eſt fait
pour les plus malheureux plutôt que
pour les plus coupables. Et je crois
qu'un malheur de cette nature eſt pire
que tous ceux que votre Dame de Pro-
vince a éprouvés en ſa vie, quoiqu'ils
fuſſent des plus terribles. L'aventure du
tonnerre me fait ſouvenir d'une hiſtoire
qu'on me conta à *Nîmes*, & qui me pa-
roît aſſez particuliere. La femme d'un
Conſeiller de ce Pays, appellé M. *Ma-
ſaudier*, revenoit d'une nôce de Village :
le Curé du lieu la reconduiſoit, & elle
étoit montée en croupe derriere lui ;
façon d'aller qui eſt aſſez en uſage dans
le *Languedoc*. Le temps paroiſſoit le

plus beau du monde ; mais à peine eut-on fait une demi-lieue, que l'air s'obscurcit, le tonnerre gronda, & le triolet de différente eſpece & différent ſexe vit fondre ſur lui un orage des plus affreux : il n'y avoit pas moyen de s'en garantir ; on étoit au milieu d'une plaine : pas un arbre, ni même un buiſſon ne s'offroit à la vue, & l'on ne pouvoit ſe mettre à l'abri nulle part ; il fallut donc continuer ſon chemin avec des frayeurs mortelles ; chacun faiſoit des vœux à ſa maniere ; car la différence étoit dans les Religions, auſſi bien que dans les ſexes, & la Dame étoit Huguenote : mais toutes leurs prieres n'empêcherent point que le cheval ne fût renverſé d'un coup de tonnerre avec ſa double charge. Madame *Maſſaudier* ne fut plus ce qu'elle devint. Il lui ſembla ſeulement qu'elle étoit accablée par le poids de quelque montagne ; & lorſque l'orage fut ceſſé, quelques Payſans charitables la tirerent de deſſous ces deux corps foudroyés. Celui du Prêtre étoit entiérement brû-

, & n'avoit de sain que l'endroit où Dame avoit appuyé sa main : ce qui roit pu servir à la faire canoniser, si le avoit été Catholique. Quoi qu'il en oit, elle échappa de ce péril comme ar miracle, & vécut plusieurs années près. Ce qui fait bien voir que nos ours sont comptés, & que, comme it le Seigneur dans une même occaion, l'un doit être pris & l'autre laissé; 'un fut pris, & l'autre laissé. Il arriva il y a quelque temps en *Angleterre*, à ce que me contoit l'autre jour un Mylord de ce Pays, qu'un grand Seigneur, après avoir inutilement tenté toute la vertu d'une personne qui lui étoit inférieure, ne pouvant ni la vaincre, ni vaincre sa passion, se résolut à l'épouser; mais il voulut que ce fût secrétement. Cette condition ne rompit point le marché; il étoit trop avantageux pour la Demoiselle, pour qu'après avoir mis sa conscience & son honneur en sûreté, elle dût exiger autre chose. La voilà donc grande Dame, mais grande Dame *incognito*, jusqu'à ce que l'époux eût pu

ſatisfaire des créanciers qui attendoient qu'un bon mariage le mît en cet état, & qui n'auroient plus eu le même ménagement, s'ils avoient ſu qu'il en eût fait un mauvais : ainſi il avoit intérêt de ſe cacher d'eux, mais il ne le put pas long-temps ; & le plus intéreſſé dans cette affaire vint un jour le trouver, pour lui dire qu'il en étoit inſtruit, & lui demander une ſomme que ce Seigneur n'étoit nullement en pouvoir de lui donner. Son impuiſſance l'obligea de ſe retrancher ſur la négative ; mais l'adroit créancier lui tendit un panneau dans lequel il ne put pas éviter de donner. Mylord, lui dit-il, je ne veux point être votre dupe ; ou vous êtes marié, ou vous ne l'êtes pas : ſi vous l'êtes, il eſt temps que je ſonge à moi, & que, ſans m'amuſer à des chimeres, je me jette ſur vos biens, afin de retirer ceux que vous me devez : ſi vous ne l'êtes pas, comme vous me le proteſtez, vous n'avez qu'à épouſer ma fille, c'eſt le ſeul moyen de me perſuader, & d'éviter mes pourſuites ; car en vous la donnant,

tant, je vous ferai ample quittance de tout ce que vous me devez. Voyez lequel de ces deux partis vous convient le mieux. Le mien eſt tout pris, & je ne vous quitte point que vous ne vous ſoyez déterminé. Le *Mylord* voulut tâcher de trouver un milieu entre ces deux extrêmités, & d'éluder la propoſition de ſon créancier ; mais ſes refus acheverent de le perſuader de ce dont il ne faiſoit que ſe douter. Il redoubla ſes menaces, & ne lâcha point priſe qu'il n'eût fait ſa fille *Mylady* ; car le *Mylord*, qui perſiſtoit toujours dans la négative, ne put ſe tirer d'affaires que par-là. Malgré le chagrin qu'il avoit d'être obligé de manquer de foi à ſes premieres amours, ſon mariage fut fait dans toutes les formes, & avec la pompe convenable. On propoſa des ajuſtements à la *Sultane* délaiſſée, & on lui offrit des récompenſes pour l'obliger à ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe deſtinée ; mais elle ne voulut point entrer en compoſition là-deſſus, & fut faire ſes plaintes au Roi *Charles II* qui régnoit

dans ce temps là. *Mylord* convint du fait, & s'excuſa ſur la cruelle néceſſité qui l'avoit forcé à cette infidélité. Le Roi remit la déciſion du cas à l'Archevêque de *Cantorbery*. L'affaire traîna en longueur, & les parties les plus intéreſſées moururent avant qu'elle fût terminée ; ainſi, dit le Gentilhomme qui nous contoit cette hiſtoire, la deſtinée l'emporte toujours, comme vous diſiez tantôt ; car voilà deux femmes légitimement épouſées, dont l'une eſt priſe & l'autre laiſſée, parce que l'une eſt plus heureuſe que l'autre. Vous avez raiſon, dis-je alors, & je trouve quelque choſe d'aſſez extraordinaire dans cette aventure ; car il me ſemble qu'en fait de mariage, les premieres dates doivent être les meilleures, & que l'ancienneté donne le droit : il n'en ſeroit pas de même en galanterie. Mais ce n'eſt pas ici de quoi il s'agit. Vous ſeriez bien encore plus ſurpriſe, dit alors une Dame *Hollandoiſe*, ſi je vous diſois qu'il y a à la *Haye* une *Françoiſe* réfugiée, à laquelle ſon mari a donné une lettre de

divorce, à la maniere judaïque, après s'être marié avec une autre. Nous priâmes cette Dame de nous conter le fait; & elle nous dit qu'ayant eu occasion de connoître la femme dont elle parloit, elle lui avoit demandé si elle étoit veuve; qu'elle avoit répondu qu'elle l'étoit, sans que son mari fût mort; qu'une réponse aussi ambigue avoit excité sa curiosité, & qu'ayant fait question sur question à cette *Françoise*, elle lui avoit montré un Acte passé par devant témoins, dans lequel son mari disoit: *Je soussigné*, &c. *déclare qu'ayant par un esprit de libertinage quitté telle, ma légitime femme, pour me marier à une autre, je lui rends sa liberté, & la tiens quitte de tous les engagements qu'elle avoit pris avec moi; lui permettant de se marier à qui bon lui semblera, sans que personne soit en droit de lui faire le moindre reproche là-dessus, la reconnoissant sage & vertueuse, & prenant sur mon compte toute la faute du divorce.* Comme je n'avois jamais vu d'Acte conçu en ces termes, je ne savois que penser en li-

ſant celui-là. Je conſeillai à la *Françoiſe* de ſe pourvoir contre : mais elle me dit que l'ayant accepté, elle ne pouvoit plus y revenir. En effet, elle n'a jamais troublé ſon mari dans ſon nouveau ménage ; & j'ai admiré ſa docilité, car je n'aurois pas été ſi accommodante en pareil cas ; quoique pourtant ce ſoit-là le parti le plus sûr, puiſqu'il eſt à craindre, lorſqu'un mari a réſolu de ſe défaire de ſa femme, qu'il ne ſe porte enfin aux dernieres extrêmités ; il vaut encore mieux être répudiée, que d'avoir un ſort pareil à celui de cette Dame d'*Arles*, que ſon mari fit mourir à force de boire ; encore n'étoit-ce pas du vin. Je ne ſais ſi je ne vous ai point déjà conté cette aventure : je ſerois au déſeſpoir de donner dans la répétition, & ſi je tombe dans ce défaut, je vous en demande pardon d'avance. Après cette précaution priſe, je vous dirai qu'un Gentilhomme d'*Arles*, voulant à toute force devenir veuf, s'aviſa pour cela d'un moyen qui le mettoit à l'abri de la rigueur des loix. Il avoit une

maiſon de campagne ſur les bords du *Rhône*. Sa femme y alloit très ſouvent, & ſa voiture ordinaire étoit une petite mule proprement harnachée, & dont on prenoit preſque autant de ſoin que de celle du Pape, dont les caprices ſont tant vantés. L'expédient que le mari trouva, fut d'empêcher pendant trois jours que la mule ne pût boire, après quoi il propoſa une promenade à la maiſon de campagne. La Dame y donna les mains. On ſe mit en chemin; mais dès qu'on approcha du *Rhône*, la mule altérée ſe lança dedans avec la même ardeur avec laquelle un cerf aux abois & pourſuivi par une meute, ſe jette dans une fontaine. Il ne fut pas poſſible de l'arrêter. Elle entraîna la bonne Dame dans les flots; & la rapidité du fleuve l'éloigna bientôt du lieu où ce malheur venoit d'arriver. L'époux en parut inconſolable, tant il eſt vrai que les hommes ſont habiles en l'art de diſſimuler. Mais enfin on ſut par les gens dont il s'étoit ſervi pour empêcher que la mule ne pût boire, que c'étoit à

cette invention qu'il devoit ſon veuvage, & on ne lui en laiſſa pas longtemps goûter les douceurs. Cette hiſtoire m'a été atteſtée lorſque j'ai paſſé dans ce Pays, ainſi je puis vous la donner pour sûre. Je ne ſaurois vous affirmer de même une nouvelle qu'on vient tout préſentement de me dire, qui eſt que le *Turc* a fait préſent au Roi de *Suede* de tous les Eſclaves Chrétiens qu'il tenoit enchaînés, qui étoient au nombre de vingt mille, dont ce Prince groſſira ſon Armée. Cela mérite confirmation; &, à l'exemple d'un Auteur célebre, je donne les choſes sûres pour sûres, les fauſſes pour fauſſes, & les douteuſes pour douteuſes. Ainſi, Madame, lorſque je vous dis qu'il eſt très-sûr que je vous aime, vous devez en être bien perſuadée, & vous me feriez un grand tort ſi vous doutiez un moment de l'attachement avec lequel je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXVI.

JE conviens avec vous, Madame, que le Livre de la *Fontaine* avoit raiſon, & que l'on peut penſer du malheur ce qu'il penſoit de la poltronnerie, & dire ſur le même ton : *il n'eſt, je le vois bien, malheureux ſur la terre, qui ne puiſſe trouver plus malheureux que ſoi* : car je fais une perſonne dont le ſort a été plus triſte encore que celui de ce pauvre *Lyonnois*, que ſon imprudence fit pendre à *Londres* : c'eſt de Madame de *Liancourt* dont je veux parler. Madame de *Liancourt* eſt une perſonne de mérite dont l'hiſtoire eſt aſſez particuliere. Elle s'appelle *Chapelier* de ſon nom ; elle fut orpheline d'aſſez bonne heure, & un frere de ſon pere la reçut dans ſa maiſon, & lui deſtina ſon fils : mais ce fils, qui depuis a été enfermé à la *Baſtille*, ſe trouvant indigne de ſa ten-

dreſſe, elle chercha parti ailleurs. Cela n'étoit pas trop aiſe à trouver : il s'offroit bien des amants, mais fort peu d'épouſeurs, parce que les biens de la Demoiſelle étoient engagés dans des diſcuſſions & des procès, dont quelque *Bas-Normand* ſe ſeroit mieux accommodé qu'un *Pariſien*. Elle vouloit reſter à *Paris*; & quoique la Ville ſoit grande, elle fut long-temps avant d'y pouvoir rencontrer ſon fait. Mais enfin ſon Procureur lui enſeigna un honnête homme d'*Auvergne*, qui étoit ſous-Ecuyer de *Monſieur*, mais Ecuyer *ad honores*, comme on appelle, car il exerçoit cette Charge pour un autre; tout l'avantage qu'il en retiroit étoit de mettre des chevaux maigres dans l'écurie de ce Prince, & lorſqu'ils étoient engraiſſés, il les vendoit avantageuſement. Ce petit manege le faiſoit vivre & lui donnoit moyen de rouler en chaiſe à *Paris*. Mademoiſelle *Chapelier* l'épouſa, ſuivant l'avis de ſon Procureur, & lui remit ſes pieces & ſon ſac. Il ſe trouva un diable en Procès, & débrouilla ſi

bien les affaires de ſon épouſe, qu'en fort peu de temps elle ſe trouva riche de près de cent mille francs, que cet habile mari auroit bientôt augmentés, ſi la mort n'avoit rompu les meſures qu'il avoit priſes pour cela. La jeune veuve, riche & belle, ne manqua pas alors d'adorateurs; il y eut même de ſes anciens amants qui s'offrirent à lui prouver leur conſtance par contrat : mais comme il étoit aiſé de voir que c'étoit moins ſon mérite que ſon bien qui les déterminoit à l'hymenée, elle leur préfera M. *Romet*, Maître des Eaux & Forêts, & Secrétaire de M. *Talon*. Elle fit cette connoiſſance chez la Marquiſe de *Montonccurt*, qui depuis ſon veuvage l'avoit reçue dans ſa maiſon. M. *Romet*, qui étoit logé dans le voiſinage, devint, quoique vieux, fort amoureux de cette belle, & lui donna la place d'une ſœur du Pere *Bouhours*, dont il étoit veuf depuis quelque temps; il lui fit même des avantages conſiderables : mais comme en matiere d'intérêt, il y a bien des gens qui, ſemblables à l'en-

fer, ne disent jamais : *c'est assez*, Madame *Romet* souhaita d'avoir une certaine quantité de pierreries ; & n'osant les demander à un mari auquel elle avoit déjà beaucoup d'obligation, de peur de paroître trop âpre à la curée, elle s'avisa d'un moyen assez plaisant, & qui marquoit bien son habileté ; ce fut de se vouer aux Minimes, dans un temps où son mari étoit un peu indisposé. Dès qu'il se porta mieux, & qu'il la pria de s'habiller, elle lui allégua son vœu : ainsi pour la récompenser de l'intérêt qu'elle prenoit à sa santé, & pour lui donner moyen d'être magnifique sans violer ce qu'elle avoit promis à *S. François de Paule*, il lui fit présent de vingt mille francs en bijoux, qui firent une augmentation de dot lorsqu'elle se trouva deux fois veuve : avantage après lequel l'âge & les fréquentes infirmités de M. *Romet* ne la firent pas long-temps languir. Ce fut alors que M. de *Liancourt* vint sur les rangs. Comme son nom & sa famille sont assez connus dans le monde, je ne ferai point de commentaire

là-dessus. Madame *Remet* ne fit pas non plus de difficulté de convoler en troisiemes nôces ; & ce mariage fut sans contredit le plus avantageux des trois. Jusques-là tout va le mieux du monde ; & vous vous étonnez, je gage, que je vous aie proposé Madame de *Liancourt*, comme un exemple de malheur : mais attendez jusques *amen*, & vous verrez que je n'ai pas tort. Un de nos plus fameux Prédicateurs avoit attiré, dans un jour de grande Fête, toute la Cour & la Ville dans l'Eglise des Nouvelles Catholiques où il devoit prêcher. Les places y étoient extrêmement rares ; & Madame de *Liancourt*, que la dévotion, ou peut-être la curiosité avoit amenée dans ce lieu, s'y trouva fort embarrassée de sa personne. Elle chercha de tous les côtés, & enfin elle s'avisa de prendre la place d'un more, qui ne lui parut pas si digne de l'occuper qu'elle. Mais ce more la gardoit pour une Dame qui arriva quelque-temps après, & à laquelle il se plaignit de la violence qu'on lui avoit faite. La Dame

en marqua ſon reſſentiment à Madame de *Liancourt*, mais en termes ſi piquants, qu'elle ne put s'empêcher de répondre : il faut, Madame, que ce more vous tienne bien au cœur, & qu'il vous ſerve à plus d'un uſage, puiſque vous en prenez ſi fort le parti. Comme le temps ni le lieu n'étoient pas propres à donner une plus longue ſcene, la Dame offenſée ſe contenta de répondre à Madame de *Liancourt*, qu'elle paieroit chérement ce qu'elle venoit de lui dire ; & en effet, elle lui tint cruellement parole : car un jour qu'elle alloit à ſa maiſon de campagne, cette implacable ennemie l'attendit ſur ſon paſſage avec un nombre de Valets, & après avoir fait couper les courroies de ſon caroſſe, elle la fit fouetter par ſes Laquais, qui tour-à-tour s'acquitterent à merveille d'un ordre auſſi barbare que conforme à l'inclination de ces ſortes de gens. La Dame appuyée ſur ſa portiere les encourageoit à frapper. Mais, ce que je ne puis dire ſans horreur, & que vous ne pourrez lire ſans frémir, après avoir

avoir livré cette victime à leur rage, on prétend qu'elle pouſſa la choſe juſques à la livrer à leur brutalité, & qu'elle permit à ces marauts de la violer. On dit même qu'inſultant à ſon malheur, elle lui demanda enſuite comment elle trouvoit le more, qui, comme le plus intéreſſé dans le reſſentiment de la Dame, avoit été auſſi le plus empreſſé à la venger. Après cette terrible exécution, Madame de *Liancourt* reſta ſeule ſur le grand chemin ; car ſes gens, qui ne s'étoient pas trouvés les plus forts, avoient pris la fuite dès le premier choc. Quelques paſſants charitables, qui la trouverent dans un ſi triſte état, lui donnerent les ſecours dont ils furent capables, & la conduiſirent au plus prochain Village. Ce fut-là qu'en tâchant de rappeller ſes eſprits, on lui fit ſentir encore plus vivement ſa douleur : elle ne trouvoit de conſolation que dans l'eſpoir de la vengeance ; mais cet eſpoir n'a pas été rempli, car le Roi défendit les voies de fait aux maris de ces deux Dames, & l'on aima mieux aſſoupir

cette affaire, que de ſouffrir qu'elle eût des ſuites funeſtes. On n'en parla plus qu'à l'oreille; & comme il y a près de vingt ans que cette aventure eſt paſſée, bien des gens l'ont déjà oubliée; mais elle n'en eſt pas moins terrible pour celle qui l'a éprouvée; & je crois qu'un pareil malheur eſt pire que ceux qu'une prompte mort termine tout d'un coup; & que Madame de *Lancourt* auroit pu dire dans cette occaſion, avec plus de raiſon que le pere de *Rodrigue* : *n'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie* ? Il eſt arrivé ces jours paſſés une affaire aſſez fâcheuſe à une Dame de mes amies; mais ce n'eſt rien au prix de ce que je viens de vous conter, & d'ailleurs elle en a eu ſatisfaction. Cette Dame, dont le nom ne fait ici rien à l'affaire, étoit en liaiſon avec la Préſidente de L*** & la voyoit familiérement à toutes les heures du jour, ſans qu'il fût beſoin de ſe faire annoncer ſur ce pied-là; & ayant peut-être quelque choſe de preſſé à lui dire, elle fut un matin chez elle, entra ſans façon dans

ſa chambre, & la trouvant encore au lit, s'aſſit à ſon chevet; & après lui avoir fait la guerre ſur ſa pareſſe, elle lui parla de ce dont il s'agiſſoit. Elles cauſerent fort long-temps enſemble; & lorſque ma bonne amie ſortit, la Préſidente la pria de lui faire venir ſes femmes. La Dame n'y manqua point; & la Préſidente alloit ſortir du lit, lorſque ſe ſouvenant qu'ayant oublié de quitter ſa croix & ſes boucles d'oreilles en ſe couchant, elle les avoit accrochées enſemble, & avoit tout mis ſous ſon chevet; elle le ſouleva d'abord, ne doutant point que cela n'y fût; mais il n'y avoit plus rien: il n'étoit entré que la Dame dont je viens de parler; ainſi après qu'on eut cherché inutilement tout autour du lit, le ſoupçon tomba ſur elle, quoiqu'on dût plutôt penſer toute autre choſe: ainſi, ſans perdre de temps, on l'envoya chercher. Ma chere, lui dit la Préſidente, vous avez voulu me faire peur: j'avois mis ma croix & mes boucles ſous le chevet; le cordon qui paſſoit peut-être vous les

aura fait remarquer pendant que je dormois encore, & vous aura donné occasion de me faire cette petite malice ; car enfin je ne puis en accuſer que vous, puiſque perſonne n'avoit encore mis le pied dans ma chambre lorſque vous y êtes entrée, & que je me ſuis apperçue du tour avant que mes femmes euſſent approché de mon lit. Vous couchez donc delà, dit la Dame, que je dois les avoir priſes ? Je vous réponds que vous vous trompez très-fort ; je n'ai jamais penſé à faire de ces mauvaiſes plaiſanteries, & je n'ai pas méme apperçu le cordon dont vous me parlez : après cela ceſſez de me parler comme vous faites, & ſans vous amuſer par des eſpérances chimériques, ſongez à faire vos diligences pour trouver ce que vous avez perdu, & dont je vous aſſure très-ſérieuſement que je ne puis vous donner aucunes nouvelles. Je ne ſaurois pourtant en demander qu'à vous, répliqua la Préſidente, puiſqu'il n'y a que vous qui ſoyez entrée dans ma chambre. Mais je vois bien que l'affaire eſt plus ſérieuſe

que je ne penſois, puiſque vous ne voulez point la tourner en plaiſanterie, comme je vous en ai voulu donner le moyen; & puiſqu'il faut vous expliquer ma penſée, je crois, ma chere, que le mauvais état de vos affaires, & l'occaſion, qui, comme on dit, fait ordinairement le larron, vous auront portée à me faire ce vol. Croyez-moi, la néceſſité eſt une méchante conſeillere; & quand vous vous ſeriez oubliée juſques-là, je ne vous en aimerai pas moins; je vous aiderai en tout ce que je pourrai: mais rendez-moi mes bijoux, & ne perſiſtez pas par une mauvaiſe honte dans un crime indigne de vous, & que je crois que vous commettez à regret. En diſant cela, elle voulut l'embraſſer pour rendre ſon diſcours plus perſuaſif. Mais la Dame la repouſſa: allez, dit-elle, vous ne méritez pas que je vous réponde; & je n'ai pas aſſez peu de cœur pour me juſtifier d'un crime dont vous ſeriez ſans doute bien plus capable que moi, puiſque vous pouvez m'en ſoupçonner. Si j'ai moins de bien que

vous, j'ai du moins de la probité & de l'honneur; & pour vous en donner une marque, je romps dès aujourd'hui tout commerce avec vous. Portez vos injurieux soupçons où il vous plaira, je vous mets au pis, & Dieu permettra que votre confusion me vengera de l'outrage que vous me faites. La Présidente voulut l'arrêter : mais il n'y eut pas moyen. Elle sortit indignée, & dans le dessein de ne rentrer jamais dans cette maison. Cependant le vol des pierreries fit grand bruit dans le quartier. Les uns disoient que la Présidente les avoit vendues pour jouer; d'autres, que quelque amant l'en avoit dépouillée; & ceux qui étoient le plus dans ses intérêts & dans sa confidence, semoient dans le monde l'idée désavantageuse qu'ils avoient de ma pauvre amie, qui est une personne de condition & de mérite, & incapable d'une action comme celle-là, mais que la malignité du siecle & les apparences donnoient occasion de soupçonner. Chacun se disoit à l'oreille; est-il possible que cette femme

ſe ſoit oubliée juſques-là ? & j'étois preſque la ſeule qui lui rendois juſtice, lorſque le Ciel prit ſoin de la juſtifier d'une maniere fort authentique : car certain *Bas-Normand*, filou de ſon métier, ayant eté payer le tribut que ſa nation doit de temps en temps à la *Croix du Tiroir*, qui, comme dit Arlequin, eſt le *non plus ultrà* des gens de cette eſpece; ce filou, dis-je, confeſſa qu'entr'autres crimes qu'il avoit commis pendant ſon ſéjour à *Paris*, il étoit coupable du vol fait à la Préſidente de L***; qu'il s'étoit introduit dès le bon matin dans cette maiſon, à deſſein de dire, en cas qu'on le vit, qu'il venoit ſolliciter le Préſident ſur quelque procès; que perſonne ne l'ayant queſtionné, il avoit parcouru tous les appartements ſans la moindre difficulté, & qu'étant arrivé à la chambre où Madame étoit encore endormie, & ayant vu briller quelque choſe ſous ſon chevet, plus ſenſible à cet appas qu'à ceux de la Préſidente, il avoit tiré doucement ſes bijoux, & ſans la réveiller, étoit

ſorti de ſa chambre & de ſa maiſon, avec la méme facilité avec laquelle il y étoit entré. Cette dépoſition juſtifia pleinement la Dame accuſée. La Préſidente voulut alors lui faire des ſatisfactions, qu'elle a toujours refuſées. Ses amis ont approuvé ſa conduite : & tout le monde a blâmé celle de la Préſidente, qui ne devoit jamais ſoupçonner une perſonne dont le mérite lui étoit connu, & moins encore s'en expliquer. Il falloit plutôt penſer toute autre choſe, & *la Meſſe de la Pie* devoit lui avoir appris combien on doit être réſervé dans ſes jugements. Vous ſavez ſans doute que cette *Meſſe*, qu'on appelle *de la Pie*, & qui ſe dit tous les jours à S. *Nicolas du Chardonnet*, fut fondée par un *Orfevre*, qui perdant tous les jours quelques bijoux, ſe mit en tête de découvrir qui étoit ce voleur domeſtique qui les lui enlevoit. Le ſoupçon ne pouvoit tomber que ſur quelqu'un de ſes Garçons de boutique, ou ſur une Servante qui compoſoit tout ſon train. Il réſolut d'éprouver celle-là la premiere ;

& choiſiſſant pour cela un jour de Fête ou de Dimanche que les garçons n'épient point au logis, il la laiſſa ſeule toute la journée, ſous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna, & laiſſa nonchalamment ſur ſa table des pierreries qu'il fit ſemblant d'y oublier, & qu'il trouva diminuées à ſon retour. Il ne fallut pas d'autre conviction. La preuve fut aſſez forte pour obliger l'*Orfévre* à mettre ſa Servante entre les mains de la Juſtice. Je ne ſais point toutes les circonſtances du Procès, mais je ſais ſeulement qu'il fut terminé en Gréve, où la pauvre malheureuſe expia à une potence un crime qu'elle n'avoit point commis : car quelques années après, une Pie, que l'*Orfévre* aimoit beaucoup, prit en ſa préſence une bague dans le bec, &, nantie de cette proie, elle s'envola ſur un arbre qui étoit au milieu d'une baſſe-cour, & s'y retrancha comme dans un fort. On la ſuivit, & l'on trouva, avec douleur & avec une très-grande ſurpriſe, tous les bijoux volés, dans un trou qui étoit

au tronc de cet arbre. L'*Orfevre*, au déſeſpoir d'avoir cauſé la mort d'une innocente, fit réhabiliter ſa mémoire, & fonda pour elle à pérpétuité la Meſſe en queſtion, que l'on appelle la *Meſſe de la Pie*. Un pareil exemple devoit avoir empêché la Préſidente de tomber dans le même défaut en accuſant une innocente. Mais à propos de Meſſes, le Roi *Philippe V* vient, dit-on, d'en fonder quarante ou cinquante mille pour le repos des ames de ſes Soldats tués dans toutes ces fréquentes batailles qui ſe ſont données en *Eſpagne*. Ainſi, ce Prince pieux & reconnoiſſant, ne ſe voyant pas en état de récompenſer les vivants, récompenſe du moins les morts, en tâchant d'adoucir leurs peines par les ſecours de ces prieres. Une pareille attention prouve ſon bon cœur & ſa piété : & le ſoin que je prends de vous faire des contes, doit vous prouver auſſi l'envie que j'ai de vous procurer quelque plaiſir, & vous perſuader de l'attachement avec lequel je ſuis, &c.
A Paris ce.

LETTRE LXVII.

JE conviens avec vous, Madame, que le ſort de Madame de *Liancourt* eſt très-triſte ; que la mort ſeroit préférable à un pareil malheur : mais j'en connois encore de plus grands ; & le crime a, ſelon moi, quelque choſe de bien plus affreux ; une conſcience qui ne ſe reproche rien, trouve dans le témoignage qu'elle ſe rend à elle-même la conſolation de toutes ſes peines, quelque dures qu'elles puiſſent être ; au lieu que le crime, que la peine ſuit preſque toujours, aggrave cette même peine par les remords dont elle accable le criminel, & qui, comme autant de furies, le ſuivent par-tout pour le déchirer : ainſi le coupable me paroît toujours plus malheureux que l'innocent le plus infortuné. On me conta, lorſque je paſſai à *Montpellier*, une hiſtoire qui y

étoit arrivée quelques années auparavant, & dont le ſouvenir me donne encore de l'horreur. Un homme de condition de ce Pays, qui étoit très-riche, & que tous ſes amis preſſoient de ſe marier, après avoir héſité long-temps avant de prendre un engagement de cette nature, s'y détermina enfin, & préféra à tous les partis avantageux qu'on lui jettoit à la tête, une jeune Demoiſelle de ſes parentes qu'il trouvoit à ſon gré, & qui n'avoit preſque que ſes agréments pour dot. Il la demanda à ſa mere, qui, malgré les avantages qu'elle trouvoit dans cette affaire, crut devoir avertir le Chevalier du mauvais naturel de ſa fille : mon couſin, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir que vous fuſſiez trompé : j'ai quatre filles dont je vous donne le choix, & je vois avec chagrin que vous prenez la pire. Au nom de Dieu, examinez-les mieux, vous verrez que l'aînée vous convient beaucoup plus. Elle eut beau dire, Monſieur *Faucart*, (c'étoit le nom de l'amant,) voulut s'en tenir à ſa premiere

niere inclination, & le mariage ſe fit nalgre l'inégalité de l'âge & des hueurs. Il eſt vrai que la petite perſonne ivoit ſu diſſimuler à merveilles pour atraper ce bon parti ; mais dès qu'elle 'eut accroché, elle ne ſe donna plus la peine de feindre ; & au lieu de ſe conformer à la piété & à la conduite réglée de ſon époux, elle parut bientôt mondaine & coquette. Ce bon homme fit ce qu'il put pour la ramener dans le devoir ; mais ne pouvant pas y réuſſir, & n'aimant pas les éclats, il prit le parti de ſe tenir dans ſon appartement, & de la laiſſer maîtreſſe dans le ſien, avec la bride ſur le cou. Il alloit même très ſouvent promener ſes chagrins dans une maiſon qu'il avoit à la campagne, ne ſe plaignant qu'au Ciel d'un malheur qu'il croyoit ſans remede, & qu'il s'étoit lui-même attiré. Cependant quoiqu'il n'y eût jamais eu de mari moins incommode que lui, il ne laiſſa pas de le devenir à ſa femme, qui ſe faiſant ſans doute un ſcrupule de vivre dans l'adultere, & voulant ſe mettre à l'abri

de ce crime par un plus grand, réſolut de faire mourir ſon époux. Elle s'adreſſa pour cela à un Valet dont elle s'aſſura à force d'argent ; & après lui avoir fait prendre un fuſil chargé à balle, elle lui ordonna d'aller joindre ſon Maître à la chaſſe, & de lui brûler la cervelle, ſous prétexte de tirer à un lievre. Le Valet promit tout ; mais le ſoir il revint lui dire qu'il n'avoit jamais pu ſe réſoudre à tuer un ſi bon Maître ; que M. *Faucart* lui avoit fait mille careſſes dès qu'il l'avoit apperçu ; qu'il l'avoit exhorté à bien aimer Dieu ; & qu'enfin, à moins d'être diable, on ne pouvoit pas faire du mal à un homme de bien comme celui-là, qui ne faiſoit de dépenſe qu'en aumônes, & que tous les pauvres combloient de bénédictions. Madame *Faucart* ſouffrit fort impatiemment la remontrance de ſon Valet ; & au lieu de ſe convertir, elle réſolut de le pervertir encore par le moyen d'une Femme de chambre dont il étoit amoureux, & qu'elle mit dans ſa confidence. Elle lui promit une groſſe ſomme d'argent pour

entrer en ménage ; & le Valet ne put pas tenir contre une pareille tentation : il promit une ſeconde fois, & tint parole avec le ſecours de ſa belle, qui lui aida à étrangler le plus honnête homme du monde. Comme ils étoient l'un & l'autre novices à ce métier, ils le firent extrêmement ſouffrir, & il eut le temps en ſe débattant d'alarmer le quartier. Le Guet en fut averti : on enfonça la porte, & l'on trouva ce triſte ſpectacle. Madame *Faucart*, qui étoit allé paſſer la ſoirée avec un de ſes amants dans le voiſinage, fit fort l'éplorée, & accourut au bruit ; mais le Commiſſaire qui n'étoit point la dupe de ſes pleurs, & qui avoit des égards pour ſa famille, la pouſſa par le bras, & lui dit de fuir au plus vîte. Elle profita de l'avis : ſes parents la firent paſſer à *Orange*, où elle étoit encore ſous un nom ſuppoſé lorſque je paſſai dans ce Pays, & où l'on l'ou dit qu'elle a vécu d'une maniere fort irréguliere. Cependant le Valet fut pris & roué, la Femme de chambre pendue, & l'on ſut enſuite que ce meur-

tre n'avoit point été le coup d'eſſai de Madame *Faucart ;* car quelque temps auparavant, un Bourgeois, qui n'avoit ni femme ni enfants, qui étoit de ces agréables bien venus par-tout & qu'on arrhe quinze jours à l'avance, par l'agrément qu'on trouve avec eux : ce Bourgeois, dis-je, dans le temps qu'on venoit le chercher pour une partie de plaiſir à laquelle on l'avoit prié la veille, fut trouvé pendu au plancher de ſa chambre, ſans qu'on pût comprendre quelle raiſon pouvoit lui avoir fait prendre une réſolution auſſi déſeſpérée. Ses amis avoient empêché qu'on eût fait le procès à ſon cadavre, & l'on avoit aſſoupi la choſe du mieux qu'on l'avoit pu : mais le Ciel prit ſoin de juſtifier ſa mémoire ; car un malheureux qui fut exécuté quelques années après, déclara ſur l'échafaud que c'étoit lui qui, après s'être introduit ſans bruit dans ſa chambre, l'avoit étranglé dans la nuit & pendu enſuite à ſon plancher, afin de donner lieu au bruit qui s'étoit répandu ſur ſon chapitre ; qu'après cette exécu-

tion, il avoit fermé la porte en dedans avec un verrou, & s'étoit évadé par la fenêtre; qu'ainſi ayant trouvé ce pauvre malheureux barricadé dans ſa chambre, on n'avoit pas douté qu'il ne ſe fût défait lui-même : après cela, ce ſcélérat dit que ç'avoit été par l'ordre de Madame *Faucart* qu'il avoit commis ce crime; qu'ayant été ſurpriſe en flagrant délit avec un de ſes amants par ce pauvre Bourgeois, & ne doutant pas qu'il ne contât l'aventure dans toutes les maiſons où il étoit bien reçu, elle avoit voulu le perdre, pour ſauver un reſte de réputation délabrée qu'elle croyoit devoir encore ménager. Ainſi voilà crime ſur crime, meurtre ſur meurtre. Or, dites-moi s'il ne vaudroit pas bien mieux ſouffrir toutes ſortes d'injuſtices & de peines, que d'être à la place d'une auſſi méchante femme, & ſi l'aſyle qu'elle a trouvé à *Orange* peut la raſſurer contre la voix du ſang innocent qu'elle doit entendre continuellement à ſes oreilles, & qui crie vengeance contre elle ? Dieu veuille lui

faire la grace de ſe repentir, & à nous celle de ne nous abandonner jamais à nous-mêmes. Vous me permettrez bien de faire cette petite réflexion morale en paſſant. Un homme encore que j'ai regardé comme très-malheureux, c'eſt un jeune Gentilhomme dont le pere étoit membre d'un célebre Parlement : ce fils devoit hériter de ſa charge & de ſes biens qui étoient très-conſidérables. Il devint amoureux d'une Demoiſelle que ſon pere prétendoit ne lui pas convenir : cela les brouilla. Enfin ce pere abſolu voulut ſe ſervir de toute ſon autorité pour le marier à une autre ; & comme le cœur ne pouvoit point ſubir cette dure loi, ce pauvre amant, conduit par ſon déſeſpoir, ne conſulta que lui pour ſortir de l'embarras où il ſe trouvoit. Il prit deux piſtolets chargés à balle, & fut trouver ſa belle à une maiſon de campagne, dans un trouble qu'il étoit aiſé de remarquer dans ſes yeux : il la pria de venir faire un tour dans un bois qui étoit auprès de ſa maiſon. Elle y conſentit ; mais dès qu'il ſe vit ſeul avec

:lle dans un lieu d'où il ne pouvoit être ni vu ni entendu de perſonne : Mademoiſelle, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, on veut m'obliger à vous quitter, mais j'aime mieux quitter la vie. Ma réſolution eſt priſe, mais il faut, s'il vous plaît, que vous me ſuiviez. Le ſacrifice que je vous fais vaut bien celui que je vous demande, ainſi je crois que ſi vous m'aimez, vous n'aurez pas de peine à mourir avec moi : quoi qu'il en ſoit, mon parti eſt pris ; voici deux piſtolets, dit-il, en les tirant de deſſous ſon juſtaucorps, je m'en vais vous caſſer la tête de l'un, & je me brûlerai enſuite la cervelle avec l'autre. Ce compliment ne fut point du tout du goût de la Demoiſelle ; & ſoit qu'elle aimât moins qu'elle n'étoit aimée, ou qu'elle eût encore des affaires dans ce monde, elle n'avoit point de hâte d'en partir ; ainſi elle tâcha de faire changer la réſolution de ce déſeſpéré, en lui diſant qu'on pourroit peut-être faire changer de ſentiment à ſon pere. Mais il ne ſe paya point de toutes ces fauſſes eſpérances. Il n'y avoit,

disoit-il, point de temps à perdre, il falloit mourir sur le champ, de peur qu'on ne vînt les en empêcher; & tout tout ce que la belle put faire pour échapper à ce péril, fut, après avoir témoigné qu'elle approuvoit son dessein, de le prier de se tuer le premier, afin de l'encourager par son exemple, l'assurant qu'elle sauroit ensuite fort bien lâcher son pistolet contre elle-même. Le pauvre amant la crut de bonne foi, & se dépêcha de se tuer, pour lui faire voir qu'il n'avoit pas envie de lui survivre. Mais à l'exemple de la jeune veuve dont parle *la Fontaine*, elle lui laissa faire seul le voyage, & revint toute épouvantée au logis conter la triste aventure de son amant. On dit dans le Pays, qu'étant tombé de cheval, un de ses pistolets s'étoit lâché & lui avoit cassé la tête : mais cela n'étoit bon que pour le discours, & l'on sut assez ce qui en étoit, quoiqu'on ne fît pas semblant de le savoir. Le pere se repentit alors de sa trop grande sévérité, & tâcha ensuite de se consoler avec ses cadets de la perte

e cet aîné. Cette ſcene s'eſt paſſée ans une des Provinces que j'ai parcouues depuis que je vous ai quittée : & omme je contois l'autre jour cette hiſoire dans notre petite ſociété, un Genilhomme *Brabançon* nous dit qu'il avoit enſé arriver quelque choſe de pareil lans ſon voiſinage. Le Marquis de ***, ious dit-il, dont on admire à préſent la bonne conduite, n'étoit pas à beaucoup près auſſi ſage lorſqu'il n'avoit que quinze ou ſeize ans : il étoit plus beau que l'amour, & s'imaginoit que toutes les belles à qui il en contoit devoient être de moitié de tendreſſe avec lui. Erreur de laquelle les jeunes gens ſont ordinairement prévenus, lorſqu'ils ſont perſuadés de tout leur mérite. Celui dont il eſt queſtion s'aviſa de devenir amoureux de la ſœur d'un de ſes bons amis : cela lui épargnoit la moitié des difficultés qu'on rencontre dans ces ſortes d'occaſions ; il avoit la liberté de voir ſa maîtreſſe à toute heure, de faire des parties de plaiſir avec elle, & ſon amour trouvoit mille commodités ſous

les auſpices de l'amitié. Mais notre galant ne ſe contentoit pas de cela, il vouloit être ami d'une autre maniere : ainſi un jour qu'il avoit obtenu de porter ſa belle en croupe dans une promenade qu'on faiſoit à cheval ſur le bord de la *Sambre*, (car cette ſcene ſe paſſa dans le Comté de *Namur*,) il prit ſon temps pour lui expliquer ſes véritables ſentiments. Mademoiſelle, lui dit-il, je ſuis le plus heureux du monde. Je vous aime, j'ai le plaiſir de vous le dire ſans que vous vous en ſcandaliſiez. Je reçois même tous les jours des marques obligeantes de vos bontés ; cependant je ne ſuis pas auſſi content qu'un autre le ſeroit peut-être à ma place, & la délicateſſe de mon cœur voudroit obtenir du vôtre ce que je crains de devoir aux liaiſons qui ſont entre Monſieur votre frere & moi : enfin je veux de l'amour indépendamment de l'amitié. Voyez ſi vous êtes d'humeur de répondre à ma tendreſſe. J'ai propoſé la partie que nous faiſons aujourd'hui, afin de ſavoir à quoi je dois m'en tenir avec vous, &

: prendre mon parti là-dessus. La Demoiselle lui répondit sur le ton des *Délies* & des *Cassandres*, & reçut à-peu-près de même cette premiere déclaraon : il n'y eut jamais moyen de la ire toper au commerce des billets oux, & notre Marquis fut si outré du auvais accueil qu'on faisoit à ses vœux, u'il répondit à cette cruelle, qu'il étoit u désespoir de les lui avoir adressés, & ue pour se punir de sa foiblesse, & se enger en même-temps de ses mépris, l étoit résolu de se précipiter avec elle ans la *Sambre* : en même-temps il ousſa son cheval de ce côté, mais l'anial ne fut pas de cet avis, & sa désoéissance sauva la vie à un des plus honêtes hommes que nous ayons dans le ays. La pauvre amante effrayée lui fit ille protestations de tendresse tant u'ils furent près de la riviere ; mais dès u'elle se vit hors de péril, elle sauta en as du cheval, se dédit de tout ce que a peur lui avoit fait dire, & jura de ne lus s'exposer à une pareille aventure. e Marquis fut d'abord fort en colere ;

mais comme il n'étoit pas d'une tournure à devoir rencontrer toujours des cruelles, il eut bientôt occaſion de ſe conſoler du mauvais ſuccès de ſes premieres amours ; & je gagerois bien qu'à l'heure qu'il eſt, il ne ſeroit pas d'avis de ſe pendre, ni de ſe noyer pour les rigueurs de la plus belle perſonne du monde. Voilà comment il faut faire, dit alors un *Danois* de notre troupe, & j'aime ces amants qui trouvent le ſecret de ſe porter toujours bien, malgré les violentes réſolutions qu'on leur voit prendre : car, comme dit l'Opéra, *il n'eſt point pour l'amour de plus cruelle offenſe, que le déſeſpoir des amants.* Cette réflexion du *Danois* lui attira quelques railleries : nous lui dîmes que le climat de ſon Pays influoit ſans doute ſur lui ; que ce n'étoit pas dans le *Nord* que l'amour devoit aller chercher ſes martyrs, & qu'il n'étoit pas étonnant qu'on aimât avec plus de vivacité dans des lieux moins glacés que ceux où il avoit reçu le jour. Nous lui demandâmes s'il n'étoit point parent de ce Chevalier

Danois

Danois qui aida à arracher *Renaud* du Palais d'*Armide*. Il ſoutint fort bien toutes nos plaiſanteries, & appuya toujours ſon dire, qui, comme il étoit le plus raiſonnable, ne put pas être longtemps conteſté. Nous changeâmes de converſation ; & comme nous l'avions agacé ſur ſon Pays, il nous conta bien des choſes qui me détromperent des préventions que j'avois eues autrefois là-deſſus ; car j'avois cru, par exemple, qu'un certain temps de l'année il faiſoit toujours nuit à *Copenhague*, qui eſt la Capitale du *Danemarck*, & il ſe trouve que cela eſt très-faux. Ce ſont ces ſortes de préventions que l'ignorance & la trop grande crédulité nous font prendre, & dont on n'a pas eu beaucoup de peine de me détromper. J'ai appris auſſi bien des choſes de ce Pays, dont je n'avois jamais entendu parler : par exemple, une circonſtance aſſez particuliere, qui eſt que lorſqu'un *Danois* marie une de ſes filles, après avoir ſpécifié dans le contrat la conſtitution qu'il lui fait, il ajoute encore : *item*, tel & tel Château,

ſitué dans un tel endroit de l'*Irlande*, qu'ils déſignent & nomment par ſon nom, comme s'il étoit en leur diſpoſition; & cela parce que l'*Irlande* a été autrefois aux *Danois*, & qu'ils prétendent devoir conſerver leurs droits en ſe parant de ces vains titres. Je ne ſais s'ils ont tort ou raiſon en cela; mais je ſais bien que c'eſt ainſi qu'ils ont accoutumé de faire. Vous voyez, Madame, que je vous tranſporte juſques dans les lieux où je n'ai pas encore été, & que je vous donne preſque la carte de l'*Europe*! Je pourrai peut-être même vous mener plus loin une autre fois; mais pour le coup, il faut que je me couche, car je meurs d'envie de dormir. Je m'imagine qu'à l'heure qu'il eſt vous en devez faire autant, parce qu'il eſt raiſonnablement tard. Adieu donc, Madame, dormons tous. Ah que le ſommeil eſt doux! Je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce*,

LETTRE LXVIII.

VOUS avez raiſon, Madame, il n'eſt point de plus grands malheurs que ceux que l'on s'attire par le crime. Sur ce pied-là les criminels malheureux devroient être plus à plaindre que les innocents infortunés; cependant ils excitent moins notre compaſſion, & je ne me ſens point pour votre abominable Madame *Faucart* la même pitié que m'inſpire le triſte ſort de ſon époux. Ce n'eſt pas ſeulement à *Montpellier* qu'on trouve d'auſſi méchantes femmes. *Paris* a ſouvent produit de pareils monſtres; & par le ſecours de la fameuſe *Voiſin*, les veuvages étoient autrefois très-fréquents ici. Cette peſte publique ne refuſoit jamais ſon miniſtere aux plaignantes qui venoient l'implorer; & ſous prétexte d'entendre l'art diabolique, elle trouvoit celui de répandre à propos le venin de ſes poiſons, dont elle connoiſ-

ſoit la force & l'uſage auſſi bien que *Médée* & *Circé*. Lorſqu'une femme la prioit de conſulter le diable pour ſavoir ſi elle ſeroit bientôt veuve, & qu'elle lui témoignoit l'envie qu'elle auroit de la devenir, cette fauſſe ſorciere, après avoir fait toutes ſes évocations magiques, & exigé les rétributions convenables, lui marquoit un temps dans lequel l'époux devoit mourir ; & pour sûreté de ſa promeſſe il devoit toujours arriver avant cela quelque ſigne qui étoit comme l'avant-coureur ou le préſage de la viduité. Tantôt elle étoit précédée par la chûte & la fraction de certaines porcelaines ; tantôt par celle d'un grand miroir. Pertes dont la Dame ſe conſoloit aiſément par l'eſpérance du bien qu'elles lui promettoient, & qui ne manquoit jamais d'arriver à point nommé par l'habileté de la prétendue ſorciere, qui ayant des poiſons lents & ſubtils, étoit toujours sûre du temps où ils faiſoient leur effet ; & qui, ayant auſſi mille intrigues en Ville, trouvoit aiſément le ſecret de faire avaler la

pilule à ces pauvres victimes dévouées à la mort, ſouvent par la main de leurs propres femmes, & aidant aux plus timides par le moyen de quelques Domeſtiques gagnés, auxquels on confioit auſſi le ſoin de faire caſſer à propos, & ſans qu'il parût qu'on y eût touché, les glaces & les vaſes de prix. Ce fut dans ce temps que *Philibert*, ce célebre joueur de flûte, qui, conjointement avec *des Coteaux*, a fait pendant tant d'années le charme de la Cour; ce fut, dis-je, dans ce temps que *Philibert* ſe détermina à donner dans le Sacrement avec la fille d'un nommé M. *Brunet*, riche Bourgeois qui n'avoit point d'autres enfants. L'affaire paroiſſoit bonne, & c'étoit dans cette vue que *Philibert* y avoit donné; car la petite perſonne étoit une jeune *Agnès*, qui, quoique belle, n'étoit pas encore en âge de pouvoir inſpirer de l'amour. Elle avoit une mere d'environ quarante ans, fraîche & dodue, qui faiſoit les honneurs de la fête. Le bon homme M. *Brunet* n'épargnoit rien pour marquer la joie qu'il

avoit de ce mariage ; & après avoir régalé ſon futur gendre chez lui bien des fois, il voulut le régaler auſſi au cabaret, pour joindre au plaiſir de la bonne chere, celui d'une entiere liberté. Ce fut dans ces ſortes de parties que *Philibert* acheva de le charmer : il ne pouvoit ſe laſſer de s'applaudir de ſon choix, & de parler de ſon mérite à ſa femme. Mais enfin il le loua par tant d'endroits, qu'elle commença d'envier le ſort qu'on deſtinoit à ſa fille, & qu'enſuite elle ſe réſolut de garder pour elle une auſſi bonne fortune. Le mariage n'étoit pas encore conſommé : elle ſavoit que l'amour n'y entroit pour rien ; ainſi ſans perdre de temps, elle fut trouver la *Voiſin* qui lui donna de quoi dépêcher M. *Brunet* en poſte à l'autre monde, ſous l'apparence d'une apoplexie. Cette mort retarda la nôce, & rendit Madame *Brunet* maîtreſſe & du bien & du ſort de ſa fille ; ainſi après qu'on eut rendu les derniers devoirs au défunt, & lorſque *Philibert* voulut propoſer d'achever ſon mariage, on lui fit

comprendre que les choſes étoient changées, & qu'il devoit changer ſes vues. On le trouva fort incivil de rechercher la fille pendant que la mere étoit à marier, & on n'eut pas de peine à le faire déterminer du côté où il trouvoit ſes avantages. Madame *Brunet* lui en fit de conſidérables dans ſon contrat de mariage, qui fut fait dans toutes les formes, auſſi-tôt que la bienſéance put le permettre. La petite perſonne fut miſe dans un Couvent, & *Philibert* étoit le plus content du monde avec une épouſe qui ne manquoit ni d'eſprit ni d'agrémens, & dont il étoit adoré : mais il arriva un petit accident qui troubla la douceur de ce ménage. Dieu permit que la *Voiſin* fut priſe, & qu'après avoir comblé la meſure de ſes crimes, elle les expiât dans les flammes de la juſtice humaine. Je ne ſais point ſi elle échappa à celles de la divine ; je veux le croire charitablement : on dit qu'elle mourut fort repentante ; mais ce n'eſt pas de quoi il eſt à préſent queſtion ; il s'agit ſeulement que comme elle avoit pour

maxime d'écrire ſur ſon regiſtre les noms de toutes les perſonnes qui avoient eu recours à ſon miniſtere, celui de Madame *Brunet* y fut trouvé ; & qu'ayant été atteinte & convaincue du crime dont je viens de parler, elle fut preſque auſſi-tôt pendue que priſe. Mais ce qu'il y eut de pire, c'eſt que le pauvre *Philibert* fut ſoupçonné d'avoir été de moitié du crime de ſa femme. Tout le monde lui conſeilloit de décamper, & le Roi eut la bonté lui-même de lui dire qu'il feroit bien de prendre ce parti, pour peu qu'il y eût à craindre, puiſque quelque amitié qu'on eût pour lui, il n'auroit point de grace à eſpérer, ſi on pouvoit le convaincre d'avoir eu la moindre part dans cette affaire. *Philibert* remercia Sa Majeſté, & lui dit que ſa conſcience ne lui reprochant rien, il ne vouloit point donner gain de cauſe à ſes ennemis par ſa fuite ; qu'il étoit prêt à ſubir tel examen qu'on voudroit, & qu'il attendoit du Ciel & de l'équité de ſes Juges une entiere juſtification : il fut ſe mettre enſuite en priſon ; mais

vant d'y entrer, *des Coteaux* qui étoit on bon ami lui fit encore une grande exhortation pour le détourner de remettre à l'incertitude des jugements humains une affaire auſſi délicate ; & par une généroſité digne des *Oreſtes* & des *Pilades*, il lui offrit d'aller partager avec lui ſa mauvaiſe fortune dans les endroits qu'il jugeroit à propos de choiſir pour aſyle. Avec les talents que nous avons, lui diſoit-il, mon cher *Philibert*, nous ne ſaurions jamais manquer de pain, & il n'eſt point de Souverain qui ne ſe faſſe un plaiſir de nous avoir dans ſa Cour. Allons donc chercher une autre patrie, puiſque nous ne ſaurions être étrangers nulle part, & que contents d'être enſemble, tous les Pays du monde doivent nous être égaux. *Philibert* remercia ſon ami de ſes offres ; & perſiſtant dans ſon premier deſſein, il laiſſa faire le cours de la Juſtice, qui le juſtifia pleinement, & le renvoya abſous. Tous ſes amis furent bien aiſes de la maniere dont il s'étoit tiré d'affaires. Le Roi l'en félicita ; & permit, à ſa

priere, que l'on prît ſur les biens de Madame *Brunet*, qui avoient été confiſqués, de quoi faire ſa pauvre fille Religieuſe. Vous voyez, Madame, qu'il y a de méchantes femmes par-tout. Cela ſoit dit à la honte de notre ſexe. Le regiſtre de la *Voiſin* nous pourroit fournir une infinité d'autres exemples qui prouvent une auſſi affreuſe vérité. Je ne ſais quel but avoit cette malheureuſe femme en mettant ainſi le nom de ſes pratiques ſur ſon contrôle. On prétend que c'étoit pour obliger toutes ces perſonnes, parmi leſquelles il y en avoit qui étoient de la premiere condition, à prendre pour leurs propres intérêts ſa défenſe, au cas, comme elle s'y attendoit bien, qu'elle vînt un jour à tomber entre les mains de la Juſtice. Mais ce moyen ne lui réuſſit point ; & bien loin que ſes complices puſſent la ſauver, elle les entraîna après elle dans ſa ruine. La pauvre petite Madame *Talon* eut une terrible alarme lorſque ſon époux vint lui dire qu'elle étoit auſſi ſur la liſte. Quoiqu'elle n'y eût point été dans

les intentions criminelles, elle ne laiſſa pas d'avoir la peur à ſon quartier, & il arriva une aventure qui penſa la faire mourir ; car dans le temps qu'elle étoit ſi fort effrayée de cette nouvelle, on vint lui dire qu'il y avoit en bas un homme qui demandoit à lui parler. Allez ſavoir ſon nom, s'écria-t-elle toute tremblante : Mais, Ciel ! quelle fut ſa ſurpriſe, quand cet homme répondit qu'on n'avoit qu'à dire à Madame que c'étoit *des Grecs*. Vous ſavez ſans doute, Madame, que *des Grecs* étoit un Exempt de la Maréchauſſée, fameux par les captures qu'il faiſoit tous les jours, & la terreur des pauvres Huguenots auſſi bien que des autres criminels. Ce fut alors que Madame *Talon* ſe crut tout de bon perdue. Elle barricada les avenues de ſon appartement, & courut toute éplorée au cabinet de ſon mari : ſauvez-moi la vie, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes pieds. Il eſt vrai que j'ai été une ſeule fois chez la *Voiſin* ; mais ce n'étoit que pour la prier de me faire venir de la gorge ; je ne lui ai jamais demandé

autre choſe. Le Procureur-Général, content de ſa confeſſion, lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre; & comme elle aſſuroit toujours que *des Grecs* étoit en bas pour la prendre, & qu'elle cherchoit à ſe jetter par les fenêtres, il crut que la peur lui avoit fait perdre l'eſprit. On fut voir ce que c'étoit que ce *des Grecs*, & il ſe trouva qu'au lieu d'être celui qu'elle craignoit, c'étoit un Tapiſſier de même nom qu'elle avoit envoyé chercher quelques jours auparavant, & auquel ſa prévention ne lui avoit pas permis de penſer. On rit beaucoup de ce *qui pro quo*; & il y a dans la Comédie intitulée, *Madame Jobin ou la Devinereſſe*, une ſcene qui fait alluſion à cette aventure, & où l'on donne une idée de la maniere dont Madame *Voiſin* dupoit le Public avec ſes prétendues intelligences diaboliques. J'ai ſu tout par des perſonnes qui ont été chez elle; car comme elle ſe vantoit d'avoir pluſieurs ſecrets, il ne faut pas croire qu'on n'y allât que pour des crimes énormes; quoique ce ſoit toujours

jours un crime que d'avoir recours à l'art magique, ou du moins à ce qu'on croit tel. On alloit donc consulter Madame *Voisin* sur diverses choses ; mais dès qu'on vouloit lui expliquer le fait : taisez-vous, s'écrioit-elle, je ne veux point savoir vos affaires. C'est à l'esprit à qui il faut les dire ; car c'est un esprit jaloux, qui ne veut point qu'on entre dans ses secrets ; je ne puis que le prier pour vous, & lui obéir. Après cela, elle alloit chercher du papier, qu'elle disoit être charmé ; elle vous donnoit les noms, les titres & les qualités de l'esprit ; & après vous avoir dicté le début de la lettre, elle vous laissoit la liberté de l'achever & d'écrire vos petites raisons au plus juste. Quand vous aviez achevé de mettre toutes vos questions par écrit, Madame *Voisin* venoit avec un réchaud plein de braise à la main, & une boule de cire vierge dans l'autre : pliez, disoit-elle, cette boule dans votre lettre, & vous verrez consumer l'un & l'autre par le feu, car l'esprit sait déjà ce que vous avez à lui dire, & dans

trois jours vous pouvez venir ſavoir la réponſe. Cela dit, Madame *Voiſin* prenoit le paquet de la main de la perſonne, & le jettoit effectivement devant elle dans le feu, où il étoit d'abord entiérement brûlé; & malgré cela, trois jours après on avoit une réponſe poſitive à tout ce qu'on avoit écrit, que l'on trouvoit toute cachetée chez la *Voiſin*. Cela ſurprenoit les gens, & il n'y avoit point de femme qui n'eût juré qu'il falloit que le diable s'en mêlât. Il n'en étoit pourtant rien, & c'étoit l'adreſſe de la *Voiſin* qui faiſoit tout ce miracle. Elle avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit; le paquet étoit de même forme & de même groſſeur, & tout conſiſtoit dans la ſubtilité avec laquelle elle eſcamotoit le bon, & jettoit l'autre dans le feu. Elle ſavoit ce qu'on demandoit à l'eſprit, & il lui étoit aiſé pendant les trois jours qu'il falloit laiſſer écouler avant d'avoir réponſe, de s'inſtruire plus particuliérement des affaires & de l'humeur de la perſonne, & de lui écrire ſous le nom de l'eſprit des

hoſes que le haſard & les intrigues qu'elle avoit faiſoient fort ſouvent réuſſir. Voilà comment elle étoit parvenue à acquérir le titre de ſorciere, que les ſimples lui donnoient, & dont les habiles gens n'étoient point les dupes. Témoin le feu Maréchal de *Luxembourg*, qui fit grand'peur au diable qu'elle s'étoit vantée de lui faire voir. Chacun ſait que le pauvre diable, ou ſoi-diſant tel, fut obligé de demander quartier ; & ſi l'on approfondiſſoit toujours ces ſortes de choſes, on en connoîtroit aiſément la fauſſeté. Je ne ſais pas pourquoi on ſe donne tant de peine pour acquérir une réputation auſſi odieuſe, & qui ſent ſi fort le fagot. Quoi qu'il en ſoit, après Madame de *Brinvilliers*, il n'y a point eu en *France* d'empoiſonneuſe plus habile que la *Voiſin* : elle avoit laiſſé de ſes écolieres à *Paris* ; mais par les ſoins de notre Monarque, toute cette race fut bientôt exterminée. Choſe qui mérite bien d'entrer dans le panégyrique du Roi, qui ne ſauroit être trop loué d'avoir purgé ſon Royaume de pareils

monſtres. Le jour que la *Voiſin* fut condamnée, Monſieur le *Brun*, ce Peintre ſi fameux, demanda permiſſion de la peindre quelques heures avant qu'on la conduisît au ſupplice, afin de pouvoir bien marquer les impreſſions que fait la certitude d'une mort prochaine ſur l'eſprit d'une perſonne qui ſe porte bien. C'eſt-là ce qu'on peut appeller les horreurs de la mort. Monſieur le *Brun* réuſſit ſi bien à la peindre, que ce portrait paſſe pour un de ſes chef-d'œuvres. On le voit dans les galeries du Louvre, en oppoſition avec celui de Notre-Seigneur en *Ecce Homo*, où l'on peut aiſément remarquer la différence qu'il y a entre celui qui eſt mort pour les péchés d'autrui, & celle qui meurt pour ſes crimes. Cette réflexion me fait ſouvenir d'un Sonnet que je lus l'autre jour; quoiqu'il ne ſoit point nouveau, il mérite que je vous en faſſe part. Il eſt de la façon du feu Comte de *Modene*, qui nous a laiſſé une relation de l'expédition de *Naples*. C'étoit un Gentilhomme du Comté d'*Avignon*, dont les diverſes

ventures pourroient fournir matiere à out un volume. Je l'ai connu ſur ſes ieux jours. Il avoit épouſé une très-ai-nable perſonne, fille du fameux *Triſtan 'Hermite*. Mais venons à ſon Sonnet; le ujet en eſt pris du mouvement que Notre-Seigneur fit en mourant: *Il baiſſa a tête & rendit l'eſprit.*

SONNET.

QUAND le Sauveur ſouffroit pour tout le genre humain,
La mort, en l'abordant au fort de ſon ſupplice,
Parut toute interdite, & retira ſa main,
N'oſant pas ſur ſon Maître exercer ſon office.
Mais Jeſus, en baiſſant la tête ſur ſon ſein,
Fit ſigne à l'implacable & ſourde exécutrice,
De n'avoir point d'égard au droit de Souverain,
Et d'achever ſans peur ce ſanglant ſacrifice;
La barbare obéit, & ce coup ſans pareil
Fit trembler la nature, & pâlir le Soleil,
Comme ſi de ſa fin le monde eût été proche:
Tout pâlit, tout ſe mût ſur la terre & dans l'air,
Excepté le péché qui prit un cœur de roche,
Quand les rochers ſembloient en avoir un de chair.

Je ne doute pas que vous ne trouviez ce Sonnet très-beau, & en ſuppoſant que vous ne l'euſſiez pas encore vu, que

vous ne me ſachiez bon gré de vous l'avoir envoyé. Les portraits de M. le *Brun* n'ont pas été les ſeuls admirés ici ; il y a quelques années que M. *Mignard* reçut bien des éloges pour ceux qu'il fit du Roi & de Madame de *Maintenon*, qui furent le ſujet du Madrigal ſuivant.

MADRIGAL.

OUI, votre Art, je l'avoue, eſt au-deſſus du mien.
J'ai loué mille fois notre invincible Maître ;
Mais vous, en deux portraits, vous le faites connoître.
On voit aiſément dans le ſien
Sa valeur, ſon cœur magnanime ;
Dans l'autre on voit ſon goût à placer ſon eſtime.
Ah ! *Mignard*, que vous louez bien !

Ce ſont-là de vieilles nouvelles que je vous conte ; mais leur ancienneté ne leur ôte rien de leur prix. En voici pourtant de plus fraîche date. Deux *Gaſcons*, habiles craqueurs s'il en fut jamais, dont l'un ſe faiſoit appeller le Comte de *Villars*, & l'autre M. le *Major* tout court, arriverent ici, comme

plupart de leurs pareils, fort peu hargés d'argent ; & comptant beaucoup plus ſur leur ſavoir faire que ſur es lettres de change de leur Pays, ils rent connoiſſance avec la femme d'un omme d'affaires, qui, quoique ſurannée, aſpiroit encore à la fleurette, & qui, de peur d'être déparée par une fille nique qu'elle avoit, la tenoit dans un Couvent à *Villeneuve-Saint-George*. Cette Dame fut le fait des deux aventuriers, qui, ſe ſervant de la ſoupleſſe naturelle à leur nation, parurent ſi fort amoureux, que quelque autre qu'une Pariſienne auroit pu y être trompée. Jugez ſi celle-là donna dans le panneau, & combien elle s'applaudit du pouvoir de ſes charmes. Il fut pourtant queſtion de décider entre ces deux amants. Elle ſe détermina en faveur du prétendu Comte, & M. le *Major* fut obligé de s'en tenir à la qualité d'ami & de confident. Comme ils en vouloient à ſes écus plutôt qu'à ſes vieux appas, ils étoient convenus de leurs faits, & il leur étoit indifférent auquel des deux

elle donnât la préférence. Voilà donc M. le Comte devenu la maître de la maiſon ; car la Dame étoit de celles dont on dit qu'elles portent les culottes. Il faut voir comment nos deux aventuriers firent leurs orges. C'étoient tous les jours parties de plaiſirs & nouvelles fêtes. On conſoloit le *Major* par des préſents conſidérables que M. le Comte engageoit la Dame à lui faire, & c'étoit la plus jolie vie du monde. Enfin lorſque la bonne dupe crut être aſſez sûre du cœur de ſon amant, pour ne pas craindre d'être ſupplantée, elle conſentit de le mener à *Villeneuve-Saint-George*, pour lui faire voir ſa fille. Un dîner magnifique les y attendoit : mais ce ne fut pas le plus grand agrément qu'ils y trouverent ; ceux de la jeune *Angelique* (c'étoit ainſi qu'on appelloit la penſionnaire) charmerent Meſſieurs les *Gaſcons*. On demanda qu'elle fût du repas, & la mere eut la complaiſance de la faire ſortir du Couvent pour la mener au Cabaret où elle avoit fait préparer le dîner. On n'y parla que de joie & de

plaisir ; & après avoir ramené la belle *Angelique* dans son Cloître, on reprit le soir le chemin de *Paris*. Ces Messieurs parurent fort modérés dans les louanges qu'ils donnerent à la petite personne, & la Dame ne s'apperçut point du tort qu'elle s'étoit faite par cette visite. On convint d'aller le lendemain au *Moulin de Javelle* ; car on ne se reparoit jamais sans nouer une nouvelle partie : mais ils manquerent cette fois de parole, & furent de leur autorité revoir la belle *Angelique* à *Villeneuve-Saint-George*. Il ne faut pas demander s'ils furent bien reçus, ayant été amenés la veille par la mere. Les Religieuses permirent à *Angelique* qu'elle resteroit seule au parloir avec eux, & elle leur parut de la meilleure volonté du monde, au cas qu'ils pussent lui procurer la liberté, & engager sa mere à la prendre avec elle. On promit d'y travailler, & on se quitta avec beaucoup de peine. Pendant le chemin, il y eut quelque dispute entre les deux amis sur la possession du cœur de la

belle, qu'on ne doutoit point d'obtenir. M. le *Major* prétendoit qu'elle devoit lui tomber en partage ; mais le Comte qui, grace à ſon peu d'empreſſement ou à la vertu de la mere, n'avoit point pouſſé l'aventure au bout avec elle, crut qu'il pouvoit garder cette bonne fortune pour lui, puiſqu'il n'étoit point beſoin pour cela d'avoir de l'onguent pour la brûlure. Comme il étoit le maître des finances, il fallut en paſſer par où il voulut, & conſentir au partage de Montgomery, c'eſt-à-dire, tout d'un côté & rien de l'autre. Le lendemain on s'excuſa, ſur quelque prétexte plauſible, d'avoir manqué au rendez-vous, & on fit enſorte que la Dame trouvât dans la trouſſure de ſon manteau une lettre ſans ſeing, & d'un caractere inconnu, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit une partie faite pour enlever ſa fille du Couvent de *Villeneuve-Saint George* ; que toutes les meſures étoient priſes pour cela, & que ce n'étoit que par ſa diligence qu'elle pouvoit les rompre. Cette lettre fit l'effet qu'on ſouhaitoit;

après l'avoir communiquée à M. le
omte de *Villars*, on convint d'aller
ercher la belle *Angelique*, & de la
ener promptement chez ſa mere, en
tendant qu'on eût trouvé un aſyle
lus sûr que celui d'où on la tiroit. Les
eux *Gaſcons* trouverent moyen de lui
aire valoir ce ſervice, ſans que la mere
'en apperçût; & la belle fut contente
le leurs ſoins. Mais M. le Comte qui
vouloit éviter que ſon ami ne lui rendît
les ſiens, & poſſéder ſeul ce petit bijou en liberté, la fit décamper du logis, & la mit dans un appartement garni qu'il loua dans la rue des *Poulies*. Il prit à la mere de quoi pouvoir entretenir commodément la fille, lui donna une perſonne pour la ſervir, & conduiſit la choſe avec tant d'adreſſe, que les parents ne le ſoupçonnerent jamais d'avoir part à cet enlévement, qui fut imputé à ceux dont on avoit eu l'alarme quelques jours auparavant, qu'on cherchoit à déterrer par-tout. Mais le *Major* ne fut pas la dupe de l'aventure; & quoiqu'il vît ſon ami faire le déſolé au-

près de cette mere affligée, & ſe donner mille mouvements pour chercher ce qu'il auroit été au déſeſpoir qu'on eût trouvé, il ne douta pas un moment là-deſſus; & pour ſe venger il en auroit ſans doute averti la mere, s'il n'avoit craint de faire tarir par-là les fonds néceſſaires à ſa ſubſiſtance. Ainſi il trouva plus à propos de diſſimuler; & de peur que l'autre ne ſe défiât du tour qu'il vouloit lui jouer, il ne fit pas ſemblant de s'être apperçu de celui qu'il lui avoit joué. Cependant il le fit ſi bien guetter, qu'il découvrit le lieu où il avoit caché ſon tréſor. Il gagna la Femme de chambre, profita des temps où cet amant étoit obligé d'aller ſervir ſon quartier chez la mere, & lui rendre compte de l'inutilité des recherches qu'il prétendoit faire tous les jours de ſa fille; & enfin il eut l'adreſſe de lui dénicher ſa fauvette. M. le Comte apprit, en venant voir cette belle, qu'elle étoit ſortie le matin en fiacre avec ſa Soubrette. Il l'attendit vainement; car elle eſt encore à revenir. Il y avoit encore

)re une circonſtance fâcheuſe, parce
u'elle avoit emporté avec elle cinquante
)uis qu'il lui avoit donnés la veille pour
iire rouler ménage, & que M. le *Ma-*
)r avoit trouvé à propos de détourner.
l lui fit faire bonne chere tant que cela
ura; & il fut auſſi réſervé pour ſon ami,
ue ſon ami l'avoit été pour lui. Le pau-
re Comte n'oſoit lui parler de la perte
u'il avoit faite, parce qu'il auroit fallu
ivouer une choſe dont il lui avoit fait
nyſtere. Ainſi, quoiqu'ils fuſſent bien
'un & l'autre à quoi s'en tenir, ils évi-
erent les éclairciſſements. Mais ce qu'il
y eut de terrible, c'eſt qu'après que les
cinquante louis furent mangés, M. le
Major n'ayant pas de quoi entretenir la
Demoiſelle, il la mit dans un de ces
ſerrails publics, où chacun peut pour
ſon argent aller jetter le mouchoir à ces
ſultanes que le crime fait vivre, & qui
en font profeſſion ouverte. La belle
Angelique fut reçue dans cette infame
ſociété. Elle achalanda extrêmement la
maiſon. Il n'étoit bruit d'autre choſe
parmi les Petits-Maîtres, qui ſe l'indi-

quoient l'un à l'autre aux Tuilleries & à l'Opéra, & la choſe devint enfin ſi publique, que le pere & la mere de cette malheureuſe ſurent bientôt où ils devoient la chercher. Ils l'en tirerent d'abord; mais ils n'ont pas pu éviter que cette hiſtoire n'ait été publique; & leur fille l'ayant été, cela ne pouvoit pas être autrement. On l'a miſe en pénitence. Elle l'a bien mérité; cependant comme elle a conté l'aventure, les deux Gaſcons ont pris le parti de déloger ſans trompette, & ſans demander leur reſte; & je crois qu'ils ont pris le parti le plus sûr; car leur crime méritoit une punition exemplaire. La mere doit auſſi avoir bien des reproches à ſe faire. Enfin tous les acteurs de cette ſcene ont tort, juſques au pere, par la complaiſance qu'il avoit pour ſa femme. Le mari de la brune *Loiſon* donne dans le même défaut, & on lui a fait des affaires à la Cour, parce qu'on prétend qu'il a toléré les complaiſances que ſa femme a eues pour M. le Duc de *Berri*. Ce Prince la convoita dans un bal où le

hevalier de L*** l'avoit menée. Il pria
: Seigneur de lui faciliter un tête-à-
te avec elle. Le temps & le lieu
toient fort propres ; mais le Chevalier
en excusa fort prudemment, disant
u'il étoit encore trop jeune pour un
areil emploi. Il se trouva des gens
lus hardis, qui, au hasard de tout ce
ui en pouvoit arriver, servirent la pas-
ion du Prince. Ils ont même été assez
eureux pour qu'à la considération de
eurs parents, le Roi ne s'en soit pas
ris à eux, & que toute sa colere soit
ombée sur le mari commode. Vous sa-
ez sans doute que c'est un second ma-
i, & que la brune *Loison*, autrement
dite *Tontine*, avoit épousé en premier
lieu, il y a quelques années, pour se
donner du relief dans le monde, un
vieux Gentilhomme appellé *Cornu de la Boissiere*, sur lequel on prétendoit que
le nom influoit beaucoup, & sur lequel
on avoit fait cette chanson sur l'air de
Joconde :

Un Gentilhomme, se dit-on,
A la fin de son âge,

Épouſe la brune *Loiſon.*
N'eſt-ce pas grand dommage ?
Ah ! pauvre *Chriſtophe Cornu !*
Tu nous fais bien connoître,
Que, qui n'a pas été Cocu,
Tôt ou tard le doit être.

Il n'eut pas du moins le chagrin de l'être long-temps, car il mourut bientôt après avoir fait cette ſottiſe. Les quinze mille livres de rente qui l'avoient tenté, en tenterent bientôt un autre, qui eſt ce ſecond mari en queſtion. *Monſeigneur*, qui, quoique grand papa, eſt encore jeune & beau, donne auſſi quelquefois dans l'aventure, & dernièrement il dépêcha Monſieur D*** ſon Ecuyer favori, à *Paris*, pour lui aller chercher une Actrice d'Opéra, qui eſt aggrégée dans ſes menus plaiſirs. L'Actrice partit dans le moment, & mena avec elle une de ſes ſœurs pour lui tenir compagnie au retour. Dès qu'elles furent arrivées à *Meudon*, on les mit dans des chambres ſéparées, & l'on avertit Monſeigneur que ſa belle l'attendoit. Il acheva de déjeûner, après

noi il passa dans la chambre où il royoit la trouver. Mais, par un malntendu, il rencontra justement celle u'il ne falloit point. Sa préoccupation, u peut-être le peu d'attention qu'il a our ces sortes de choses, l'empêchent de s'appercevoir de la différence, & lui firent commettre un inceste, qu'il ne connut que lorsqu'ayant été joindre sa Cour, & se disposant à aller à la chasse, son confident lui vint dire que la belle s'ennuyoit. Ce fut-là ce qui fit le dénouement de la piece. Comme l'intention fait le crime, & que celle de *Monseigneur* n'avoit pas été criminelle, c'est-à-dire, de ce double crime, car elle n'étoit pas dans le fond fort innocente; mais, comme vous savez, il y a mal & pis: comme, dis-je, *Monseigneur* n'avoit donné que par hasard dans ce pis-là, il en a eu moins de remords. On ramena les deux sœurs, qui, si les choses se font dans l'ordre, seront toutes deux exclues pour jamais des bonnes graces de ce Prince, qui est trop scrupuleux pour ne pas rompre tout com-

merce avec elles. Voilà, Madame, les nouvelles les plus nouvelles. Mais non, il y en a une autre qui fait grand bruit, c'eſt l'évaſion de l'Abbé de *Buquoit*, qui s'eſt ſauvé de la *Baſtille* où il étoit renfermé depuis deux ans, pour avoir parlé trop librement du Miniſtere, & qui, comme dit M. du *Freſny* dans ſon Enigme, avoit perdu ſa liberté pour en avoir donné trop à ſa langue. On dit qu'il eſt paſſé dans le Pays étranger; ſi vous le voyez, donnez-m'en des nouvelles: je crois qu'il eſt preſque temps que je vous donne le bon ſoir. Adieu, le porteur vous dira le reſte. Je ſuis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE LXIX.

VOTRE Lettre excita l'autre jour une grande diſpute. Je la lus, ſelon ma louable coutume, dans notre petite ſociété. On en dit ce qu'on a accoutumé de dire de tout ce qui vient de vous,

t ce que la crainte de choquer votre
iodeſtie m'empêche de vous répéter :
iais après qu'on eut loué de concert
otre maniere d'écrire, les ſentiments
irent partagés ſur ce que vous dites au
ijet de l'hiſtoire de la *Voiſin* ; & il y
ut des perſonnes qui ſoutinrent, que
uoiqu'il y eût eu ſouvent bien des im-
oſteurs en fait de magie, il étoit pour-
ant sûr qu'il y avoit de véritables Ma-
giciens. On ſe ſervit même de la Théo-
ogie pour appuyer cette opinion, dont
on prétendoit faire une affaire de foi.
Le parti contraire allégua des raiſons
très-ſolides pour détruire celle-là ; &
comme on cherchoit bien plus à briller
qu'à ſe contredire avec aigreur, cette
diſpute fut des plus réjouiſſantes, &
elle auroit même pu être inſtructive.
Ce qui m'en plut, c'eſt qu'elle donna
lieu à quelques hiſtoires aſſez particu-
lieres, dont je dois vous faire part,
puiſque vous y avez donné lieu, &
qu'ainſi ce n'eſt qu'une maniere de reſ-
titution à laquelle je ſuis indiſpenſable-
ment obligée. Premierement, je vous

dirai que quoique je n'aie jamais aimé à décider ni à prendre parti, je me rangeai dans cette occaſion parmi les incrédules. J'alléguai, entr'autres exemples qui appuyoient mon dire, une aventure qui m'eſt arrivée pendant mon voyage. Certaine *Comteſſe*, ou ſoi-diſant telle, qui connoît tout le monde, & que perſonne ne connoît, vint me trouver dans un lieu indépendant de la *France*, où elle diſoit s'être réfugiée pour certains démêlés qu'elle prétendoit avoir eus avec Madame de *Maintenon*. Je trouvois fort peu de vraiſemblance dans ſon diſcours : ſon eſprit ni ſes manieres ne ſoutenoient point l'idée qu'elle vouloit me donner de ſa naiſſance, & du rang qu'elle me diſoit avoir tenu à la Cour : cependant elle me parloit de ce Pays en femme qui en connoiſſoit parfaitement bien le terrein. Elle ſavoit tous les ſecrets des familles, toutes les intrigues les plus cachées, & j'avois quelquefois du penchant à croire qu'elle avoit été effectivement ce qu'elle diſoit, & que quelque revers de fortune lui avoit fait

rdre l'esprit, & lui avoit ôté ce cer-
in je ne sais quoi, que les personnes
ui ont vu le monde conservent au mi-
eu de la plus grande indigence. Dans
ette vue je la plaignois beaucoup; &
our augmenter cette compassion qu'elle
'apperçut que j'avois pour elle, elle
n'exagéra les chagrins auxquels on
toit exposé dans une terre étrangere.
Voyez, me dit-elle, Madame, si je ne
uis pas bien malheureuse! Je cherche
à gagner ma vie en faisant de la pom-
made & d'autres drogues pour le teint;
& pour m'empêcher de les vendre, on
me fait passer pour sorciere, afin que
l'horreur qu'on aura pour moi me fasse
fuir de toute la terre. Je ris de cette
accusation; car outre que je n'ai jamais
eu de foi pour les sorciers, je ne trou-
vois pas que la prétendue Comtesse eût
assez d'esprit pour devoir être soupçon-
née d'un pareil crime, & je lui dis en
badinant: il y a long-temps que je suis
curieuse de voir un sorcier ou une sor-
ciere; vous me feriez bien plaisir de sa-
tisfaire ma curiosité, supposé que vous

le puiſſiez. Elle ne me répondit rien. Mais après y avoir réfléchi quelque temps, & croyant ſans doute que j'étois de ces crédules dont on fait aiſément des dupes, elle me vint trouver, & après m'avoir demandé une audience particuliere, & fermé tous les verroux de mon cabinet, de peur qu'on ne vînt nous interrompre, elle me dit qu'elle étoit ſi ſenſible aux boutés que je lui avois témoignées, que pour les reconnoître elle vouloit faire ma fortune. Je ne pus pas m'empêcher de lui dire que je m'étonnois qu'elle ne commençât pas par faire la ſienne. Oh! me répondit-elle, il eſt des choſes qu'on ne peut pas prendre pour ſoi, & qu'on peut procurer aux autres. J'avoue que je crus alors qu'ayant quelques années de moins qu'elle, & étant peut-être d'une autre tournure, il étoit queſtion de quelque galanterie dont elle ne pouvoit être que l'entremetteuſe, & je ſongeois déjà à la faire jetter par les fenêtres, lorſque la ſuite de ſon diſcours me tira de mon erreur. Vous m'avez paru, continua-t-

ee, différente de ces petits eſprits à
ui le terme de magie & de magicien
fit peur, & qui croient que tout ce
ui eſt extraordinaire eſt diabolique ; il
t pourtant sûr qu'il y a de bons dé-
ons & des génies bienfaiſants : toutes
s hiſtoires en font foi, & j'en connois
oi-même quelques-uns ; ainſi, pourvu
ue vous ayez de la fermeté, & que
ous me gardiez le ſecret, je vous don-
erai les moyens d'avoir un de ces gé-
ies à vos gages, dont vous diſpoſerez
bſolument, & qui dans peu de temps,
i vous ſavez le ménager, vous don-
iera des ſommes immenſes. J'eſpere
u'en travaillant pour vous, je travail-
erai auſſi pour moi, & je vous crois
rop généreuſe pour manquer de recon-
oître un ſervice de cette nature.
Comme je ſavois qu'elle m'offroit ce qui
'étoit point en ſon pouvoir, & que
out cela ne tendoit qu'à m'eſcroquer
uelque argent, je fis ſemblant de don-
er dans ſon panneau : je lui promis
onts & merveilles, toute la docilité
& le courage qu'elle demandoit, à cou-

dition que je ſaurois tout le myſtere, & que les cérémonies ſe feroient en ma préſence & chez moi. Elle convint de tout, & me demanda du temps pour ſe préparer à ſes évocations & aux choſes dont elle avoit beſoin pour les faire dans les formes & d'une maniere agréable à l'eſprit. Elle avoit ſoin de me demander des choſes preſque introuvables, ſoit par rapport au Pays ou à la ſaiſon. Mais je me donnai tant de mouvement qu'enfin je trouvai tout. Ainſi ne pouvant plus faire naître des difficultés, elle convint d'un jour pour la célébration de ce grand myſtere. Elle avoit exigé que nous ſerions toutes deux ſeules dans la maiſon : je trouvai le ſecret d'en écarter tout le monde, & nous nous y barricadâmes par dedans, avec intention de ne point ouvrir que tout ne fût fini. J'étalai alors tout ce que j'avois ramaſſé : il eſt vrai qu'il y avoit une piece que j'avois contrefaite, n'ayant pas voulu mettre à cet uſage des choſes qu'on auroit employées à des uſages de dévotion. La bonne Dame

ne

e s'apperçut point de la tromperie, lle n'étoit pas assez sorciere pour cela, c elle ne la fut pas même assez pour ne tromper. Elle m'avoit dit d'abord u'après les évocations je verrois une petite figure brillante, qui me donneroit un très-beau diamant, & qui disparoîtroit d'abord après me l'avoir donné; que dans les suites je lui parlerois sans la voir; que si j'avois besoin d'un million, je n'aurois qu'à le lui demander pour l'avoir dans le moment; & que lorsque je ne lui demanderois rien, je pourrois compter de trouver tous les matins cent écus sur ma toilette. C'étoit-là l'ordinaire : mais elle m'avoit conseillé de ne m'y point borner, & de demander toujours de grosses sommes, afin de faire une fortune assez considérable avant que deux ans fussent écoulés, après quoi il auroit été dangereux d'entretenir un plus long commerce avec M. l'Esprit, qui auroit pu ensuite me tordre le cou : ainsi il étoit bon de le congédier avant ce temps-là; ce qui étoit aisé, puisqu'il n'y avoit qu'à lui

dire : va-t-en, pour en être débarraſſé pour toujours, ſa fierté ne lui permettant pas de reſter après cela. Au reſte, elle m'avoit inſtruite de la conduite qu'il falloit tenir pour le ménager. Il ne s'agiſſoit que de lui donner une heure d'audience par jour, & de ſe renfermer pour cela, afin que perſonne ne troublât la converſation, qui devoit être fort tendre de ſa part. Tout cela avoit déjà été dit. Cependant lorſque nous fûmes au fait & au prendre, ma prétendue ſorciere avoit grande envie de m'intimider. N'aurez-vous point peur, me diſoit elle, au cas que le diable vienne lui-même paroître ici ? J'avois beau l'aſſurer que non, elle faiſoit des contorſions terribles. Prenez-garde, répétoit-elle, je n'en ſerai plus maîtreſſe, & ſi vous avez peur, ce ſera fait de vous. Tout cela ne m'étonnoit point : mais ma fermeté la déconcerta ; & quoi que je puſſe lui dire, elle ne voulut jamais entreprendre la choſe. Ainſi je fus pleinement convaincue de ſa fourberie, & je vis par-là que les ſots ſe croient

pourtant assez habiles pour pouvoir tromper. Dès que j'eus fini cette histoire, une Dame de condition & de mérite, qui étoit de mon sentiment, nous conta que son pere passant un jour dans une Ville de *Suisse*, dans le temps qu'on menoit une jeune fille au supplice, & ayant appris qu'on l'alloit brûler comme atteinte & convaincue d'être sorciere, pria les Juges de renvoyer cette exécution au lendemain, & de lui confier la Criminelle jusques à ce temps. Comme il étoit considéré dans le Pays, on n'osa lui refuser sa demande : la sorciere fut mise sous sa garde & conduite dans son logis. Dès que la foule se fut retirée, il prit cette malheureuse en particulier, & lui dit : mon enfant, vous pouvez juger de mon crédit par ce que vous voyez que je viens de faire, & croyez que puisque j'ai pu différer votre mort, je pourrai bien, à présent que vous êtes en mon pouvoir, trouver le secret de vous sauver la vie ; c'est aussi ce que je vous promets, à condition que vous me menerez cette nuit au sabbat, & que

vous me donnerez des preuves certaines comme vous êtes ſorciere, faute de quoi je vous remettrai dès demain entre les mains de ceux dont je vous ai tirée aujourd'hui. Hélas ! dit-elle, Monſieur, il n'eſt que trop prouvé que je ſuis ſorciere, puiſqu'on me fait mourir pour cela, & je veux bien vous mener au ſabbat, pourvu que vous puiſſiez faire enſorte que je parle à ma tante, ſans que cela la faſſe ſoupçonner ; car c'eſt elle qui a la drogue dont j'ai beſoin pour ce voyage. On dépêcha d'abord un homme de confiance chez cette tante, qui vint avec un petit pot d'onguent. Voilà, dit la fille, tout le myſtere. Vous allez voir comme je ferai. Faites de même, & vous viendrez avec moi. Là-deſſus elle ſe graiſſa avec cet onguent par toutes les jointures, ſur les temples & ſous le nez, & un moment après elle tomba comme morte. Cet aſſoupiſſement dura preſque toute la nuit, après quoi elle s'éveilla foible & ſuante, & conta cent extravagances de ſon prétendu ſabbat, où on étoit bien

ir qu'elle n'avoit point été, puiſqu'on avoit toujours gardée à vue. L'onguent it trouvé *opium*, & l'on convint que e ſommeil forcé, aidé de ſon imagi-ation frappée, lui cauſoit des rêveries ui lui perſuadoient qu'elle étoit ſor-ciere. On obligea ſes Juges à revenir en Jugement pour révoquer un Arrêt un peu trop légérement donné. La préve-nue fut miſe des mains de la Juſtice en celles des Médecins, pour qu'ils travail-laſſent à rétablir ſon cerveau : ainſi l'a-venture devint tragi-comique. Et je ſuis perſuadée, ajouta la Dame qui la contoit, que toutes celles de cette na-ture auroient un pareil dénouement, ſi l'on ſe donnoit toujours la peine d'ap-profondir ainſi les choſes. Je l'avois cru comme vous, répondit alors une per-ſonne du parti contraire, & j'avois traité de fable un certain petit Livre intitulé *Belpheger*, ou le *Démon marié*, mais à préſent je ne trouve plus rien d'incroyable dans cette hiſtoire, & je ſuis très-perſuadée qu'il y a des génies bons & mauvais, qui, dans des vues

conformes à leur inclination, prennent des formes humaines & paroiſſent quelque temps dans le monde là-deſſous, pour aider ou pour nuire aux humains. Le Démon de *Socrate* étoit ſans doute de cette eſpece & du premier ordre dont je viens de parler. Toute l'antiquité nous aſſure qu'il y a eu de mauvais génies, témoin celui de *Brutus*, & ce que j'ai vu moi-même ne me permet pas de douter de cette vérité. Toute la compagnie pria cette Dame de vouloir bien ſe donner la peine de nous conter ce qu'elle ſavoit là-deſſus, qui devoit ſans doute être quelque choſe de bien fort, puiſqu'elle en parloit ſi poſitivement. Oui, dit-elle, il faut que ce ſoit quelque choſe de bien fort, puiſqu'il m'a tiré de l'incrédulité où j'étois autrefois au ſujet des eſprits qu'on appelle familiers. Sachez donc, continua-t-elle, que dans une République, qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer, il parut il y a quelques années une figure d'homme, d'un air & d'un eſprit tout extraordinaire, ayant un feu dans les yeux & dans ce

anieres, qui tenoient plus de l'éga-
ment que de la vivacité, portant une
aude perruque platte, dont les deux
outs, au lieu de pendre sur le dos, re-
enoient par devant, un habit fourré de
eau, qui se disoit homme de condi-
ion, portant le titre de Baron, & qui
prétendoit avoir voyagé dans tous les
ndroits du monde, & toujours avec
ertain caractere de distinction. Il s'an-
onça lui-même dans le monde par cent
gasconades; & le monde, amateur des
nouveautés, fut curieux de voir cette
carte ambulante, qui se donnoit des
airs de marquer tous les Pays qu'il di-
soit avoir vus, & les mœurs & les in-
clinations de ceux qui les habitoient;
& qui, conformément au proverbe qui
dit, *a beau mentir qui vient de loin*, en
imposoit terriblement à ses crédules
auditeurs qu'il étourdissoit par un babil
continuel. Cependant, comme il avoit
été envoyé pour faire du mal, il eut
soin de remplir sa commission, & s'in-
sinuant par adresse dans les maisons, il
travailloit utilement à mettre le divorce

dans les familles, en profitant de la foibleſſe des eſprits, & s'y accommodant à propos. Si une mere grondoit ſa fille, il prenoit cette occaſion pour lui donner des conſeils pernicieux : il aigriſſoit les eſprits en publiant des médiſances dont il faiſoit croire que d'autres étoient les auteurs ; & enfin prenant chacun par ſon foible, il tâchoit d'ébranler la foi de ceux dont il ne pouvoit pas pervertir les mœurs, & employoit toute la volubilité de ſa langue à leur perſuader l'Athéïſme. Tout le monde ſe demandoit, d'où eſt cet homme ? d'où vient-il ? & perſonne ne pouvoit en rendre raiſon ; car il étoit comme tombé des nues. Comme le Pays où il paroiſſoit étoit en guerre avec la *France*, on croyoit quelquefois qu'il étoit eſpion : mais il tâchoit d'éloigner ce ſoupçon, en affectant d'être mécontent de cette Cour ; & pour s'inſinuer même dans l'eſprit des Huguenots qui ſont répandus dans tous les Pays des Alliés, il ſe moquoit de la Religion Catholique dont il faiſoit cependant extérieurement pro-

ſſion : & après qu'il eut gagné la con-
ance de ces pauvres gens, il leur mit
s armes à la main les uns contre les
utres, prétendant par-là les perdre en
s diviſant. Il a allumé des haines ter-
ibles parmi ces pauvres exilés, afin de
eur faire perdre, par ſes ſentiments
nti-Chrétiens, le fruit du ſacrifice
u'ils ont fait en abandonnant leurs biens
& leur patrie, & pour les rendre
odieux à ceux chez qui ils ſe ſont réfu-
giés. Ses meilleurs amis, ou du moins
ceux qui croyoient en être, n'échap-
poient point à la malignité de ſa langue.
Il s'étoit logé chez une eſpece d'Offi-
cier, dont la femme vieille & laide lui
rendoit mille ſervices, & comptoit ſur
lui comme ſur un protecteur qu'elle
croyoit auſſi puiſſant qu'il diſoit l'être ;
& pour la payer de ſes ſoins, il la
tournoit en ridicule, diſant qu'elle avoit
voulu le tenter, & que n'ayant pu y
réuſſir faute d'agrément, elle lui avoit
propoſé une veuve de ſes parentes, &
une femme de ſes amies. Il dit la même
choſe d'une ſeconde Hôteſſe chez qui il

fut ſe loger ; & comme les plus grands crimes ne lui coûtoient rien à imaginer, quand il ne pouvoit pas les faire commettre aux gens, il ſuppoſoit qu'ils en étoient capables, afin de perdre par eux ceux qui ajoutoient foi à ſes calomnies, & les obliger à déchirer leur prochain. Enfin, comme le monde n'a de lui-même que trop de penchant au mal, on ne ſauroit croire le progrès que cet eſprit malfaiſant a fait en moins de dix ans. Fier de ſes ſuccès, il a levé hautement le maſque, dogmatiſant & prêchant l'Athéiſme dans toutes les compagnies. Comme il en impoſoit par ſon grand babil, & qu'il eſt très-sûr que le diable eſt ſubtil & ruſé, il ſembloit prouver par démonſtration tout ce qu'il avançoit, s'applaudiſſant enſuite par un éclat de rire moqueur, & ſe moquant de la ſimplicité des croyants. Il arrivoit de cela que les eſprits foibles, qui le croyoient eſprit fort, avoient douté de leur orthodoxie. Tantôt il prétendoit avoir vu dans des Pays lointains des os giganteſques, qui prouvoient une autre

génération que celle d'*Adam* ; & tous
s discours ne tendoient qu'à renverser
us les fondemens de la Foi orthodoxe.
ites-moi, s'il vous plaît, quel profit
revenoit de cela, & si à ces marques
us ne reconnoissez pas le caractere de
l'esprit malin ? Ajoutez-y cette impossi-
lité où l'on a toujours été de connoî-
e qui il étoit & d'où il venoit, qui
it bien voir qu'il n'étoit point venu au
onde par la voie ordinaire, puisqu'il
'avoit ni parents ni compatriotes dont
pût se renommer. Il est très sûr aussi
u'un pareil esprit n'étoit pas tombé du
iel : d'où je conclus qu'il falloit qu'il
ît sorti de l'enfer pour venir persécuter
genre humain. Il s'en prenoit à tout.
nnemi déclaré du mérite, & jaloux
es applaudissements qu'on donnoit à
utrui, il suffisoit qu'un Livre fût goûté
u public, & que le prompt débit en
t l'éloge, pour qu'il s'acharnât à en
échirer l'Auteur. Quand il ne pouvoit
us le détruire auprès des personnes de
on goût & de distinction, il cabaloit
armi les crocheteurs & les porteurs

de chaiſes, & tâchoit de mériter leur ſuffrage par des Poéſies du Pont-Neuf & des groſſiéretés proportionnées à la portée de ces ſortes de gens. Enfin ſa conduite a donné tant d'horreur, qu'après l'avoir cru émiſſaire de la *France*, la plupart des gens ont conclu qu'il étoit émiſſaire de l'enfer. C'eſt auſſi mon opinion; car il ne ſeroit pas poſſible que la terre eût produit quelque choſe de ſi méchant. Je conviens, Madame, dit alors un François germaniſé, que celui dont vous venez de parler a tout le caractere d'un malin eſprit. Je conviens auſſi qu'il en eſt un, mais je ne conviens pas que ce ſoit de ces eſprits poſtiches qui, ſous des formes empruntées, paroiſſent tout d'un coup comme des champignons, & peuvent diſparoître de même. Je vous aſſure que cet eſprit malfaiſant eſt renfermé dans un corps de chair & d'os, & qu'il eſt venu au monde par la voie ordinaire: & pour joindre la preuve à ce que j'oſe avancer, je m'en vais vous faire ſa généalogie & vous apprendre ce que vous dites que perſonne

erſonne n'a encore pu ſavoir. Cet omme qui, dans le Pays d'où vous vez, a paſſé pour un lutin viſible, & ue vous croyez tel, eſt né au commenement du ſiecle paſſé, ſur les frontieres du Royaume d'*Yvetot*, dans un Pays lus renommé par ſes poulardes que par a ſincérité des habitants. Sa mere fut ccuſée d'avoir un commerce criminel vec un oncle qu'elle avoit qui, étant Prêtre & Magiſtrat, étoit de ces animaux amphibies qu'on appelle Conſeillers Clercs; & l'on prétend que c'eſt à cet adultere & à ce commerce inceſtueux & ſacrilege que notre héros doit le jour. Le mari de la mere, prévenu de cette opinion, en murmura tout haut, & fut aſſaſſiné peu de jours après: on imputa ce nouveau crime à la mere; & ce fut-là le commencement d'un des plus odieux Procès dont la *Normandie* ait jamais oui parler, & qui penſa être terminé par le ſupplice de cette femme. Elle trouva le ſecret de s'y dérober; mais tout le bien fut conſumé dans cette procédure, dont l'enfant fut à tous

égards le jouet, étant tantôt réclamé, & tantôt désavoué de ses prétendus parents, & toujours incertain lui-même de ce qu'il étoit. Dès qu'il fut en âge de sentir le malheur de sa naissance, au lieu d'en réparer le défaut par des sentiments différents de ceux de qui il la tenoit, il prit le parti de se venger du mépris qu'elle lui attiroit, en haïssant tout le genre humain; & par-là il acheva de se rendre odieux. Les affreux auspices sous lesquels il étoit né lui avoient donné des inclinations malfaisantes, & sa mauvaise étoile avoit répandu les plus malignes influences sur lui. Un pareil tour d'esprit n'étoit pas propre à faire oublier les crimes auxquels on prétendoit qu'il devoit le jour, & il fut obligé d'abandonner une patrie qui ne lui présentoit que des objets d'horreur; & comme il emporta par-tout son mauvais cœur, il rencontra par-tout une même destinée. Les femmes auprès desquelles son babil l'insinuoit, éprouvoient bientôt le venin de sa langue; & ce venin se répandit sur les Poëtes &

es Auteurs de l'un & de l'autre ſexe qui ont fait l'admiration du ſiecle paſſé, & dont il critiquoit effrontément & les Ouvrages & la conduite. Il n'épargnoit pas même les perſonnes dont il mangeoit le pain; car le mauvais état de ſes affaires l'ayant obligé d'entrer au ſervice de certains Miniſtres & de les ſuivre dans différentes Cours de l'*Europe*, il a toujours trouvé le ſecret de ſe brouiller avec eux. Les uns l'ont dénoncé en Juſtice: les autres lui ont donné des coups de bâton; ainſi il n'a jamais ſu ſe faire des amis, ni s'aſſurer la moindre petite fortune: & vous voyez bien par-là que vous lui faiſiez trop d'honneur de le prendre pour un diable, car les diables ſont plus habiles que cela; ainſi faites, s'il vous plaît, réparation d'honneur à M. Lucifer. Toute la compagnie rit de cette ſaillie de notre François germaniſé, & la Dame, qui tenoit encore bon pour le mauvais parti, lui dit: mais, Monſieur, il ſe peut bien que celui dont vous parlez, & celui dont je parle ſoient deux; pourquoi voulez-vous

les confondre ? Oh ! répondit-il, Madame, de la maniere dont vous nous avez fait ſon portrait, il m'a été aiſé de le reconnoître. Je l'ai vu dans la Cour où j'ai l'honneur d'être attaché, & où bien des gens avoient de lui la même idée que vous avez paru en avoir ; car comme il a des raiſons pour ne parler ni de ſes parents ni de ſon Pays, qu'il eſt trop vieux pour avoir des contemporains, il n'étoit pas aiſé de ſavoir qui il étoit ; & les contes vrais ou faux qu'il débitoit dans tous les Pays du monde, le faiſoient regarder des uns comme un envoyé des peuples élémentaires, & des autres comme le *Juif-errant*. Je n'avois garde de donner dans cette opinion : & pour la détruire dans l'eſprit de ceux qui s'en étoient laiſſé prévenir, je tâchai de découvrir le myſtere qu'il y avoit là-deſſous : & à force de ſoins, j'appris ce que je viens de vous rapporter, qui déſabuſa entiérement les gens raiſonnables, & qui ne ſauroit manquer de faire le même effet ſur une perſonne qui l'eſt autant que

vous. J'ai ſu après cela que depuis qu'il eſt parti de notre Cour, il a fait certaine manœuvre pour laquelle il a été obligé de ſe refugier dans la République dont je m'imagine que vous voulez parler, & où il a pris le nom d'un Saint dont les armes & le chiffre lui conviendroient le mieux du monde par les micmacs qu'on prétend qu'il a faits contre le Souverain qu'il ſervoit : & vous pouvez voir ſon hiſtoire en abrégé dans les bouts-rimés qu'on vient juſtement de m'envoyer du Pays où il eſt à préſent, & qu'une jeune Dame a remplis ſur les rimes que M. du *Freſny* a données dans ſon Mercure Galant du mois de Janvier 1711 ; avec cette différence ſeulement, que le refrain, ou la chûte du rondeau de M. du *Freſny*, eſt *Philis tient peu*, & dans celui-ci c'eſt le *vieux Normand*, parce que c'eſt du *vieux Normand* dont il eſt queſtion.

BOUTS RIMÉS.

CE vieux Normand proſcrit, a l'air d'un **Albicrac.*
Son babil étourdit bien plus que . . *le trictrac.*
Conte à dormir débout ſans ceſſe il nous *ſéringue.*
Si l'on l'en croit, il eut & valets & . . *bielingue;*
Et ſeptuagénaire, il n'a ni . . . . . *fric ni frac.*
Il tranche du Baron, mais on lui répond : *crac.*
Sa mere peu docile aux leçons de . . . *Pibrac,*
Fit avec ſon cher oncle, au jeu de tope & *tingue,*
Ce vieux Normand.
Il ſe croit plus ſavant que Voiture & *Balzac.*
Contre ſon Souverain il fit certain . . . *micmac.*
Ici faiſant le jeune, il chante, ſaute & *fringue.*
D'un Envoyé jadis il eut cent coups de *tringue;*
Enfin tous ſes forfaits ont réduit au . . . . *biſſac*
Ce vieux Normand.

Voilà, Madame, continua notre conteur, le portrait en racourci de celui que vous croyiez tantôt un fantôme, & que je vous aſſure être un homme; mais qui n'en vaut guere mieux, puiſque c'eſt un très-méchant homme. Je le crois ſur votre parole, répondit la Dame, & je me range de votre opinion; car puiſque cet homme n'eſt pas un diable, je ne croirai point qu'il y en ait, ou du

* *Albicrac eſt une figure ridicule.*

moins qu'il en paroiſſe viſiblement ſur la terre. Tout le monde fut de même avis, & l'hiſtoire du *vieux Normand* termina la diſpute que celle de la *Voiſin* avoit fait naître. Je crois qu'il eſt à propos qu'elle finiſſe auſſi cette Lettre, qui me paroît déjà d'aſſez belle taille. Adieu donc, Madame : croyez, s'il vous plaît, que je ſuis toujours votre, &c. *A Aix-la-Chapelle, ce.*

LETTRE LXX.

DE toutes les Lettres que vous m'avez écrites, Madame, la derniere eſt, ſelon moi, la plus réjouiſſante ; & le tour que vous donnez à l'hiſtoire de votre Baron d'*Albicrac* m'a penſé faire pâmer de rire, car je connoiſſois l'original en queſtion, ſon ridicule & ſes mauvais procédés ; & j'ai trouvé le portrait que vous en faites ſi reſſemblant, qu'il ne m'a pas été poſſible de m'y méprendre. A ce que je vois, il n'eſt pas

devenu ſage en vieilliſſant ; car il en a conté à ma grand'mere pendant la minorité du Roi : je ne ſais s'il en a été écouté. Il n'y a pas grande apparence ; mais je ſais bien qu'il a fait quelques méchants Vers à ſa louange ; ce qui eſt un titre d'ancienneté pour lui. Nous l'avons vu ici au retour de ſes divers voyages, auſſi craqueur que s'il avoit été nourri ſur les bords de la *Garonne* ; & mécontent de toute la terre, il s'en prit à *Pradon* & à Mademoiſelle *Deſhoulieres* ; il ſembloit, à l'entendre, qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit qu'à ſes dépens. Comme il s'aviſoit de vouloir faire l'agréable, & de contrefaire le jeune homme, nos Petits-Maîtres le baptiſerent, *Page* d'*Adam*. Voilà ce que vous ne ſaviez pas ; car, à cette circonſtance près, vous l'avez peint à merveilles ; & ſi bien, qu'en liſant votre Lettre, il me ſembloit que c'étoit moi qui contois ſon hiſtoire. Il n'y avoit d'abord que le nom de *Baron* qui m'embarraſſoit ; car il ne s'étoit pas aviſé de le prendre en France : il ne lui manquoit

plus que ce ridicule pour l'achever de peindre ; il pourroit bien à préſent fournir le modele du ſecond *Baron de la Craſſe*. Nous avons appris ici la petite manœuvre qu'il a faite dans les Pays étrangers ; & il eſt bien heureux de n'avoir pas toute la conformité qu'il mériteroit d'avoir avec ſon Patron. J'admire la bonne foi de la Dame qui le croyoit un véritable diable. Cela fait bien voir que chez les étrangers on ne trouve pas de ſi méchantes gens qu'ici, puiſque quand ils les connoiſſent tels, ils les croyent ſortis des enfers. Heureuſe ignorance, ou plutôt heureuſe innocence que l'on n'a pas ſu conſerver ſi long-temps ici. Mais, au reſte, vous me donnez ce que je ne vous demande pas ; & vous ne me donnez point ce que je vous demande : ce qui fait bien voir que l'on n'eſt pas femme pour rien ; & quoique vous le ſoyez beaucoup moins qu'une autre, vous ne laiſſez pas pourtant de faire un peu le rebours de ce que l'on veut. Il y a un ſiecle que je vous prie de me donner des nouvelles

de cet Abbé de *Buquoit*, qui s'eſt échappé de la *Baſtille*, & qui eſt paſſé dans les Pays étrangers : il n'eſt pas poſſible que vous n'en ayez oui parler. Cependant vous ne m'en dites pas un mot, & vous aimez mieux aller chercher ce Baron d'*Albicrac*, qu'on a oublié d'enterrer, que de ſatisfaire ma curioſité ſur le chapitre de l'Abbé de *Buquoit*. Je ne vous en tiens pourtant pas quitte; & quelque plaiſir que m'ait fait l'hiſtoire que vous m'avez contée, je veux auſſi, s'il vous plaît, ſavoir l'autre. Je vous ai encore demandé certain Mercure Galant d'où vous avez tiré de très-jolis Vers à la louange de Mylord *Malbourough*; comme nous ne voyons pas ici les Livres qu'on imprime en Hollande, je vous ai priée de m'envoyer celui-là, & vous n'avez pas été d'avis de le faire. Eſt-ce avoir l'humeur complaiſante? Qu'en dites-vous? Et que diriez-vous ſi l'on faiſoit de même à votre égard? Je m'imagine que l'habitude que vous vous êtes faite de refuſer toujours vos amants, influe auſſi juſques ſur vos amies, &

ie vous avez juré de n'avoir pas plus
: complaiſance pour un ſexe que pour
iutre. Je vous le pardonnerois, ſi j'é-
is dans le cas qu'on reproche à la
omteſſe de *Murat*; mais vous ſavez
ien que ce n'eſt pas de quoi il s'agit: je
: ſais pas trop bien comment vous
ous accommoderez de cette petite
iercuriale; & à vous parler franche-
ient, il ne me convient guere de gron-
er lorſque je vous dois des remercî-
ients pour la plus jolie Lettre du mon-
e: mais comme, ſans préjudice à cel-
:-là, vous auriez pu me dire ce que
: vous ai paru avoir envie de ſavoir, je
eux eſſayer de vous y engager en fai-
int la mauvaiſe, puiſque je n'ai pas pu
réuſſir autrement. Ce moyen n'eſt pas
ort poli, je l'avoue: mais comme vous
vez tort la premiere, nous ferons com-
ienſation. Cependant il faudroit bien
aire paſſer ceci à la faveur de quelques
iouvelles. Mais où les prendre? Je n'en
ais pas d'autres que la convocation
l'une nouvelle Aſſemblée du Clergé à
'occaſion du dixieme denier, auquel

on veut que ce Corps, le ſeul qui juſques ici avoit été ménagé, ſe ſoumette à préſent. Notre Eminent Archevêque, & l'Evêque de *Troyes*, auront encore occaſion de faire briller-là leur bel eſprit & leur éloquence. Le Roi fut ſi content des Députés de la derniere aſſemblée, qu'il a demandé d'avoir encore à faire aux mêmes ; & l'on ne doute point que Sa Majeſté n'obtienne ſans peine le tribut qu'elle veut exiger de ces Meſſieurs : leur refus ne ſeroit pas pardonnable, puiſqu'ils jouiſſent de trois cents vingt millions de rente, pendant que le Roi n'en a que deux cents quarante. Il leur en reſte encore beaucoup plus qu'il ne leur faudroit pour vivre ſuivant l'intention des Fondateurs, & conformément à l'eſprit du premier Chriſtianiſme. Ce ſont ces gens-là qu'il fait bon taxer, & non pas le petit peuple, qui eſt accablé de miſere. Un de mes amis me contoit l'autre jour, qu'une Dame l'ayant obligé de lui donner la main dans quelques viſites de charité qu'elle faiſoit, il avoit vu les objets

objets du monde les plus touchants ; entr'autres un bon vieil homme qui agoniſoit ſur un tas de paille pourrie, & dans le même taudis une fille expirant par terre. On demanda à ce bon homme, ce qu'étoit devenu ſon lit. Il répondit qu'on le lui avoit pris pour les taxes quelques jours auparavant, & qu'on avoit vuidé ſa paillaſſe pour emporter la toile, ſans avoir pitié de ſon état, ni de celui de ſa fille, qui mouroit comme lui de miſere. On tâcha vainement de leur donner du ſecours, & mon ami envoya promptement chez lui chercher un drap, afin de le tirer de l'ordure dans laquelle il croupiſſoit ; & après quelques autres ſoins, on le laiſſa entre les mains de la Providence, & l'on continua la pieuſe tournée : mais on étoit à peine ſorti, que les Archers revinrent encore à la charge pour de nouvelles contributions, & trouvant ce drap qui étoit des plus fins, ils ne firent pas de ſcrupule de le prendre, & de remettre le moribond ſur ſon fumier, où il expira effectivement cinq heures

après. Mon ami eut tant d'horreur de la cruauté de ces malheureux barbares que pour les empêcher d'en tirer le fruit & pour rendre cette inhumanité publique, il fut réclamer ſon drap en Juſtice & comme cette aventure l'avoit frappé il voulut écrire le nom de ce pauvre ſur ſes tablettes : ainſi je ſus qu'il s'appelloit *Bouvet* ; & vous pouvez juger par toutes ces circonſtances, que ce n'eſt pas un conte fait à plaiſir. On pourroit vous en faire une infinité d'autres de même nature : telle eſt à préſent l'anatomie de la France. Voyez ſi l'on n'a pas lieu de ſouhaiter qu'une bonne paix change la face des choſes. Mais il y a moins lieu de l'eſpérer que jamais, à préſent que le *Turc* ſe met de la partie, & que la guerre ſemble être allumée par toute la terre. Dieu pourroit pourtant lui redonner dans un moment le calme ; & nous en aurions grand beſoin. L'argent eſt ſi rare ici, que l'hiver paſſé on a vu des gens mendier avec la livrée du Roi ſur le corps. Il eſt vrai qu'ils mendioient un peu

incognito, & entre chien & loup ; mais c'étoit toujours mendier, & ils alléguoient pour cela qu'on ne les payoit point. On perd les deux tiers sur la monnoie de papier : car j'appelle monnoie de papier tous ces billets de monnoie qu'il faut commercer, & qui tiennent ici lieu d'argent. Il me paroît par tout ce que vous dites des Pays où vous êtes, que la misere n'y a pas encore pénétré. Elle est affreuse dans celui-ci ; cependant n'allez pas vous imaginer que je n'ai pas moyen de payer le port de vos Lettres, les frais n'en sont pas grands, & il n'en est point que je fasse avec tant de plaisir. Ecrivez-moi donc le plus souvent que vous pourrez, & sur-tout envoyez-moi votre nouveau Mercure, & souvenez-vous de l'Abbé de *Buquoit*. Je suis. *A Paris, ce.*

LETTRE LXXI.

VOUS avez raiſon, Madame, & il me paroît, auſſi bien qu'à vous, que vous vous fâchez un peu mal à propos contre moi ; ainſi *dans cet aveu denué d'artifice, j'aime à voir que du moins vous vous rendez juſtice.* Je ne vous la demande donc point, comme j'aurois lieu de le faire, & il me ſuffit que vous conveniez vous-même, que la mercuriale que vous vous êtes aviſée de me faire dans votre derniere Lettre, eſt un peu hors d'œuvre. Encore un coup, vous connoiſſez votre tort & c'eſt aſſez, je vous y laiſſe ; & pour éviter toute conteſtation là-deſſus, je vais ſortir du mien, en vous contant ce que vous avez tant d'envie de ſavoir, & que je n'avois négligé de vous apprendre, que parce que je ne le croyois pas aſſez intéreſſant pour mériter un ſi grand empreſſement. Patience, vous ne perdrez rien

pour attendre, & vous allez tout-à-l'heure avoir contentement. Mais avant tout cela, il eſt bon de vous avertir, que ſi une autre fois vous vous aviſez de gronder, vous ne ferez rien de moi : c'eſt pourquoi, quoique le moyen réuſſiſſe aujourd'hui, je ne vous conſeille pas de vous en ſervir à l'avenir ; car vous vous appercevriez à la fin, qu'on n'eſt pas femme pour rien, & qu'il n'y eût jamais de mule plus têtue que moi. Vous êtes heureuſe de ce que je me trouve à l'heure qu'il eſt dans un bon quart-d'heure d'humeur complaiſante, & vous allez pour le coup en profiter. Vous ſerez même ſervie à ſouhait ; car un de mes amis vient d'arriver de la *Haye*, où il a vu votre ami de *Buquoit*, qui s'y eſt retiré, & qui lui a conté toutes ſes aventures. Je m'en vais vous répéter ce qu'il m'a dit là-deſſus, & débuter par-là, afin de ſatisfaire au plus juſte votre impatience.

HISTOIRE

DE L'ABBÉ DE BUQUOIT.

L'ABBÉ de *Buquoit* eſt homme de condition, neveu de la Comteſſe de *Buquoit*, que nous avons vue au Palais-Royal. Il devint orphelin à quatre ans, & juſques à dix-ſept il fut occupé aux études & autres exercices auxquels on a coutume d'exercer la jeuneſſe. Il y réuſſit très-bien, & n'eut pas un moindre ſuccès dans le métier des armes, qu'il prit en ſortant de la claſſe, & dans lequel il reſta cinq ans; c'eſt-à-dire, juſques à ſa vingt-deuxieme année. Il vécut pendant ce temps-là comme la plupart des Petits-Maîtres, qui, ſans beaucoup s'embarraſſer des matieres de la Religion Chrétienne, prétendent fort mal-à-propos être de celle des honnêtes gens, parce qu'ils vivent

en gens d'honneur, & qu'ils ne font tort à perſonne. M. de *Buquoit* étoit de cette catégorie, & proprement ce qu'on appelle Déiſte, lorſque dans un très-grand péril il promit à Dieu d'examiner mieux les choſes, & de chercher la vérité avec ſoin. Echappé, comme par miracle, d'un danger dont il avoit été menacé, il ſongea de bonne foi à accomplir ſon vœu, & ſut faire pour cela une retraite chez les Peres Jéſuites, où il travailla uniquement à connoître les vérités qu'il avoit juſques alors négligées. La lecture des Epîtres de *S. Paul* lui fut d'un grand ſecours; car ayant lu avec application le quatrieme chapitre de celles que cet Apôtre a écrites aux Romains, il s'écria tout d'un coup : j'adore le Dieu de *S. Paul.* Le voilà tout rempli d'onction; & animé de zele, il réſolut de renoncer à toutes choſes pour ſonger uniquement à ſon ſalut, & de quitter non-ſeulement le ſervice, mais même le monde, & de ſe faire Chartreux. Il poſtula quelque temps pour cela; mais

il changea de deſſein, parce que lorſqu'il alloit voir le Prieur, ce bon Pere lui demandoit ordinairement des nouvelles; ainſi croyant que l'on entretenoit toujours dans cette maiſon quelqu'eſpece de correſpondance avec le monde, & voulant rompre entiérement commerce avec lui, il ne regarda plus cette ſolitude, quelque grande qu'elle ſoit, comme un aſyle aſſez sûr, & ſe détermina pour la Trappe, où il ſavoit qu'il régnoit un ſilence éternel. Perſuadé, comme dit S. Jacques, que la langue eſt la ſource des plus grands maux, il réſolut de tenir la ſienne en bride, & fut ſe jetter parmi les Anachorétes modernes, dont la vie eſt ſi extraordinaire, & auxquels la pénitence d'un Abbé autrefois mondain * a fait donner des regles ſi auſteres, qu'elles ſont au-deſſus des forces de la nature humaine, & font ſuccomber le corps ſous les efforts que l'eſprit eſt obligé de faire pour les accomplir.

* *Monſieur de Rancé.*

L'Abbé de *Buquoit* s'y ſoumit ; mais ſa ſanté ne ſecondant pas ſa ferveur, il fut obligé de quitter un genre de vie que ſon tempérament ne pouvoit plus ſoutenir, & qui l'auroit jetté dans un épuiſement le plus grand du monde. Il s'étoit mis en tête de ne perdre jamais d'un moment la préſence de Dieu, & s'étoit impoſé pour pénitence, toutes les fois qu'il ſe ſurprenoit dans quelqu'autre penſée, de mettre le doigt en terre. Une application de cette nature lui avoit entiérement affoibli le cerveau; & enfin après avoir été édifié de la vie & de la mort de ces Religieux, il prit congé de la Communauté ; & ne ſe croyant pas propre à la vie contemplative, il voulut imiter celle de *S. Ignace*, & de quelques autres qui ont erré à pied dans le monde, & reprit ainſi le chemin de *Paris*. Laſſé de la fatigue du voyage, & épuiſé par ſes longues abſtinences, il entra pour ſe rafraîchir dans une vigne qui ſe trouva ſur ſon paſſage, & cueillit des raiſins que la ſaiſon lui offroit : mais ayant été inſulté

par un manant qui le ſurprit ſur le fait, il oublia dans un moment toutes les leçons de modération & d'humanité qu'on lui avoit données à la Trappe, tira l'épée contre cet homme qui, fuyant tout épouvanté, le laiſſa maître du champ de bataille, & en état de faire des reflexions ſur ſon emportement. Fâché d'avoir perdu par-là le fruit de tant de combats qu'il avoit été obligé de ſoutenir contre lui-même, il voulut, pour ſe punir & pour s'humilier, ſe dépouiller d'un habit galonné qu'il avoit ſur le corps, & qui étoit le ſeul reſte de ſon ancienne mondanité. Il le troqua contre les habits du premier pauvre qu'il rencontra, & continua ainſi ſa route. Sa ſanté ſe trouva ſi affoiblie après ce pénible voyage, qu'il fut plus de deux ans avant de la pouvoir rétablir. Pendant ce temps, il fut incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre, mais toujours déterminé à renoncer au monde. Enfin, après avoir repris une partie de ſes forces, il choiſit un genre de vie un peu plus conforme à

ſon tempérament, mais en même-temps propre à humilier l'orgueil qu'il reconnoiſſoit être ſa paſſion dominante. Il fut à Rouen *incognito*, & ſous un nom ſuppoſé, prenant celui de *le Mort*, afin de ſe ſouvenir qu'il devoit mourir, ſe mit dans une Communauté ou Séminaire dans lequel on élevoit des pauvres garçons qu'on deſtinoit à être Vicaires de Village, bornant toute ſon ambition à avoir un pareil ſort. Il s'y diſtingua par une grande régularité de mœurs. Comme il avoit une grande facilité à parler, & qu'il étoit peut-être bien aiſe de ſe dédommager du ſilence qu'il avoit gardé à la Trappe, (car nature, dit-on, ne veut rien perdre,) il parloit, & avoit beaucoup de ferveur ſur le chapitre de la Religion; ſon éloquence fut cauſe que les Jéſuites de *Rouen* eurent envie de le connoître, & enſuite de l'attirer parmi eux: mais il refuſa d'y entrer, de peur d'y rencontrer, ſous une autre forme, le monde qu'il vouloit abſolument fuir. Mais quelque forme qu'il eût lui-même priſe, &

malgré ſon déguiſement, il fut reconnu par un Officier de ſes anciens amis. Cette découverte augmenta de beaucoup la conſidération qu'on avoit déjà pour lui à *Rouen*; & les éloges que cela lui attira, l'obligerent d'en partir, de peur de réveiller l'amour propre chez lui. Il revint à *Paris* auſſi affoibli que la premiere fois, & hors d'état de pouvoir s'appliquer, ſa tête étant entiérement uſée. Dans ce temps on parloit de faire une deſcente en faveur du Roi *Jacques*; & l'Abbé de *Buquoit*, qui croyoit que c'étoit la bonne cauſe, voulut, pour la défendre, paſſer en *Irlande* avec M. de *Lauſun*. Sa mauvaiſe ſanté ne lui permit point d'exécuter ce projet; elle empira même ſi fort, qu'elle le mit enſuite hors d'état d'entrer dans le Séminaire étranger, comme il ſe l'étoit propoſé. Il fut près de deux ans entre la vie & la mort, accablé par des maux de poitrine qui ne lui permettoient ni de parler ni d'écrire, & vivoit inconnu. Enfin après avoir tenté bien des remedes inutiles, il eſſaya

eſſaya le changement d'air, qui lui réuſſit mieux que le reſte. Il loua une maiſon au Fauxbourg *S. Antoine* ; & ſon zele ne lui permettant pas de reſter inutile, il voulut fonder une Communauté de Prêtres, pour prouver la vérité de la Religion. Ce nouvel établiſſement lui attira beaucoup de procès. Sa ſanté en fut de nouveau altérée, & ſon zele ſe refroidit, ſur ce qu'ayant vécu juſques-là comme un Saint, il n'avoit point fait de miracles ; il crut n'avoir embraſſé qu'une chimére, ſa foi s'en ébranla, il devint moins dévot : & voulant régler ſa conduite ſur ſes connoiſſances, il réforma, ſuivant ce principe, toute ſa conduite paſſée, & réſolut de rentrer dans le monde. Ses parents, qui ne ſavoient depuis longtemps ce qu'il étoit devenu, furent ſurpris de le revoir. Il lui tomba dans ce temps-là un Bénéfice ; mais dégoûté de la vie eccléſiaſtique, par le déréglement de la plupart des Prêtres, il réſolut de rentrer dans le ſervice. Ce fut un nouveau ſyſtême de créance & de

conduite par l'étude de la Philoſophie, ſur-tout de la Métaphyſique; & croyant, après la bataille d'*Ochſtet*, pouvoir ſe rendre néceſſaire, & avoir occaſion de faire ſa fortune, & de relever ſa famille qui avoit été un peu abaiſſée par les dépenſes du feu Comte de *Buquoit* ſon oncle, & par les chagrins que M. de *Louvois* avoit pris contre lui, il réſolut de faire un Régiment. Une vie ſi diſſipée & ſi différente de celle qu'il avoit menée juſques alors, ne pouvoit qu'altérer ſa dévotion, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte dans un genre de vie extraordinaire. Il fut bientôt connu & reçu par-tout, & paſſa chez les ſavants pour un homme qui ſur le champ parloit avec le plus de force & de netteté de toutes les ſciences les plus profondes & les plus abſtraites. Il s'étoit déjà fait beaucoup de protection, & il étoit ſur le point de lever ſon Régiment, lorſqu'étant auparavant allé faire un voyage en *Bourgogne* pour y réconcilier une famille de conſidération, il fut arrêté dans ce Pays, ſous prétexte d'y avoir

voulu fomenter, de même qu'en *Champagne*, un ſoulévement à la faveur de cinq ou ſix mille Faux-ſauniers détachés des frontieres de *Lorraine*, & qui répandus à droite & à gauche dans les deux Provinces que je viens de nommer, alloient à main armée vendre le ſel preſque juſques aux portes de *Paris*. L'Abbé de *Buquoit* avoit été obligé de voir en *Bourgogne* le Comte de la *Riviere*, qui en étoit Lieutenant de Roi; il commença à lui devenir ſuſpect par la maniere dont il parloit contre le Deſpotiſme. Enſuite, paſſant à *Saulieu* pour s'en retourner à *Paris*, il y rencontra deux de ſes amis, qui venoient d'être taxés, & qui en étoient de fort mauvaiſe humeur. Ces Meſſieurs le prierent à dîner, & l'engagerent dans une converſation qui dura plus de deux heures, & dans laquelle il brilla beaucoup, fronda le Deſpotiſme, & forma un plan de gouvernement propre à faire la félicité publique. L'Hôte & toutes les perſonnes qui étoient dans ce Cabaret, en furent charmés, & dans les ſui-

tes lui firent un crime d'une converſation qu'ils avoient admirée. Enfin, étant arrivé à *Morchandgi*, Village à deux lieues de *Sens*, & qui étoit le lieu fatal où il devoit perdre ſa liberté, il entra dans la cuiſine & demanda de la ſoupe. L'Hôteſſe lui fit goûter ſon bouillon; mais l'ayant trouvé trop ſalé, il dit en plaiſantant, qu'on voyoit bien que le ſel étoit à bon marché dans ce Pays, & que les Faux-ſaunicrs y avoient amené l'abondance. L'Hôteſſe ſe défendit d'en avoir jamais acheté de ces gens, & conta en même-temps la nouvelle de leur défaite, comme on les avoit attaqués; que les Chefs, après une vigoureuſe défenſe, s'étoient fait tuer, & que tout avoit été enſuite taillé en pieces, à la réſerve d'une trentaine de charretiers qu'on avoit menés dans les priſons chargés de fers. L'Abbé, ſurpris de cette nouvelle, s'écria: voilà de pauvres diables bien attrapés; s'ils avoient eu un homme comme moi à leur tête, cela ne leur ſeroit pas arrivé; & là-deſſus donnant carriere à ſon ima-

gination, il parla de la maniere dont il ſe ſeroit conduit dans un pareil cas, & déclama enſuite contre les impôts & autres choſes de cette nature, par leſquelles on met les Peuples au déſeſpoir. Cette converſation ne fut pas du goût d'un miſérable Recors de Village qui ſe trouva-là ; il demanda à l'Abbé qui il étoit ; & ayant été relancé avec hauteur, il s'aviſa, pour s'en venger & pour ſe rendre recommandable, d'aller chercher un Exempt de la Maréchauſſée qui enfermoit du foin dans le voiſinage, & qui vint ſous ſes auſpices, eſcorté de cinq ou ſix ſatellites ; ils arrêterent l'Abbé de *Buquoit* dans ce Cabaret. Il voulut d'abord ſe ſervir de ſes piſtolets pour réprimer leur inſolence ; mais la cohorte groſſiſſant, & la rumeur augmentant beaucoup, il fut pris, & même maltraité. On le trouva nanti de Livres qui ne traitoient que de révolutions, d'un maſque, & de quantité de petits bonnets. Se voyant entre les mains de ces canailles, il voulut, pour s'en tirer, entrer en compoſition avec

eux; & l'expédient auroit pu réuſſir, ſi le vindicatif Recors ne l'eût empêché. On publia d'abord qu'il étoit l'Abbé de la *Bourlie*, & par conſéquent un perturbateur du repos public. Le Prévôt de *Sens*, que l'on manda ſur le champ, détruiſit cette opinion : mais cependant il ſignifia à l'Abbé un ordre qu'il avoit reçu de la Cour, d'arrêter tous les voyageurs qui n'avoient point de certificats, & la néceſſité où il étoit de le mener dans les priſons de *Sens*. Tout ce que l'Abbé put en obtenir, ce fut de n'y être conduit que de nuit, & pour cela il feignit de ſe trouver mal en chemin. Enfin il y arriva ſur le pied d'un homme accuſé d'avoir parlé contre le Roi, & d'avoir été le Chef des Faux-ſauniers qu'on venoit d'exterminer. Il auroit ſouhaité que l'on n'eût pas ſu ſa détention, de peur que l'Archevêque de *Sens*, avec lequel il avoit eu des procès, & qui lui en vouloit depuis cinq ou ſix ans, ne lui rendît de mauvais offices. L'empreſſement de ſes amis rompit ſes meſures, en répandant le

bruit de ſon empriſonnement. Le Préſidial de *Sens* faiſoit alors le procès à cette trentaine de malheureux reſtes de Faux-ſauniers, & le Prévôt de *Melun* avoit été envoyé de la Cour pour y travailler. Celui-là trouvant que l'Abbé de *Buquoit* avoit été un peu trop légérement arrêté, en dit ſon ſentiment au Prévôt de *Sens*, qui craignant qu'au cas qu'il pût ſe tirer d'affaires, il ne lui en ſuſcitât enſuite à lui de fâcheuſes, réſolut de le perdre abſolument, & conſulta pour cela l'Archevêque, qui lui en donna les moyens, en écrivant en Cour contre l'Abbé, qu'il dépeignit comme un homme inquiet, d'un eſprit remuant, & même dangereux : enſuite il donna ordre au Prévôt de remonter toute la route qu'il avoit ſuivie pendant ſon voyage, afin de démêler ſa conduite : & ce fut alors que l'on ſut la maniere dont il avoit parlé au Comte de la *Riviere*, la converſation de *Saulieu*, & que l'on forma là-deſſus des accuſations très-graves. Pendant ce temps, il avoit eu la liberté du Préau,

& il avoit ſu par ſes amis, que le pis qui lui pouvoit arriver, étoit d'aller paſſer quelque temps dans un Séminaire, pour avoir mis le piſtolet à la main contre ceux qui l'avoient arrêté. Il offrit de s'y aller remettre lui-même, & ſe juſtifia ſur le maſque, les petits bonnets, & autres choſes qu'on avoit trouvées ſur lui. Enfin, ſon affaire prenoit un aſſez bon train, lorſque les informations du Prévôt de *Sens* lui firent prendre une toute autre face : il fut averti, & chercha à s'évader en ſoulevant quantité de priſonniers qu'on avoit arrêtés ſans raiſon, & obligés, pour ſe tirer d'affaire, à prendre parti dans le Régiment du Comte de *Tonnerre*. Il vouloit auſſi mettre les trente Faux-ſauniers dans ſon parti, & procurer par-là la liberté aux uns & aux autres : mais on ne lui laiſſa pas le loiſir d'exécuter ce projet ; car on le tira des priſons de la Cour, pour le mettre dans celles de l'Officialité. Ce fut-là un coup de jarnac de l'Archevêque, qui ſous prétexte de lui faire faire des compli-

ments, lui envoya des gens qui avoient ordre de l'eſpionner ; il ne parla plus à perſonne, & le Comte de *Châteauneuf* ne put obtenir qu'avec bien de la peine la permiſſion de l'aller voir ; ainſi voyant que les choſes prenoient un mauvais tour, il fit de nouveaux efforts pour ſe ſauver, & engagea la fille du Concierge à lui en faciliter les moyens. Mais à peine avoit-on commencé à prendre des meſures là-deſſus, qu'on vint à deux heures après minuit le faire lever bruſquement, & après lui avoir mis fort civilement les fers aux mains & aux pieds, ſous prétexte qu'étant un homme fort actif il falloit s'aſſurer de lui, on le fourra dans une chaiſe eſcortée par une douzaine d'Archers, qui prit en toute diligence la route de *Paris*. Il arriva dans cette mortifiante ſituation à *Montreau*, qui étoit le lieu de la dînée, & où il excita la curioſité de toutes les perſonnes qui le virent. Il y fit pourtant bonne mine, dîna à table en Philoſophe, & trouva même le ſecret de jetter, ſans qu'on y prît garde, des papiers

qu'il avoit ſur lui, & qui auroient pu gâter ſes affaires. Les Gardes qui ſavoient qu'il avoit fait quelques tentatives pour ſe tirer des priſons de *Sens*, lui dirent alors en badinant, que pour le coup ils le défioient de s'échapper de leurs mains. Il n'y avoit pas même grande apparence qu'il dût y ſonger; cependant il l'eſſaya le ſoir même; & lorſqu'on fut arrivé à *Melun*, où on devoit coucher, il fit le malade, afin d'empêcher que les Gardes ne couchaſſent avec lui: & en effet, ils donnerent dans ce panneau, & ſe contenterent de l'enchaîner par un pied à une des colonnes du lit: ainſi, dès qu'il les crut tous endormis, il ſe leva doucement, & après avoir ſoulevé le ciel du lit de deſſus les quatre colonnes, il fit ſortir ſa chaîne par le haut de celle où on l'avoit attaché; & elle ne tint plus qu'à ſon pied; il la lia à ſa ceinture, & profitant du ſilence qui régnoit dans cet appartement, il ſongeoit à gagner la fenêtre, lorſque marchant pour cela à tâtons, il alla donner contre un Garde

qui étoit couché par terre, & qui, s'éveillant en ſurſaut, mit bientôt l'alarme parmi ſes camarades. On courut chercher de la chandelle, & l'on fut fort ſurpris de voir que l'Abbé de *Buquoit* étoit non-ſeulement déchaîné, mais même qu'il s'étoit ſaiſi de leurs piſtolets qu'il avoit trouvés ſur la table, & qu'il paroiſſoit avoir envie de faire main baſſe ſur eux. Ils trouverent pourtant le ſecret de le déſarmer : il fut doublement enchaîné ; on lui fit mille inſultes, le traitant de ſorcier, parce qu'on ne pouvoit pas comprendre par quel moyen il avoit pu arracher ſa chaîne de la coloune du lit. Enfin, continuant toujours la même route, on lui fit traverſer *Ville-Neuve-Saint-George*, avec les fers aux mains & aux pieds ; & quoique ſuivant les regles on dût, en arrivant à *Paris*, le mener droit en priſon, on lui fit d'abord mettre pied à terre à la *Clef d'argent* de la rue de la *Mortellerie*, où tous les gens de *Sens* ont coutume de débarquer, afin qu'il eût la confuſion de paroître devant eux dans

un état auſſi mortifiant, après quoi deux Hoquetons le conduiſirent au *Fort-l'Evêque*, où je crois qu'il eſt à propos de le laiſſer juſqu'à nouvel ordre ; car encore faut-il ſe donner le temps de reſpirer. Je ne ſais ſi vous ne vous ennuyerez point d'entendre toujours parler de la même choſe ; mais je vous avoue que je me laſſe de traiter toujours le même ſujet, & qu'il a fallu un motif auſſi puiſſant que celui de vous faire plaiſir, pour m'engager à une narration auſſi ſuivie : car j'aime la diverſité en toutes choſes ; cependant je me ſuis ſurpaſſée aujourd'hui, & jamais Curé de Village, en faiſant le Panégyrique du Patron de ſa Paroiſſe, n'eſt entré dans un plus grand détail que celui que je viens de vous faire de la vie de l'Abbé de *Buquoit* : car enfin je n'en ai pas laiſſé échapper la moindre circonſtance ; je l'ai ſuivi dans tous ſes différents états, même juſqu'à la Trappe. J'eſpere que vous me tiendrez compte de mon exactitude, & de mon attention ſur tout ce que vous ſouhaitez. Je voudrois

voudrois pourtant bien ſavoir à propos de quoi vous me faites écrire cette Légende, & à quoi une pareille hiſtoire peut vous être bonne. Mais non, cette curioſité gâteroit le mérite de ce que je viens de faire ; la véritable complaiſance ne doit rien examiner, je veux en ſuivre les loix : & en ne me propoſant pour but que le deſir de vous plaire, vous faire connoître combien je ſuis. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXII.

IL n'y a rien de plus obligeant que votre procédé, Madame ; vous faites plaiſir à vos amis de la meilleure grace du monde, & l'on dira de vous, comme on dit de notre Monarque, qu'il oblige doublement par la maniere dont il le fait ; car vous ſuivez le même modele. J'avoue que par-là vous me mettez doublement dans mon tort, & j'ai de la confuſion de la maniere dont je m'y ſuis priſe pour

vous faire hâter de me conter cette hiſtoire. Il eſt vrai, comme vous le dites, qu'elle a tout l'air d'une Légende de quelque Saint, & que tous ces différents excès de dévotion, & ces genres de vie extraordinaire, ſentent tout au moins le Fondateur de quelque Ordre Monaſtique. Vous ne comprenez point le ſujet de ma curioſité là-deſſus ; vous avez raiſon, me connoiſſant comme vous faites : car vous ſavez bien que je lis moins la Légende dorée & la Vie des Saints, que *Théophraſte*, *Télémaque* & autres Livres de cette nature ; ce n'eſt donc point tout ce fanatiſme de l'Abbé de *Buquoit* qui m'a miſe dans le goût de ſes aventures, mais bien ſon évaſion de la *Baſtille*, dont j'ai oui parler ici, & que j'ai d'abord traitée de fable. Enſuite, lorſqu'on m'a dit qu'il étoit paſſé dans les Pays étrangers, j'ai cru qu'étant à portée d'en ſavoir des nouvelles, vous voudriez bien m'en donner ; & que je pourrois apprendre, par votre moyen, comment il a pu tenter, & même réuſſir dans une choſe qu'on re-

garde comme impoſſible. Voilà l'endroit par où il a excité ma curioſité & celle de bien des perſonnes à qui j'ai promis de faire part de ce que vous m'en diriez : je ne vous avois même d'abord demandé, ce me ſemble, que l'hiſtoire de ſon évaſion ; vous avez voulu prendre les choſes de plus loin, en me faiſant celle de ſa vie : je vous en ſuis bien obligée ; & cela n'en eſt que mieux, parce que, connoiſſant par-là le caractere de la perſonne, on peut mieux comprendre de quoi elle eſt capable. J'eſpere qu'après avoir conduit les choſes auſſi loin, vous voudrez bien ne pas être obligeante à demi, & que vous reprendrez le fil de votre narration où vous l'avez laiſſée. L'époque en eſt trop bien marquée pour ne pas vous en ſouvenir, puiſque c'eſt au *Fort-l'Evêque* que vous avez laiſſé l'Abbé de *Buquoit* ; toutes les ſcenes ennuyeuſes ſont paſſées : & comme nous approchons du dénouement, le bel endroit va ſans doute bientôt venir. Je l'attends avec impatience, & ſuis avec toute la re-

connoiſſance que je dois pour tous vos ſoins préſents & à venir. *A Paris ce.*

LETTRE LXXIII.

VOUS avez raiſon, Madame, il ne faut pas reſter en ſi beau chemin, & je n'ai garde de laiſſer plus long-temps l'Abbé au *Fort-l'Evêque*, où je l'ai conduit dans ma précédente : nous allons tâcher de l'en tirer, ou plutôt de voir comment il s'en tirera lui-même. Mais nous ne ſommes pas encore ſi près du dénouement que vous penſez ; car il faudra encore le mener à la *Baſtille*, & nous avons bien du chemin à faire avant cela. Il faut aller pied à pied : je ne ſais point ſi toutes les ſcenes ennuyeuſes ſont paſſées ; en tout cas, nous les eſſuyerons de moitié : &, comme vous voyez, c'eſt moi qui fais les avances, puiſqu'il faut que je les écrive avant que vous les liſiez. *Vous trouvez, dans cet Abbé, du rapport avec certains*

Fondateurs d'Ordres Monaſtiques. Je le crois bien ; car il s'étoit mis dans la tête d'imiter *S. Ignace de Loyola*, & *S. Alexis.* Mais ce n'eſt point de quoi il s'agit à préſent ; il eſt queſtion, comme je vous l'ai déjà dit, que deux Hoquetons le conduiſirent au *Fort-l'Evêque*, où il reſta huit jours ſur le Préau, pendant leſquels il imagina divers moyens pour ſe ſauver ; mais ſon interrogatoire rompit toutes ſes meſures ; & contre l'ordinaire, après l'avoir ſubi, il fut reſſerré, ne parla plus à perſonne, & paſſa pour un homme perdu. Cela ne le découragea point ; il ſe ſouvenoit d'avoir oui dire qu'un Exempt des Gardes du Corps avoit pu, par le moyen de ſes camarades, ſe ſauver de cette priſon par la fenêtre d'un grenier qui donnoit ſur le Quai de la *Vallée de Miſere*, & qu'il avoit manqué ſon coup par l'horreur qu'il avoit eu du précipice, & avoit eu enſuite la tête tranchée ; ainſi profitant de cette leçon, l'Abbé ſe réſolut de tenter ce que le pauvre Exempt n'avoit oſé riſquer. Il tâcha premiére-

ment de s'orienter, & de ſavoir la carte de cet affreux ſéjour ; il comprit que le grenier en queſtion ſervoit d'antichambre à ſa petite cellule, & étoit en même-temps le garde-meuble de toute la maiſon. Après cette premiere idée, voulant être sûr de ſon fait avant de rien entreprendre, il feignit de ſe trouver mal, un jour qu'on le ramenoit d'en bas, & s'appuyant auprès d'une des lucarnes de ce grenier, il pria le Géolier qui le conduiſoit, de le laiſſer reſpirer un moment. Cet homme le lui permit ; & mettant la tête à la fenêtre, ſous prétexte de prendre l'air, il ſe confirma dans l'idée qu'il avoit eue, & vit que cela donnoit effectivement ſur le Quai de la *Vallée de Miſere*. Il eſt vrai que la hauteur étoit prodigieuſe, & qu'il fut effrayé de cette quantité de grilles de fer qui regnent juſques en bas, avec des pointes qui, quand on les regarde d'en haut, forment un ſpectacle des plus affreux ; car on croit voir une forêt toute hériſſée de fer. Cette vue l'effraya ; mais elle ne le rebuta point : après

qu'on l'eut remis dans ſa chambre bien cadenacée, il ne ſongea plus qu'aux moyens d'exécuter ſon projet. Tout conſiſtoit à pouvoir ſortir de ſa chambre, & à ſe trouver ſeul dans ce grenier : pour cela il auroit fallu rompre la porte ; mais outre qu'elle étoit trop forte, & qu'il n'avoit point d'outils propres pour cela, il étoit encore à craindre que le bruit qu'il auroit été obligé de faire, ne découvrît tout le manége ; ainſi, toutes réflexions faites, il ne trouva pas de meilleur moyen que celui de brûler la porte ; & ſe fixant à cette idée, il pria dès le lendemain le Concierge, de vouloir bien lui permettre de faire lui-même ſa cuiſine dans ſa chambre. Il demanda des œufs, & du charbon pour les cuire ; il paya largement, afin d'obtenir plus aiſément cette permiſſion, après quoi, dès qu'il crut tout le monde couché, il rangea de la braiſe au bas de la porte, ſouffla, & fit ſi bien que le feu y prit ; & dès qu'il en eut conſommé aſſez pour faire une ouverture par où il pût paſſer,

ne voulant point cauſer d'incendie, il empêcha les flammes d'aller plus loin, & emprunta le ſecours de ſon pot de chambre pour les éteindre. Il eut encore à combattre une fumée horrible dont il penſa être ſuffoqué : mais il ſurmonta tous ces obſtacles, & après avoir paſſé par la bréche, il enjamba dans ce grenier tant deſiré, d'où il eſpéroit ſe procurer une entiere liberté. Le ſuccès répondit à ſon attente : car quoiqu'il n'eût point de cordes pour deſcendre par la fenêtre, il trouva le ſecret d'en faire, en coupant par bandes les toiles de quantité de matelats qui étoient dans ce garde-meubles : il les attacha les unes aux autres ; en accrocha un bout qu'il noua à une des colonnes de ſon lit, qu'il mit en travers près de la lucarne ; & qui étant beaucoup plus longue que cette lucarne n'étoit large, faiſoit que la corde étoit sûrement accrochée dans le grenier : après quoi s'abandonnant à ſa deſtinée, il riſqua cette périlleuſe deſcente, & au travers des pointes de fer dont toutes les fenê-

res de cinq ou ſix étages ſont hériſ-
ées, il arriva enfin ſur le Quai de la
allée de Miſere, environ vers le point
u jour, tout déchiré & dans un fort
raud déſordre. Des Marchands, qui
ommençoient à ouvrir leurs bouti-
ues, le virent aborder à terre, & n'eu-
ent garde de le déceler : mais il penſa
tre perdu par l'acharnement d'une
roupe de poliçons qui le ſuivoient en
aiſant des huées qui, ſi une groſſe
luie ne les eût diſperſés, auroit infail-
iblement fait découvrir ſa marche. Il
âcha de les dérouter en faiſant quantité
le tours & de détours, traverſa *Saint*
Euſtache, & arriva enfin auprès du
Temple, où, ſous prétexte de vouloir
léjeûner, il entra dans un cabaret,
fin de dérober ſa piſte à ceux qui au-
oient pu le ſuivre. Mais comme il en-
endit que l'on raiſonnoit ſur ſon mau-
ais équipage, il crut que ſon évaſion
toit déjà ſue; & de peur de ſoupçon,
l paya promptement l'Hôte, & ſortit
ans ſavoir quel chemin il devoit pren-
re. Mais ſe ſouvenant tout d'un coup

qu'une parente de quelqu'un de ſes Domeſtiques logeoit à l'enſeigne du *Nom de Jeſus*, près des *Madelonettes*, il fut s'y refugier : il lui bâtit un roman, diſant qu'il arrivoit de Province, & qu'il avoit été volé & dépouillé dans une forêt, après quoi il donna de l'argent à cette femme pour lui apprêter à manger : mais ne ſe croyant pas en sûreté chez elle, au cas qu'elle vînt à ſavoir dans les ſuites la vérité de l'hiſtoire, il ſortit de cette maiſon, & fut, à la faveur des ténebres, chercher un aſyle plus sûr. S'il avoit bien fait, il ſeroit d'abord ſorti du Royaume ; mais il voulut y reſter pour tâcher de faire prendre un meilleur tour à ſon affaire, & d'engager le Parlement à en prendre connoiſſance. Il paſſa neuf mois dans ſes inutiles pourſuites, faiſant préſenter des Placets au Roi, par leſquels il offroit de s'aller remettre lui-même dans les priſons de la Conciergerie, proteſtant qu'il ne s'étoit ſauvé de celles du *Fort l'Evêque* que parce qu'il craignoit d'y être oublié, & de n'y pouvoir pas

btenir le Jugement d'une affaire de aquelle il ne craignoit point les ſuites, ès qu'elle ſeroit traitée juridiquement. Toutes ſes remontrances furent vaines : inſi ſe voyant au bout de neuf mois uſſi peu avancé que le premier jour, il rit le parti de décamper du Royaume ; nais il le prit dans une mauvaiſe cononcture, car ce fut dans le temps qu'un arti des Alliés, qui avoit enlevé M. le remier, manqua ſon coup, & que le hef de ce parti fut lui-même arrêté. On redoubla alors le ſoin qu'on prend le garder les avenues du Royaume, & 'Abbé de *Buquoit* fut pris à la *Fere*, omme étant un François refugié & un chappé du parti *Anglois* ; il proteſta u'il étoit un Marchand forain : mais on e mit toujours par proviſion en lieu de ûreté juſques à ce qu'on eût vérifié la hoſe, & l'on écrivit à *Paris* à ceux u'il avoit dit être ſes Correſpondants, afin d'en ſavoir la vérité. Mais comme il prévoyoit bien que leur réponſe ne ſeroit point conforme à ce qu'il avoit avancé, & qu'il craignoit de retomber

entre les mains de la Cour, il réſolut de ne les point attendre en priſon, & tenta de ſortir encore de celle-là par les gouttieres, comme il avoit fait du *Fort-l'Evêque* : mais le bruit qu'il fit, en voulant exécuter ſon projet, fut entendu de l'Hôteſſe. Cela le fit regarder comme très-criminel ; & pour s'en mieux aſſurer, on le mit dans un cachot; il y conſerva pourtant le deſir & même l'eſpérance de ſe ſauver : & comme il avoit remarqué, avant d'être ſi fort reſſerré, que la cour de cette priſon donnoit ſur les foſſés de la Ville, & qu'il y avoit un tas de pierres & d'ordures, d'où, avec un peu d'agilité, on pouvoit ſauter ſur le mur, un jour qu'on lui faiſoit traverſer cette cour pour de certaines néceſſités, il pria tout d'un coup le Concierge de lui aller chercher à boire, & lui donna de l'argent, afin d'être mieux obéi. Cet homme ne fit pas difficulté de le laiſſer dans une cour qui étoit enfermée dans le centre de la maiſon, & il n'héſita pas un moment à tenter le ſaut périlleux. Mais cette

:ette fatale Hôteſſe, toujours deſtinée
i rompre ſes meſures, traverſa vîte-
nent la cour, dans le temps que l'Abbé
ıvoit pris ſon eſſor. Il ne laiſſa pas de
auter dans le foſſé, & de le traverſer
i la nage : mais comme cette femme
ıvoit mis l'alarme au quartier par ſes
:ris, on courut à la guette de l'Abbé.
)n lui coupa chemin par-tout; & mal-
gré tous les efforts qu'il fit pour éviter
le tomber entre les mains de ceux qui
e cherchoient, il ne put pas l'éviter;
& n'ayant plus la force de nager, il
allut ſe rendre. On le remporta dans
a priſon, & tout le monde ſe mit dans
a tête que c'étoit un Miniſtre des *Se-*
venes, échappé d'entre les *Camiſards*.
Cette opinion fit qu'on le reſſerra plus
étroitement que jamais, & que bientôt
ıprès il fut conduit avec bonne eſcorte
dans la priſon de la *Baſtille*, d'où aſſu-
rément il n'avoit pas lieu d'eſpérer de
)ouvoir s'échapper, puiſque, humaine-
nent parlant, c'étoit tenter l'impoſſible.
Il compta pourtant là-deſſus; & dès
ju'il y entra, il regarda de tous les

côtés pour remarquer celui qui ſeroit le plus propre au deſſein qu'il fit dans ce moment, & qu'il trouva moyen d'exécuter dans la ſuite, malgré toutes les difficultés qui s'y rencontrerent. Vous voyez bien, Madame, que nous n'étions pas ſi près du dénouement que vous l'aviez cru, puiſque, depuis ma derniere Lettre, j'ai eu bien des choſes à vous conter là-deſſus, je ne ſaurois même dans celle-ci finir le récit des aventures de l'Abbé de *Buquoit*; car voici une nouvelle captivité qui mérite bien une autre repriſe, & il me ſeroit impoſſible d'achever toute cette hiſtoire d'une haleine: ainſi je crois qu'il eſt à propos de laiſſer M. l'Abbé dans cette priſon, comme nous le laiſſâmes l'autre jour dans l'autre, ſauf à l'en retirer de même: les époques ſeront pareilles, & trop bien marquées pour que nous puiſſions les oublier. Donnons-nous donc le temps de reſpirer, la foire n'eſt pas ſur le pont, & la narration eſt à préſent aſſez avancée pour que vous puiſſiez bien attendre encore huit jours à

atisfaire pleinement votre curioſité là-eſſus. Adieu donc ; je ne vous parle oint d'autres choſes, parce que je vourois avoir déjà fini, & que, comme it le proverbe, qui trop embraſſe mal treint. Je ſuis, &c. *A Aix-la-Chaelle, ce.*

LETTRE LXXIV.

JE ne puis que vous remercier de vos ontés, Madame, & de l'aſſurance que ous me donnez de vouloir bien me les ontinuer juſques au bout, en finiſſant l'hiſtoire des aventures de l'Abbé de *Buquoit*. Elles me paroiſſent aſſez extraordinaires juſques ici, & j'attends ſa ſortie de la *Baſtille* avec impatience : car il me ſemble que cette fin couronnera l'œuvre, & qu'elle ſera effectivement le chef-d'œuvre de ſon adreſſe. Mais quelque empreſſement que j'aie d'en venir à ce dénouement, je ne ſaurois trouver mauvais que vous repreniez

de temps en temps haleine : une trop longue narration ſentiroit plus le Livre que la Lettre, ſi elle n'étoit pas interrompue à propos. Ces petits intermedes que vous avez ſoin de ménager, raniment l'attention de la perſonne qui lit, & ſoulagent celle qui ſe donne la peine d'écrire, qu'une trop longue application ſur un même ſujet ne pourroit que fatiguer. Je voudrois pouvoir diverſifier celui-ci, & vous égayer l'imagination par le récit de quelque jolie aventure : mais il n'en arrive plus ici, où elles étoient autrefois ſi fréquentes, & *Paris* n'eſt plus le théâtre des ſcenes tendres & galantes : on n'y a plus le mot pour rire ; chacun y eſt occupé de ſes chagrins & de ſa miſere ; la Cour n'eſt attentive qu'à ce qui ſe paſſe en *Eſpagne*, & nos Poëtes ne ſont occupés qu'à chanter les exploits du Duc de *Vendôme*, & les efforts qu'il fait pour *Philippe V* dans ce Pays-là. On en fait ici de terribles pour lui, en lui envoyant de l'argent, des grains, des Troupes & des armes, au haſard d'épuiſer en-

tiérement le Royaume : car je ne vois pas qu'on puiſſe imaginer de nouvelles reſſources ; tout a été mis en œuvre juſques ici, excepté le ſecret de faire ce qu'on appelle le *grand-œuvre*, dont l'Evêque de *Senez* en *Provence* avoit flatté la Cour, en propoſant un Provençal qui ſe vantoit de ſavoir cet admirable ſecret, & de pouvoir produire ce métail ſi précieux & ſi néceſſaire à la *France*, dans une conjoncture comme celle-ci. Mais c'étoient des illuſions ; car lorſqu'on a voulu preſſer cet homme là-deſſus, & l'obliger à faire ce dont il ne s'étoit peut-être vanté qu'en plaiſantant, on ne l'a pas trouvé fort diſpoſé à l'exécution, ce qui a obligé le Comte de *Grignan*, Lieutenant de Roi dans cette Province, de donner des Gardes à ce malheureux, & de le faire conduire à *Paris* comme un criminel. Cette violence l'a engagé à le devenir effectivement ; car il a fait rebellion en chemin, & a bleſſé quelques-uns de ſes Gardes en voulant tâcher d'échapper de leurs mains. Un pareil procédé aggrave

ſa peine ; car on vient de le conduire pieds & poings liés à la *Baſtille*, d'où il ne pourra pas ſe tirer ſi aiſément que notre Abbé ; & cela pour le punir d'avoir donné de fauſſes eſpérances. Il y auroit eu franchement quelque eſpece de chimere à faire attention ſur une choſe de laquelle il y a long-temps qu'on doit être revenu ; & il me ſemble qu'il y a auſſi un peu trop de cruauté à punir ainſi un malheureux viſionnaire. Quoi qu'il en ſoit, voilà l'occaſion de faire de l'or tout-à-fait manquée ; car il n'y a pas apparence que ce prétendu Chymiſte ſe perfectionne dans cet Art au lieu où il eſt, la *Baſtille* ne me paroiſſant pas un laboratoire fort propre à cela ; & quand il ſeroit vrai qu'il auroit cette ſcience ſi recherchée, & ſi peu trouvable, il n'y auroit guere d'apparence non plus qu'il voulût la mettre en pratique ; & la maniere dont on s'y prend pour l'y engager, n'eſt pas autrement fort engageante. La Ducheſſe douairiere d'*Aumont*, fille de la Maréchale de la *Mothe*, & ſœur des Du-

cheſſes de *Vantadour* & de la *Ferté*, vient de mourir. C'étoit une des héroïnes de *Buſſi*. Elle avoit fait du bruit dans la vieille Cour, & étoit devenue dévote dans celle-ci. Mais à propos de dévotion, on eſt fort mal édifié ici de celle du S. Pere; & la défenſe qu'il vient de faire de prier pour le repos de l'ame du défunt Archevêque de *Sébaſte*, ne donne pas une fort bonne idée de la foi de Sa Sainteté; car enfin c'eſt en quelque maniere être Huguenot, ou du moins diſpoſé à le devenir, que de défendre la priere pour les morts, qui eſt un article ſi eſſentiel dans la Religion, & d'une ſi grande conſéquence. Qu'on ne me diſe pas que c'eſt pour punir ce Prélat qu'on a donné un pareil décret; car on ne pourroit ſans crime accuſer le *S. Pere* d'un manque de charité; & puiſque le Seigneur dit qu'il y aura joie au Ciel pour l'amendement d'un pécheur, quelle apparence que le Lieutenant du Seigneur en terre, voulût priver les ames de ce bienheureux ſéjour, & leur en fermer la porte, en dé-

niant aux morts les ſecours qui leur ſont néceſſaires pour y entrer? Je conclus donc que le Pape n'auroit jamais autoriſé ce décret ſcandaleux que l'Inquiſition vient de donner contre l'ame de l'Archevêque de *Sébaſte*, s'il n'avoit bien connu l'inutilite de la priere pour les morts ; & cela étant, on ne peut pas avoir une grande idée de ſa Catholicité. Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours quelque choſe de bien choquant là-dedans, & l'Inquiſition devroit ſe contenter d'étendre ſa Juriſdiction ſur les perſonnes, en faiſant rôtir à ſon gré ceux qui lui paroiſſent ſuſpects d'héréſie. Mais c'eſt franchement un peu trop que de vouloir condamner les ames au feu éternel. Cela ſoit dit avec tout le reſpect qui eſt dû à ce terrible Tribunal, & à notre *Saint Pere le Pape*. On fait ici de grands projets pour la Campagne future. On parle de donner le commandement d'un corps d'Armée au Duc de *Baviere*. Je ne ſais ſi tous ces projets ſeront remplis & ſuivis d'un ſuccès heureux. C'eſt ce que le temps nous

apprendra : mais ce qu'il y a de sûr, & dont vous ne devez pas douter, c'eſt que je ſuis pour la vie, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE LXXV.

VOTRE derniere Lettre eſt ſi courte, qu'on voit bien, Madame, que vous vous êtes dépêchée de la finir, afin de m'obliger à me hâter de vous répondre. Vous ſeriez bien attrapée ſi j'allois vous écrire ſuccintement, & vous brocher en quatre mots une aventure que vous ſouhaitez ſans doute qu'on vous circonſtancie un peu mieux. Mais ne craignez rien, je ſuis bonne Princeſſe; & je m'en vais vous ſervir à votre mode. Pour cela, il faut reprendre l'Abbé de *Buquoit* où nous l'avons laiſſé, c'eſt-à-dire, entrant dans la *Baſtille*, & vous dire que dès ce moment il commença à former le plan de ſon évaſion, en regardant à droite & à gau-

che, lorſqu'on le deſcendit de ſa chaiſe, pour remarquer tantôt le Pont-levis, & tantôt la Contreſcarpe, afin de voir par quel endroit il lui ſeroit le plus aiſé de s'échapper. On ne lui laiſſa pas le temps de rêver beaucoup à cela ; car on le conduiſit au plus vîte dans la Tour de la *Bretigniere*. Il y a huit Tours à la *Baſtille*, dont chacune a ſon nom, & qui ont toutes quatre étages. La premiere chambre n'eſt proprement qu'un cachot. Elle eſt de plein-pied avec la cour, & ne reçoit de jour que par quelques feutes qui ſont dans un mur épais de quatorze pieds, & dans leſquelles on pourroit à peine paſſer le doigt. C'eſt-là que l'on met les criminels auxquels on fait le procès, & dont les crimes ſont graves. Le ſecond étage de ces Tours eſt moins obſcur ; & dans les troiſiemes & quatriemes chambres il y a des cheminées : mais ni les unes ni les autres ne ſont éclairées que par une ſeule fenêtre. Elles en avoient autrefois davantage ; mais certain Gouverneur de la *Baſtille*, Normand de Nation, &

dont le cœur étoit ſans doute peu ſenſible à la pitié, ne trouva pas à propos que les pauvres priſonniers puſſent ainſi reſpirer à leur aiſe ; & ne laiſſant qu'une ſeule fenêtre à chaque chambre, il fit boucher toutes les autres, ne voulant pas que ces pauvres malheureux euſſent la conſolation de recevoir la lumiere par plus d'un endroit ; encore eſt-il bon de remarquer qu'outre la grille épaiſſe qui ferme cette unique fenêtre au dehors, il y en a encore une qui avance plus d'un pied dans la chambre, afin d'empêcher qu'on ne puiſſe paſſer la tête dans l'épaiſſeur du mur, & qu'on ne puiſſe en quelque maniere pomper l'air qu'on n'a pas la liberté de pouvoir reſpirer. C'eſt cela qui cauſe tant d'infirmités à la plupart des priſonniers, & qui fait qu'il y en a tant qui perdent l'eſprit dans ce triſte lieu, où l'on a encore le déſagrément, lorſqu'on eſt logé en compagnie dans quelques-unes de ces chambres, d'y être toujours mal aſſorti. Ces huit Tours de la *Baſtille* ont chacune leur nom. L'une s'appelle

la Tour de la *Bretigniere* ; l'autre, de la *Bretaudiere* ; la troiſieme, la *Comté* ; la quatrieme, la Tour du *Puis* ; la cinquieme, la Tour du *Tréſor* ; la ſixieme, la Tour du *Coin* ; la ſeptieme, de la *Liberté* ; & la huitieme, la Tour de la *Chapelle*. On ne ſort guere de celle-là qu'en ſortant de la vie ; & l'on prétend que c'eſt-là que ſont les *Oubliettes*, par où l'on fait paſſer ceux qui ſont deſtinés à mourir *incognito*. L'Abbé de *Buquoit* fut d'abord mis dans la Tour de la *Bretigniere*, & dans une de ces chambres baſſes qu'on pourroit appeller cachots, quoiqu'il y en ait encore de ſouterrains par-deſſous. Il fut-là juſques à ſon premier interrogat, & enſuite on l'en tira pour le faire chambrer avec quelques autres priſonniers dans une troiſieme chambre. Ce fut-là qu'après avoir ſondé les eſprits, il propoſa à ſes Compagnons de miſere, les moyens qu'il avoit imaginés pour ſortir de ce triſte lieu ; & pour les encourager à prendre confiance en lui, il leur déclara qu'il avoit encore de l'argent & des bijoux

bijoux qu'il offroit de partager avec eux, dès que Dieu leur auroit fait la grace de recouvrer leur liberté. Un discours auſſi touchant avoit fort animé les auditeurs; mais un Abbé, qui eut moins de foi que le reſte de la troupe, jugea qu'il ſeroit plus sûr pour lui d'en être le délateur, & fit avertir le Gouverneur des projets de l'Abbé de *Buquoit*, qui fut remis dans la chambre baſſe, ou eſpece de cachot, d'où il avoit été tiré, afin d'y faire pénitence de l'envie qu'il avoit eue de ſe ſauver. Il reſta-là tout ſeul pendant quelques jours; mais s'ennuyant de cette ſolitude, & voyant bien qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper par-là, il s'aviſa d'un ſtratagême pour ſe faire remettre en chambre; ce fut de faire le mourant. Il joua parfaitement bien ſon rôle: car dans le temps qu'il entendit ouvrir ſa porte, & qu'on entra pour lui apporter à manger, il parut tout debout, d'un air effaré, tenant ſon pot de chambre à la main, & ſe laiſſa tomber dans ſon ordure. Il fit enſuite le mort pendant quelque temps;

& après avoir eſſuyé divers remedes, il commença à donner quelques ſignes de vie, quand il vit qu'on fouilloit dans ſes poches ; & peu-à-peu l'on s'apperçut qu'il pourroit revenir de cet accident, & que la choſe dégénéreroit en paralyſie : ainſi le croyant hors d'état de rien entreprendre, & jugeant qu'il avoit beſoin de ſecours, on le remit en ſociété. Ce fut alors qu'il ſentit renouveller ſes eſpérances ; mais ne voulant pas ſe confier trop légérement à ſes camarades, il contrefit avec eux le paralytique, comme il faiſoit devant ceux ſous la garde deſquels il étoit, & réſolut d'éprouver les eſprits avant de ſe déclarer, & de bien reconnoître le terrein. Il fit enſorte, ſous divers prétextes, de voyager dans la *Baſtille*, & d'y parcourir toutes les Tours, en ſe faiſant changer de temps en temps de chambre, afin de voir par quel endroit il lui ſeroit plus aiſé de tenter l'aventure, & de fixer là ſon domicile. Après avoir ainſi erré d'une Tour à l'autre pendant quelque temps, il fut mis dans

la Tour de la *Bretaudiére*, avec un Gentilhomme Allemand, Luthérien de Religion, qu'on appelloit le Baron de *Peken*, & qui avoit été, dit-on, arrêté pour avoir dit que le Roi ne voyoit qu'au travers des lunettes de Madame de *Maintenon*. Outre ce Baron de *Peken*, il y avoit encore dans la même chambre un Irlandois, dont l'Abbé ne s'accommodoit pas, & dont il trouva le secret de se défaire, en le mettant aux prises avec l'Allemand. C'étoit tous les jours nouvelles querelles, & les choses en vinrent enfin jusques à un duel: car l'Allemand ayant séparé une paire de ciseaux qu'il avoit, en attacha chaque moitié à un bâton de cotteret, & avec cette nouvelle maniere d'épée, présenta le combat à son ennemi. L'Abbé les empêcha d'en venir aux mains, & avertit les Guichetiers de ce qui se passoit, si bien qu'on trouva à propos de séparer ces deux bidets hargneux. L'Abbé auroit risqué dans cette occasion de voir éloigner l'Allemand aussi-tôt que l'Irlandois, s'il n'avoit eu

la précaution, quelque temps auparavant, d'entrepreudre ſa converſion à la Religion Catholique ; ainſi on n'eut garde de les ſéparer, & on le laiſſa auprès de l'Abbé, afin qu'il achevât de le perſuader. Dès qu'il ſe vit débarraſſé de l'incommode troiſieme, il fit confidence de ſon deſſein au Baron de *Peken*, après avoir exigé de lui les ſerments néceſſaires pour ſa sûreté ; & enſuite on examina les moyens les plus propres à l'exécution de ce deſſein. Il fut d'abord réſolu d'attaquer un des endroits où, comme j'ai déjà dit, il y avoit eu autrefois des fenêtres, & d'en ôter les pierres dont ce vuide avoit été rempli. On y travailla pendant quelque temps, & l'on commençoit déjà à bien eſpérer du ſuccès, lorſque ces belles eſpérances furent renverſées par un faux frere, & voici comment la choſe ſe paſſa. Le Baron de *Peken*, qui étoit dans cette chambre depuis plus long-temps que l'Abbé, avoit établi une eſpece de correſpondance avec quatre priſonniers qui étoient à celle de deſſus, & il avoit

ſouvent des converſations par le moyen de certains trous qu'ils avoient faits dans la cheminée. L'Abbé avoit été admis à ces ſociétés enfumées ; mais il n'avoit pas jugé à propos de parler de ſon projet à ces Meſſieurs : *Peken* le fit à ſon inſu, & le complot fut encore découvert par un nommé *Joyeuſe*, fils d'un Magiſtrat de *Cologne*, que le deſir & l'eſpoir de la liberté engagea à trahir ſes confreres. L'affaire n'eut pourtant pas d'auſſi fâcheuſes ſuites que l'on auroit pu croire : ce projet fut traité de viſion, & l'Abbé, qui faiſoit toujours extrêmement l'écloppé, dit que M. le Baron ayant bu un verre de vin de trop, avoit été faire ces contes pour ſe divertir, & que l'autre avoit ſottement donné dans le panneau. On avoit eu ſoin de racommoder ce qui avoit été gratté autour de l'ancienne fenêtre ; ainſi il n'y paroiſſoit pas, & tout ce que cette trahiſon produiſit, ce fut de faire changer l'Abbé, qui fut mis dans une autre chambre, afin d'empêcher les communications de la cheminée. On le mit

dans la Tour appellée de la *Liberté*, & on lui laiſſa toujours ſon Baron Allemand, afin qu'il pût achever l'œuvre de ſa converſion. Il fallut, dans cette nouvelle chambre, travailler ſur nouveaux frais à l'évaſion : il n'y avoit plus moyen de chercher à ſe faire jour au travers des fenêtres bouchées, cet endroit étoit devenu ſuſpect depuis la trahiſon, & il y avoit apparence qu'on les obſerveroit de ce côté-là : d'attaquer les grilles de l'endroit par où l'on reſpiroit, il falloit pour cela des limes, & l'Abbé n'avoit pas encore voulu dire qu'il en fût nanti. Ainſi, après avoir tout examiné, il fut réſolu de chercher ſon ſalut par les lieux, au haſard d'enfoncer dans la matiere fécale. Ceux de cette chambre donnoient dans le foſſé de la Porte *S. Antoine*. C'étoit la choſe du monde la plus heureuſe. Ainſi ce fut-là que l'on s'en tint. On échafauda dans ce lieu puant quelques crampons tirés de la cheminée, & quelques planches du lit ſervirent à la conſtruction & à la ſûreté de cet échafaud : & c'étoit là-deſſus que

l'on ſe campoit toute la journée pour travailler à faire une ouverture dans le mur, par laquelle, à la faveur de certaines échelles de corde, on pût deſcendre dans le foſſé. Les outils dont on ſe ſervoit pour percer cette muraille, étoient des morceaux de fer, des plaques de cuivre, des cloux & des lames de couteaux dont l'Abbé avoit fait proviſion dans les diverſes chambres où il avoit été transféré, & où il avoit arraché tout ce qu'il avoit pu attraper. On avoit eu ſoin d'aiguiſer tout cela aux cruches qu'on donne ordinairement aux priſonniers avec de l'eau, & on s'étoit auſſi ſervi du feu pour rendre tous ces divers morceaux de fer propres à être d'uſage. Pour les échelles de corde, on ſe ſervoit des oſiers de toutes les bouteilles qu'on avoit accoutumé d'avoir ſoir & matin; (car à la *Baſtille* les priſonniers ne ſont point au pain & à l'eau; l'intention du Roi eſt qu'on leur faſſe bonne chere; il paie pour cela; & quoique ſon intention ne ſoit pas tout-à-fait bien remplie, il eſt sûr que l'on

n'y ſouffre point pour le manger ni pour le boire.) L'Abbé avoit donc ſoin de garder l'oſier des bouteilles, & de peur qu'on ne découvrît l'amas qu'il en faiſoit, & que cela ne le rendît ſuſpect, il avoit décarrelé un coin de ſa chambre, & tiré la terre qui eſt ordinairement entre les carreaux & le plancher; & c'étoit dans ce trou qu'il enfermoit, comme dans un magaſin, toutes les choſes qu'il croyoit propres à l'exécution de ſes projets. Il y mettoit des bandes de toile qu'il coupoit de temps en temps de ſes draps, & des ſerviettes qu'il eſcamotoit; il mettoit enſuite tous les vieux linges en charpie, & après les avoir filés de nouveau, il les mêloit avec les oſiers des bouteilles, & faiſoit de tout cela une corde propre à le ſoutenir dans l'occaſion. Le travail avançoit, & il touchoit preſque au moment tant deſiré, lorſque tout d'un coup le plancher enfonça & fit tomber l'Abbé & ſon camarade dans l'appartement d'un Jéſuite qui avoit l'eſprit troublé, & que cette aventure

acheva de rendre tout-à-fait fou : car l'Abbé s'étant aviſé de vouloir lier converſation avec lui en Latin, le bon Pere s'imagina qu'il y avoit quelque conſpiration contre lui, & tomba dans la derniere extravagance. Cependant cette aventure rompit les meſures de l'Abbé, ſans pourtant le décourager, il eſpéra de rentrer dans ſon ancienne chambre, & il y fut effectivement remis dès qu'on en eut raccommodé le plancher : mais il n'eut pas le plaiſir d'y reſter long-temps ; car un jour qu'il étoit à table, il vit un Memuiſier qui prenoit des meſures pour faire un guichet à la porte. Cette nouveauté l'alarma : il crut qu'il y avoit des ordres de le reſſerrer de plus près : mais enfin il ſut, par le Gouverneur, qu'il n'étoit queſtion que de changer de chambre ; qu'on deſtinoit celle-là au Jéſuite fou, & qu'on y faiſoit un guichet, afin de pouvoir lui donner à manger par-là. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'Abbé, qui vit bien qu'il falloit renoncer à paſſer par les lieux, & per-

dre le fruit d'un travail dans lequel l'odorat avoit beaucoup ſouffert. Il diſſimula pourtant ſon chagrin devant le Gouverneur, & ſe ſoumit, ſans murmurer, à tout ce qu'il ne pouvoit pas empêcher. Son camarade n'étoit point auſſi philoſophe que lui ; ce contretemps le mit de fort mauvaiſe humeur, & l'Abbé vit bien qu'il n'y auroit plus moyen de lier partie avec lui, ni de le faire donner dans de nouveaux projets : c'eſt pourquoi, pour s'en défaire, il lui perſuada de changer de Religion, puiſqu'on avoit mis ſa liberté à ce prix. L'Allemand le fit ; mais il n'en fut pas plus avancé ; on le renvoya à la fin de la campagne pour lui tenir parole, & on trouva des raiſons bonnes ou mauvaiſes pour prétexter ce retardement. Mais l'Abbé qui vouloit abſolument en être défait, & qui ne pouvoit plus ſouffrir ſes emportements, lui conſeilla de faire ſemblant de vouloir ſe tuer, afin d'obliger le Gouverneur à le mettre plutôt dehors. Le bon Allemand, qui ſe faiſoit peut-être un ſcrupule de

feindre ainſi toujours, & que ſes chagrins, ou peut-être ſes remords, jettoient dans le déſeſpoir, ſe réſolut à jouer ſon rôle d'une maniere naturelle; & lorſque l'Abbé fut couché, il ſe coupa les veines avec un petit couteau dont il avoit eu ſoin d'aiguiſer la pointe. Après cette belle expédition, il appella d'une voix mourante l'Abbé, qui fut très-ſurpris en s'éveillant de voir des torrents de ſang dans ſa chambre, & ſon camarade dans un auſſi triſte état. Il frappa d'abord à la porte : c'eſt ainſi qu'on appelle au ſecours dans la *Baſtille*. Les Sentinelles en avertirent le Corps-de-garde, & l'on vint bientôt voir de quoi il s'agiſſoit. Ce triſte ſpectacle frappa le Gouverneur, qui avoit effectivement eu ordre de mettre le Baron en liberté, & qui par des raiſons d'intérêt avoit voulu le garder encore quelque temps. Il lui fit faire tous les remedes néceſſaires pour étancher ſon ſang, & pour rappeller ſes forces. On le tranſporta dans un appartement plus commode, & l'eſpoir d'une prochaine

liberté, ſecondé par les ſoins qu'on prit de lui, & par la force de ſon tempérament, le remirent bientôt ſur pied, & en état de ſortir de la *Baſtille*, où on n'étoit plus en droit de le retenir. Cependant l'Abbé, qu'on ne jugeoit pas à propos de laiſſer tout ſeul dans une chambre où on pouvoit mettre pluſieurs priſonniers, fut transféré, parce qu'on ne ſavoit avec qui l'aſſocier, dans un endroit qu'on appelle la *Calotte*, & qui étant au-deſſus de la quatrieme chambre, forme le dernier étage de la Tour, & en eſt proprement le dôme. Ces ſortes d'endroits ſont les moins déſagréables de la *Baſtille* dans la belle ſaiſon, parce qu'ils ſont plus aérés; mais on n'y ſauroit durer dans l'hiver. Ce fut juſtement dans ce temps-là que l'Abbé y fut mis. Tout y étoit rempli de figures effrayantes & de ſentences pour préparer à la mort : ainſi le pauvre Abbé n'y voyant que des objets lugubres, & s'y trouvant d'ailleurs très-incommodé, s'imagina que c'étoit fait de lui. Il ſe crut empoiſonné, & ſe perſuada

perſuada que le Baron de *Peken* l'avoit trahi en découvrant la manœuvre qu'ils avoient faite dans les lieux, & qu'on vouloit le faire mourir à petit bruit. Il en fut pourtant quitte pour la peur; & ſur ce qu'il repréſenta qu'il ne pouvoit pas durer dans cette *Calotte*, on lui offrit de le mettre en ſociété avec le Pere *Brandebourg* de *Cleves*, Capucin d'une grande diſtinction, qui avoit été tout-puiſſant auprès de la Reine Douairiere d'*Eſpagne*, & qui avoit été mis à la *Baſtille* par des raiſons d'Etat & de politique. C'étoit le ſeul à qui l'on permettoit d'avoir des Livres : ainſi on croyoit que l'Abbé de *Buquoi* ſeroit charmé de pouvoir profiter de ſa bibliotheque : mais comme il n'avoit jamais perdu ſon deſſein de vue, & qu'il prévoyoit qu'il ne ſeroit pas là en lieu de pouvoir l'exécuter, il dit au Gouverneur, que le Capucin voulant être traité de Prince, & ayant de grands airs, il craignoit de ne pouvoir ſympatiſer avec lui, & qu'il aimeroit beaucoup mieux être aſſocié avec quelque

bon garçon Proteſtant, s'il ſe pouvoit, afin de pouvoir le convertir comme il avoit fait le Baron de *Peken*. Il avoit ſes vues en diſant cela, & il n'avoit cherché depuis quelque temps à voyager dans les diverſes Tours de la *Baſtille*, que pour pouvoir ſe rencontrer avec un nommé *Grandville*, dont il avoit oui parler aux quatre priſonniers avec leſquels il avoit eu commerce par la cheminée, & qui étoit en priſon, parce qu'étant Proteſtant & refugié depuis long-temps en *Angleterre*, il s'étoit aviſé de venir faire un voyage à *Paris*. Il y avoit long-temps que l'Abbé ſouhaitoit de s'accrocher avec lui, parce qu'il ſavoit que c'étoit un bon enfant, & porté de très-bonne volonté pour ſe ſauver, ſuppoſé que l'occaſion s'en préſentât. Le Gouverneur, qui ne pénétroit pas ſes vues, le croyant ſeulement animé de zele pour la propagation de la foi, n'héſita pas à lui donner *Grandville* pour compagnon, & le pria de mettre tout en œuvre pour en faire un bon Catholique. L'Abbé fut charmé de

on nouveau camarade, qu'il trouva beaucoup plus docile sur les moyens de l'évasion, que sur les points de controverse. Il fut résolu de travailler de concert à se procurer la liberté : on prit les mesures pour cela, & dans ce temps-là on donna deux autres compagnons à Monsieur l'Abbé. Cette augmentation de compagnie lui fit d'abord de la peine : mais quelle fut sa joie, quand il vit que l'un de ces nouveaux compagnons étoit un de ses quatre voisins de la cheminée, appellé le Chevalier de *Soulange*. Il n'en témoigna pourtant rien devant ses Guichetiers ; mais dès qu'ils furent sortis, & qu'on eut fermé toutes les portes, *Soulange* & lui s'embrassèrent tendrement ; & après que chacun eut répondu pour son camarade, la conversation devint générale. On tint conseil à quatre sur les moyens de se sauver, & l'Abbé eut soin de s'assurer de ses compagnons par les serments les plus forts : il leur fit mettre la main sur les Evangiles ; & comme il n'en avoit point ; il suppléa

à cela en écrivant des paſſages de l'Ecriture ſur des morceaux de papier qu'il avoit ramaſſés des bouchons de bouteilles, ou arrachés des chaſſis de ſes fenêtres : il ſe ſervit pour écrire de plumes de paille, & fit une eſpece d'encre avec la ſuie de la cheminée. Après avoir ainſi écrit quelques paſſages de l'Evangile, il fit jurer là-deſſus ſes camarades ; & comme il falloit profiter du temps qu'ils avoient à paſſer enſemble, & ne pas attendre qu'on les ſéparât, l'Abbé ſe détermina à ſe ſervir de ſon corps de réſerve, & déclara qu'il avoit une petite lime qu'il avoit toujours cachée avec ſoin, & qui avoit échappé à la vigilance de ceux qui l'avoient fouillé. Il fut réſolu qu'avec ce petit outil on limeroit les grilles de la fenêtre, & qu'avec des échelles de corde on deſcendroit enſuite dans le foſſé. L'Abbé avoit conſervé quelques-unes de ſes cordes qu'il avoit filées avec *Peken* : on en fila de nouvelles, & chacun mit la main à l'œuvre, afin d'avancer beſogne. Mais il penſa leur

arriver comme aux ouvriers de la Tour de *Babel*, non pas par la différence des langues, mais par celle des opinions : il n'y avoit pas moyen de les faire convenir ſur la maniere de l'évaſion. C'étoit tous les jours diſpute nouvelle : l'Abbé vouloit, après avoir levé la grille, deſcendre dans le foſſé, & le remonter enſuite : les autres étoient d'avis de paſſer par la demi-lune dans le foſſé qui donne hors de la porte. Il y avoit de la difficulté par-tout. On nomma un préſident de l'aſſemblée pour tâcher de ramener les eſprits ; mais il n'y eut pas moyen, & il fut enfin réſolu que quand on ſeroit une fois deſcendu dans le foſſé, chacun ſe ſauveroit après à ſa mode. Il étoit pourtant dangereux que ceux qui manqueroient leur coup ne coûtaſſent la partie aux autres ; & l'Abbé, qui croyoit ſes moyens sûrs, perdoit beaucoup à ce marché. Il s'y accommoda pourtant, & le jour étant pris, ou plutôt la nuit, pour l'évaſion, on leva la grille dès qu'on crut que tout le monde étoit retiré ; &

de peur que des chambres d'en bas on ne vît des corps ſuſpendus en l'air, on eut ſoin de deſcendre un grand drap, qui formoit un nuage devant les fenêtres, & empêchoit qu'on ne découvrît la deſcente : comme il falloit faire avancer une machine, afin que la corde ne fût pas attachée à la muraille, pour accoutumer les yeux de la Sentinelle à cela, il avoit mis quelques jours auparavant une eſpece de cadran au bout d'un bâton, qui avançoit dans la cour trois ou quatre pieds plus que la fenêtre. Toutes ces précautions priſes, & après avoir barbouillé la corde de noir, afin qu'on l'apperçût moins, l'Abbé demanda permiſſion à ſes camarades de deſcendre le premier, promettant de les attendre dans le foſſé pour y recevoir les machines qu'on devoit lui jetter, & dont chacun devoit ſe ſervir à ſa maniere. Il devoit auſſi les avertir par un ſignal du moment auquel la Sentinelle avoit le dos tourné, afin d'en profiter, & ce ſignal étoit un cordon qu'on avoit attaché à la fenêtre, qui, en le

tirant de différente maniere, vouloit dire le pour ou le contre. Tout cela étant ainſi réglé, l'Abbé deſcendit, & fut plus de deux heures dans le foſſé ſans entendre parler de ſes camarades. Il avoit beau tirer le cordon, perſonne ne répondoit; & il commençoit à croire que quelques nouvelles diſputes avoient fait abandonner à ces Meſſieurs le deſſein de ſe ſauver, lorſqu'il vit peu-à peu deſcendre les machines néceſſaires, & enſuite deux de ſes camarades, l'autre n'ayant pu paſſer par la brêche. Il ſut que c'étoit cela qui les avoit retenus ſi long-temps, & qu'enfin le pauvre *Grandville*, (car c'étoit lui qui étoit le malheureux,) avoit eu la généroſité de les exhorter à l'abandonner, diſant qu'il valoit mieux qu'il n'y en eût qu'un qui périt. Après ce triſte récitatif, l'Abbé exhorta encore les autres à prendre les mêmes meſures qu'il avoit réſolu de prendre, & leur offrit de couper la gorge à la Sentinelle en cas qu'elle les découvrît, & d'empêcher par-là qu'elle n'avertît le Corps-de-garde. Ses amis

perſiſterent dans leur entêtement ; ainſi il prit ſon parti. La choſe réuſſit comme il l'avoit imaginée. Il planta ſon échelle de corde, & l'accrocha contre le balcon, profitant, pour remonter le foſſé, du moment auquel la Sentinelle s'éloignoit de lui. Le foſſé étant remonté, il eſcalada encore, & monta dans une gouttiere, d'où il ſauta dans la rue *Saint-Antoine*, par l'endroit où ſont les Bouchers, dont un crochet, qui tenoit à des étaux, penſa lui fendre le bras. Avant de ſortir de la gouttiere où il s'étoit retranché, il voulut voir ce que deviendroient ſes camarades ; mais ayant entendu crier comme ſi l'on prenoit quelqu'un à la gorge, & voyant enſuite partir le feu d'un fuſil, il crut qu'ils avoient voulu ſe ſaiſir de la Sentinelle ; qu'ayant manqué de réſolution, ou de force, ils avoient été découverts, & qu'on avoit tiré deſſus. Comme il n'a plus jamais oui parler de ces pauvres gens, il a eu lieu de ſe confirmer dans cette penſée, & de croire qu'ils ont péri dans cette occaſion. Il n'eut garde

d'attendre un pareil ſort dans ſa gouttiere, & il deſcendit, comme je viens de le dire, dans la rue *Saint-Antoine*, gagna celle qu'on appelle les *Tournelles*, en faiſant bien des contre-marches, de peur d'être ſuivi : il traverſa preſque tout *Paris*, & arriva enfin à la porte de la *Conférence*, où il trouva des amis qui le cacherent, & qui lui donnerent les moyens de paſſer dans les Pays étrangers : car pour cette fois il n'eut garde de reſter encore à *Paris*, comme il avoit fait après ſa ſortie du *Fort-l'Evêque*. Il en avoit trop bien payé la façon, & il trouva plus à propos de ſe mettre en lieu de ſûreté. Il choiſit pour cela la *Suiſſe*, où il ſe rendit par la *Bourgogne*, d'où il tâcha, par le moyen du Comte du *Luc*, Ambaſſadeur de *France*, de faire ſa paix avec cette Cour. Une de ſes tantes préſenta même, à ce qu'il dit, un placet, dont voici la copie, & par lequel vous comprendrez mieux ce que c'étoit que l'affaire de l'Abbé de *Buquoit*. Au reſte, j'oubliois de vous dire, que lorſqu'il fut interrogé dans la

Baſtille, on lui fit faire ſa confeſſion générale, & rendre compte de tout ce qu'il avoit fait en ſa vie depuis l'âge de quatre ans. La maniere dont on inſtruit les procès dans ce Tribunal, eſt tout-à-fait particuliere. Mais ce détail ſeroit trop long pour pouvoir trouver place dans une Lettre, & le journal ſeul de ce qui ſe paſſe à la *Baſtille* ſuffiroit pour remplir tout un volume. Contentez-vous donc, s'il vous plaît, de l'idée que ce placet vous en donnera.

AU ROI.

SIRE,

La Veuve du feu Comte de Buquoit *remontre très-humblement à Votre Majeſté, que le ſieur Abbé de* Buquoit, *neveu du feu Comte ſon époux, a eu le malheur d'être arrêté, près de* Sens, *pour le ſieur Abbé de* la Bourlie, *Envoyé prétendu de M. de* Malbourough, *pour encourager les Faux-ſauniers répandus par-*

tout dans la Champagne, *& dans la* Bourgogne, *pour tâcher d'y pratiquer une eſpece de rebellion. La mépriſe ayant été reconnue preſqu'auſſi-tôt que le ſieur Abbé fut interrogé, la Cour lui alloit donner ſon élargiſſement, lorſque ſes ennemis, qui avoient été informés de ſa priſon, & le ſieur Archevêque de* Sens *entr'autres, s'aviſerent d'écrire contre lui en Cour, où ils eſſayerent de le faire paſſer pour un homme inquiet & entreprenant, capable de troubler l'Etat, qui avoit mal parlé du Gouvernement, & de plus, dont les ſentiments étoient particuliers ſur la Religion. Cette accuſation, qui n'avoit de fondement que dans la haine de ceux qui en étoient prévenus ſans rien examiner, & avec qui le ſieur de* Buquoit *avoit eu pluſieurs Procès, dans leſquels l'injuſtice de leur cauſe les avoit fait ſuccomber, ne laiſſa pas de faire impreſſion dans un temps qui faiſoit tenir les yeux ouverts à la défiance. Il y eut ordre de le transférer des priſons de* Sens *en celles du* Fort-l'Evêque, *& l'on le mena delà à* Paris. *Ce fut-là qu'il apprit de quelle maniere ſe*

traitent les affaires qu'on nomme d'Etat, où le plus ſimple des ſoupçons devenoit un crime, dont la peine étoit de courir riſque d'être enfermé, ſans qu'on pût eſpérer d'avoir recours aux uſages & aux Loix pour faire entendre la bonté de ſa cauſe. Effrayé de cette méthode toute nouvelle de pourvoir à l'innocence des accuſés, il jugea à propos d'uſer d'eſprit pour franchir ſa priſon : mais au lieu de ſe ſervir de ſa liberté pour aller chez les étrangers, au haſard mille fois de la perdre de nouveau, quoiqu'il eût expoſé ſa vie pour ſe la procurer ; il a pourſuivi en Cour, & pendant près de neuf mois, un ſurſis qui lui pût donner lieu de faire connoître ſon innocence, mais inutilement. Encore que Votre Majeſté lui eût fait la grace de lui répondre à un placet, où Elle témoignoit vouloir être informée de l'affaire, M. de Pontchartrain, *Intendant de* Paris, *qui en devoit rendre compte, & qui étoit tout à la dévotion de M. l'Archevêque de* Sens, *ſut rendre inutiles toutes les précautions de l'Accuſé. Il ſe vit donc comme forcé de ſe mettre en chemin pour paſſer*

la

la frontiere. Ce fut dans le moment qu'arriva l'enlévement de M. de Beringhen. *Le ſieur Abbé qui, pour mieux couvrir ſa fuite, s'étoit déguiſé, fut pris pour être du parti Anglois, & connu enſuite pour n'en être point; s'étant cependant évadé, & ayant été chaudement pourſuivi & repris, parce que les forces lui manquoient, il fut battu, volé, chargé de chaînes, mis dans les cachots, & à quelque temps delà transféré de* la Fere *à* Soiſſons, *& enſuite à la* Baſtille, *dans le temps que, ne s'étant point encore fait connoître, chacun publioit qu'il étoit un Miniſtre, qui des* Cévenes *ſe refugioit en* Hollande. *Ce fut donc à la* Baſtille, *qu'après avoir ſubi pluſieurs interrogatoires, tout le ſoupçon conçu devoit ſe diſſiper, faute d'aucunes preuves. S'il y avoit eu quelque sûreté à la Juſtice, non-ſeulement il eût bientôt vu la fin de ſa veine, & il ſemble qu'elle méritoit du dédommagement: mais, SIRE, ce n'eſt pas ainſi qu'à votre inſu on en uſe à la* Baſtille. *Encore que perſonne ne ſe plaignît, & que rien n'accusât plus mon ne-*

veu, on l'a obligé, ſous des menaces fâcheuſes, de rendre compte de tous les jours de ſa vie, ſans vouloir même qu'il oubliât ceux dont David *demande à Dieu que le ſouvenir ne s'en préſente point à ſon eſprit, après avoir été contraint de s'expliquer. C'eſt en informant, de votre ordre, extraordinairement contre lui, qu'on l'a perdu en tous lieux de réputation; car on a cru aiſément qu'il étoit un criminel de leze-Majeſté. Mais que s'eſt-il trouvé dans tout le cours de ſa vie, qu'un zele porté un peu trop loin pour l'Etat, & ſur-tout pour la Religion? Et SIRE, mon neveu étoit alors très-jeune, & j'emploie, pour ce que j'oſe dire pour ſa défenſe à Votre Majeſté, tout ſon interrogatoire pour témoin: car pour ce qui eſt du récolement & de la confrontation, ce n'eſt point la coutume d'en uſer à la* Baſtille *à la décharge de l'innocence, de peur qu'elle ne paroiſſe trop par un plus grand éclairciſſement. Ainſi, que reſte-t-il à mon neveu de cette eſpece d'excès qui s'eſt fait voir dans ſes bonnes mœurs, & de tant de ſoin qu'on a pris pour le perdre? Le titre*

d'une sorte de crime inoui jusqu'alors, savoir d'être inquiet & entreprenant. Je passe sous silence si les plus grands Saints, en un certain sens, ne l'ont point été; car il y a une inquiétude qui naît de l'amour du bien: du moins il semble que Lacédémone *se fût assez bien accommodée de la hardiesse & de la vivacité dans ses Citoyens, elle qui regardoit la mollesse, ou l'indolence, comme un vice sujet à la peine des Loix, qui en effet engourdit l'Etat, & ne fait que le ruiner. Et comment la promptitude, le feu, l'ardeur, le courage, ne seroient-ils pas des vertus qui sont comme l'ame des actions? Plût au Ciel, SIRE, que vos Sujets ne fussent en défaut que de ce côté; la dignité du nom François seroit sûre de toujours se soutenir! Mais avoir de l'esprit, & être hardi, ou capable de faire du mal, c'est déjà l'avoir fait; & de plus c'est un mécontent, dit-on; il a été maltraité, cela suffit pour continuer le mauvais traitement. C'est sur ces maximes que, dans un temps de besoin, on jette, SIRE, Votre Majesté en de très-grandes dépenses, pour faire périr*

ſous des murs une multitude d'innocents ; & ſans doute au grand préjudice de ſa gloire & de ſa bonté. Votre Majeſté, SIRE, n'en prendroit-elle point compaſſion ? Tous demandent qu'on leur faſſe leur procès ; qu'on les dépêche de mourir s'ils ſont coupables : car leur vie n'eſt qu'une ſuite de langueur. Une ſi juſte Requête n'eſt point écoutée. Redite ennuyeuſe du priſonnier. Tenez-vous tranquilles, leur dit-on, c'eſt le mot d'uſage. Comme ſi le feu d'un chagrin qui ne s'uſe point, étoit choſe très facile à concilier avec le repos. Cependant, plus de deux années s'étoient déjà écoulées, SIRE, ſans qu'il fût poſſible à mon neveu de me donner même une ſeule fois de ſes nouvelles, ni à perſonne. Il jugea bien que tout ce qu'il avoit appris au Fort-l'Evêque, *au ſujet de la* Baſtille, *étoit beaucoup au-deſſous de toute la diſgrace qu'il y éprouvoit : ſes fatigues précédentes avoient déjà uſé ſa ſanté, & la dureté de ſa priſon ne la raccommodoit pas : l'humidité, le défaut d'air, un jour avare qui ne ſe montre qu'à regret par des ouvertures, dont les murs ont plus*

de douze pieds d'épaiſſeur ; le retranchement abſolu de toute ſociété, ſi pénible à un homme vif ; cette ſolitude entiere qui laiſſe le cœur ſans ſoutien, au moment que l'imagination, qui n'eſt point diſtraite, ne s'applique qu'à ſe groſſir ſon tourment ; & par-deſſus tout, la terrible inquiétude de n'y voir point de fin, ce qui fait que les uns en perdent l'eſprit & que d'autres entreprennent ſur leur vie : tel que M. le Marquis de Darremberg, *à qui mon neveu, comme il m'en a aſſuré, a pluſieurs fois arraché le couteau de la main, de même qu'à pluſieurs. Tant de ſujets de douleur, SIRE, lui devoient être un mal très-preſſant. Oui, SIRE, c'eſt l'intérêt des Adminiſtrateurs de cette Priſon d'Etat, qui n'ont que leur conſcience contre leur avarice, & non le vôtre, à qui il en coûte de toutes manieres, de retenir le priſonnier ſur qui ils font des profits, qui ſerviroient ſeuls à l'entretien d'une petite Armée ailleurs. La longueur de la peine expie le crime, & fléchit enfin le courroux de l'offenſé ; ce qui n'eſt ici qu'une préparation à en établir la durée. Le plus innocent, à*

force de souffrir, à la fin est cru coupable. Qui pourroit en effet s'imaginer, sous un regne juste, qu'il pût être si long-temps & si tristement retenu ? Qui le souhaiteroit n'ose parler pour lui ; il est regardé comme un criminel d'Etat : cependant les amis manquent, ou par la mort qui les enleve, ou par la facilité qu'on a d'ôter de son esprit ceux qu'on ne voit plus, & sur-tout ceux que leur malheur nous fait regarder comme inutiles : de sorte que l'homme captif en cet état doit se considérer comme déjà mort avant que de mourir. Il ne vit, SIRE, que pour sentir sa perte. Ah ! s'il étoit permis ici de se récrier : ô vue *des plus affligeantes pour cet amour si intime que la nature nous donne pour nous, plutôt que pour une pareille désolation ! Ce n'est pourtant pas, SIRE, ce qui affligeoit le plus mon neveu. La pensée de se voir sous des murs, hors d'état de ne plus faire de bien sur la terre, après avoir sacrifié son plaisir & toute sa jeunesse pour joindre à quelques connoissances la facilité de l'expression, c'est ce qui l'a le plus tourmenté. C'est aussi cette considération,*

SIRE, *par-dessus tout, qui l'a obligé de recourir de nouveau à l'industrie, pour laisser vuide la* Bastille *de sa personne : ce qu'il a su exécuter le* 5 *de* Mai *dernier, à deux heures du matin, sans aucun éclat, à cause des mesures qu'il a prises ; mais aux dépens de beaucoup de sueurs & de travaux, pendant près de deux ans : en-sorte que c'est une évasion qu'on ne lui doit point trop reprocher pour ce qu'elle lui coûte. Elle est comme le supplice de sa liberté. Mais, le croiriez-vous, SIRE, tant de soucis & de mauvais traitements, & si injustes, n'ont pu affoiblir tant soit peu l'amour du devoir dans le cœur de mon neveu. Comme il a agi après s'être sauvé du* Fort-l'Evêque, *ou, comme on a dit, au lieu de fuir en Pays étranger, il ne s'est appliqué, au hasard d'être mille fois repris, qu'à se justifier. Il semble se comporter encore mieux au sortir de la* Bastille, *puisque des lieux où il est, qui le mettent hors d'état d'être inquiété, il demande encore par ma voix à faire connoître son innocence. J'y ai intérêt, SIRE, & pour l'amour de la vérité, & parce*

qu'il m'appartient, & auſſi parce que j'ai lieu de craindre que ſon déſeſpoir ne force enfin ſa vertu ; car l'homme ici bas, qui eſt fragile, donne toujours lieu d'appréhender : & je le connois pour un homme que les ſuites n'épouvantent point, quand, ayant fait de ſon mieux pour choiſir un parti, ſa conſcience a ſu chez lui-même le mettre en ſûreté. Ses ennemis, SIRE, de même que ſes Juges, prévenus ou gagnés, ſe ſont donc bien mépris, ou ont eté très-méchants de l'avoir voulu noircir : & ne ſeroient ils pas eux-mêmes les coupables, & vraiment dignes de punition, d'avoir oſé employer le nom de Votre Majeſté pour le perdre ? Je demande donc en grace à Votre Majeſté, SIRE, de ſe faire rapporter l'interrogatoire de mon neveu, pour ſe convaincre que je dis vrai, quand j'oſe lui aſſurer, non-ſeulement qu'il eſt innocent, mais qu'il eſt un de ſes plus zélés ſujets ; mais de ces ſujets qui vont droit à la vérité, où le Prince trouve cette gloire qui ne doit ſon éclat qu'à la vertu : que ſon innocence étant une fois avérée, ſes écrous ſoient par-tout rayés & biffés, tant

les deux prisons de Sens, *savoir de la Ville & de l'Officialité, que de celles du* Fort-l'Evêque, la Fere, Soissons *& la* Bastille : *tristes demeures, qu'en trois années de temps son infortune lui a si injustement assignées ! qu'il soit rétabli dans tous ses biens, honneurs, prérogatives & dignités ; que tout ce qu'on lui a pris à différentes fois qu'il a été arrêté, montant à la valeur de plus de six cents pistoles, lui soit restitué ; comme aussi plusieurs écrits, le fruit de ses veilles, qu'il destinoit à l'impression, & dont il fait plus de cas que de tous ses biens, à cause de l'utilité qui en pouvoit revenir au public, pour qui tout son plaisir est de se sacrifier : que son Valet & sa Servante, l'un nommé* Fournier *& l'autre* Louise Dupuis, *qui, profitant de la conjoncture fâcheuse de ses affaires, l'auroient volé de la valeur de plus de dix mille écus, & de tous ses papiers, tant d'écrits de science, que de ses affaires, soient poursuivis à la requête des Procureurs de Votre Majesté, n'étant pas en état de faire par lui-même aucune dépense à cause des grandes pertes qu'il a faites ;*

ſauf à la ſage diſcrétion de Votre Majeſté d'aviſer au ſurplus pour l'indemniſer de tant de ſouffrances, ou en lui donnant un emploi convenable dans ſes Armées, ou dans l'Egliſe, étant également diſpoſé à tout ce que l'on voudra de lui, trouvant tout bon, pourvu que ce ſoit pour le bien, qu'il le puiſſe remplir ; & nous ſerons tous deux obligés d'adreſſer des vœux au Ciel pour la ſanté & proſpérité de Votre Majeſté.

Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire ſur le chapitre de l'Abbé de *Buquoit*. J'ai joint la copie de ce placet à ſon hiſtoire, parce qu'il en donne en quelque maniere la clef. Mais je dois vous dire, que ceux de qui je tiens l'hiſtoire & le placet, tenoient l'un & l'autre de l'Abbé de *Buquoit* lui-même: ainſi je ne puis être garante de rien, & je vous donne la choſe comme on me l'a donnée. J'ajouterai ſeulement, qu'on m'a aſſuré que l'Abbé offroit de prouver tous les faits qu'il avance ; & qu'il avoit même indiqué un Jéſuite de la rue *S. Antoine*, appellé le Pere *Réglé*,

ui étoit Confeſſeur de la *Baſtille*, afin u'on pût s'en éclaircir avec lui. Il prétend depuis ſon évaſion avoir erré deux ns en *Allemagne* & dans la *Suiſſe*, ouvrant par-tout le grand deſſein qu'il rétend faire éclater bientôt contre le Deſpotiſme de la *France*, dont il ſe léclare l'ennemi juré. Nous ſaurons vec le temps ce qu'on penſera de lui n *Hollande*, où il eſt actuellement, & où il cherche à ſe faufiler avec les Puiſances. Mais pour le coup c'eſt aſſez parlé de lui, & même aſſez écrit; j'en ai mal à la tête, & je crois qu'après une ſi longue Lettre, il peut m'être permis de vous demander quartier. Je vous ſouhaite le bon ſoir, & je ſuis, &c.

A Aix-la-Chapelle.

LETTRE LXXVI.

J'AI reçu, Madame, la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, & que le plaiſir que j'ai eu à la lire ne m'a pas permis de trouver longue. Comme vous n'êtes point garante des choſes que vous contez, je puis, ſans vous choquer, n'avoir pas la plus grande foi du monde en votre récit, quelque joliment qu'il ſoit fait : je ferai chercher votre Pere *Réglé*, dès que j'en aurai le temps, & je vous rendrai compte de ce qu'il m'aura dit là-deſſus. Mais je vous dirai toujours en attendant, que ſans parler de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'hiſtoire de l'Abbé de *Buquoit*, une des choſes dont je doute le plus, c'eſt que ſa Tante eût oſé préſenter au Roi un placet pareil à celui dont vous m'avez envoyé la copie. Jamais la Harangue du *Payſan du Danube*, rapportée dans les Fables de la *Fontaine*,

aine, n'y a fait œuvre, & ce n'eſt plus le temps de parler aux Souverains ſur ce ton. Sa Majeſté ne ſe ſeroit point, à coup sûr, accommodée du ſtyle de la bonne Dame, & pour prix de ſes remontrances, on l'auroit ſans doute envoyée à la *Baſtille* occuper la place que ſon neveu venoit de déſerter; & je vois bien plus d'apparence à croire que ce neveu a fabriqué le placet en queſtion dans les Pays étrangers, où l'on peut dire des vérités impunément, & qu'il nous en donne à garder, en ſuppoſant qu'il y ait eu quelqu'un d'aſſez hardi dans *Paris* pour lever ainſi le maſque. Encore un coup, un excès de ſincérité comme celui-là ne conviendroit point dans ce temps. De quelque zele qu'on prétendît le couvrir, il n'eſt point permis de donner des leçons à ſon Maître. *Obéiſſance vaut ici mieux que Sacrifice*, & il s'agit d'obéir au lieu de raiſonner: ainſi ſur cet article, s'il vous plaît, *nego*. Nous nous éclaircirons des autres dans la ſuite, & cependant nous changerons de ſujet: car je ſais que vous n'aimez

pas à vous entretenir long-temps d'une même chose, & que la diversité vous plaît. Vous avez raison ; mais je ne me conforme à votre goût que pour exiger de nouveaux effets de votre complaisance. Il peut vous souvenir qu'en vous demandant l'histoire de l'Abbé de *Buquoit*, je vous priai aussi de me faire part de certain *Mercure* que vous m'avez cité autrefois. Le peu que vous m'en avez dit, m'a donné envie d'en savoir davantage ; & comme ce Livre est imprimé en *Hollande*, & que par conséquent on ne le débite point ici, il faut, s'il vous plaît, que vous m'en fassiez part : je vous en ai déjà priée, mais vous ne pouviez pas faire tout à la fois. Vous voilà quitte de l'histoire de l'Abbé, & voici le tour du *Mercure*, pour lequel je n'ai pas moins d'empressement. Je m'apperçois cependant que voilà bien de la peine que je vous donne, & je voudrois bien pouvoir vous en dédommager par le récit de quelque agréable aventure ; mais la saison est présentement stérile, & il ne se fait ni mariage,

ni baptême, ni enterrement qui ſoit aſſez intéreſſant pour devoir vous être conté. *Paris* languit faute d'événements qui réveillent un peu les eſprits que la miſere accable; & la plupart des gens tomberoient dans la léthargie, ſi les viſites de leurs créanciers & leurs vigoureuſes pourſuites ne les tiroient de cet état d'indolence. Je ne puis donc vous faire part que d'une aventure arrivée en Province, & dont les principaux acteurs vous ſont très-connus. Vous ſavez que le Comte de M*** Colonel d'un Régiment, avoit épouſé Mademoiſelle de T*** riche héritiere: mais ce que vous ne ſavez pas, c'eſt qu'étant allé joindre ſon Régiment, ainſi que ſon devoir l'exigeoit, & ayant été obligé de faire céder l'amour à ce devoir, il laiſſa ſa chere épouſe dans ſes terres. Les adieux avoient été tendres de part & d'autre, & l'épouſe avoit reſté ſi déſolée, qu'elle eut beſoin des conſolations de ſon Curé pour ſoutenir toute la douleur que cette cruelle abſence lui cauſoit. Ses conſolations furent effica-

ces : la belle affligée eſſuya ſes larmes; mais enfin le conſolateur pouſſa les choſes plus loin que ſa commiſſion ne portoit. La Dame prit du goût pour lui : mauvais, ſelon moi, qui ſuis fort de l'avis du proverbe, qui eſt de *n'aimer le Prêtre qu'à l'Autel*, &c. & qui m'accommoderois mieux du plus petit Mouſquetaire que de l'homme d'Egliſe le mieux poudré. Mais enfin chacun a ſon goût, & il n'en faut pas diſputer. Celui de la Comteſſe de M*** la détermina en faveur de ſon Curé. Peut-être fût-ce auſſi faute de mieux ; car à la campagne on n'a pas l'agrément de pouvoir choiſir comme à *Paris*. Quoi qu'il en ſoit, l'intrigue ſe forma, & malgré les précautions de ces deux amants, les Domeſtiques s'apperçurent de leur intelligence. On prétendit que ce commerce étoit criminel, & l'un des plus zélés pour l'intérêt du Maître, ſe détermina à l'aller avertir de ce qui ſe paſſoit chez lui : & quoiqu'il sût bien que de pareils avis ſont toujours moins agréables qu'utiles, il voulut s'expoſer

à encourir le ſort du *Corbeau*, pour garantir ſon Maître de celui d'*Acteon*. La queſtion étoit de ſe hâter, de peur que l'avis ne vînt après coup. Il prit donc la poſte ſur quelqu'autre prétexte, & joignit au plus vîte le Comte, qui, ſans s'amuſer à faire des réflexions à la maniere de *Joconde*, ſur une aventure à-peu-près pareille, prit la poſte à ſon tour, & arriva *incognito* chez lui, où il ſe cacha en lieu d'où il pût voir ce qui ſe paſſoit; & après avoir été convaincu de ce qu'il cherchoit, & qu'il n'auroit pas voulu trouver, & avoir vu entrer le Paſteur dans la chambre de ſa brebis chérie, & avoir entendu mettre le verrou en dedans, il ſortit de ſon embuſcade, fit enfoncer la porte de cette fatale chambre, & interrompit le Curé au milieu de ſa période amoureuſe. Ce ne fut pas tout: ſans reſpecter ſon caractere, il fut lié & garroté, & on lui fit ſur l'heure la cruelle opération que l'oncle d'*Héloïſe* fit autrefois ſubir au fameux *Abailard*; après quoi le Gradué fut attaché à la queue d'un cheval, &

traîné ainſi ignominieuſement juſques à la riviere de.... dans laquelle on le précipita, & où, en perdant la vie, il éteignit ſes criminelles ardeurs. La Dame qui les avoit fait naître, fut conduite par ſon époux dans un Couvent, où elle eſt étroitement renfermée, & le Comte reprit la poſte après cette vigoureuſe expédition, & rejoignit ſi vîte ſon Régiment, qu'on n'eut preſque pas le temps de s'appercevoir qu'il s'en fût abſenté. On n'a point fait encore de pourſuite; &, pour l'honneur de la famille, les parents ont tâché d'aſſoupir la choſe, en donnant à ceux du Curé quelque ſomme d'argent pour empêcher l'éclat qu'ils auroient pu faire. Ainſi cette aventure n'a pas fait juſques-ici tout le bruit qu'elle auroit dû faire. On la ſait pourtant; mais comme le Comte n'a péché que dans la forme, en ſe faiſant juſtice lui-même, & que c'étoit le Curé qui avoit tout le tort, perſonne ne s'eſt aviſé de ſe déclarer partie dans cette affaire, & je crois même que le Roi fera toujours ſemblant de ne pas le

ſavoir : du moins il me ſemble que c'eſt le meilleur parti qu'il y ait à prendre, & que la vengeance d'un mari outragé eſt bien pardonnable, ſur-tout lorſqu'elle n'a qu'un Curé de Village pour objet. J'admire la retenue du Comte dans cette occaſion, & la modération qu'il a eue de ne pas ſacrifier auſſi ſa femme à ſon reſſentiment. Je ne ſais ſi cela n'auroit pas même mieux valu pour elle : car outre que, comme dit l'Opéra, *c'eſt unir deux amants que de les immoler enſemble ;* outre cela, dis-je, elle doit faire de bien mauvais ſang dans l'endroit où elle eſt enfermée. Plus de retour pour elle dans le cœur de ſon époux ; plus de moyen de revoir le monde, ni d'y pouvoir paroître avec honneur. Une pareille vie doit paroître pire que la mort à une jeune perſonne ; & c'eſt mourir cent fois par jour que de vivre d'une maniere ſi triſte. Voilà où le crime conduit tôt ou tard : & ce ſeroit matiere à des réflexions auſſi ſérieuſes qu'utiles, ſi je ne ſavois que vous n'avez pas beſoin de leur ſecours

pour vous tenir dans les regles du devoir, & ſi je ne ſavois encore que vous vous entendez beaucoup mieux que moi à faire des réflexions, & que ce ſeroit, comme on dit, parler latin devant les Cordeliers : c'eſt pourquoi je m'en tiens à ma narration. En voici encore une autre. Madame L***, votre bonne amie & la mienne, fut viſitée ces jours paſſés par un Gentillâtre campagnard, mari d'une de ſes proches parentes, & tourné à-peu-près comme Monſieur de *Sotanville*. Le preneur de lievres fut régalé dans la maiſon, après quoi il prit congé, & parut regagner le chemin de ſa chaumiere. Mais au lieu de cela, il fut ſe cacher dans une chambre où il ſavoit que Madame L*** tenoit ſes bijoux. Il avoit vu ouvrir le cabinet où ils étoient renfermés, & cet objet lui avoit inſpiré la tentation de les voler pendant que les gens de la maiſon paſſoient la ſoirée dans un appartement aſſez éloigné de celui où l'on couchoit, & que les Domeſtiques ſoupoient tranquillement dans la cuiſine.

Comme on le croyoit parti dès l'après-midi, on n'auroit jamais tourné le soupçon de son côté ; & comme il connoissoit parfaitement bien les endroits du logis, il lui auroit été aisé de sortir par une porte de derriere, & s'enfuir sans être apperçu ; mais quelque justes que fussent ses mesures, il manqua pourtant son coup. Il avoit déjà ouvert le cabinet, & les bijoux étoient dans sa poche, lorsqu'il prit envie aux enfants de Madame de L*** d'entrer dans cette chambre pour y jouer à *Colin-maillard*. Le Gentilhomme n'eut que le temps de se cacher derriere la tapisserie, en les entendant venir. Mais quelque caché qu'il fût, la troupe enfantine l'eut bientôt déniché. Que faites-vous-là, mon cousin, lui crierent-ils d'abord ? Chut, répondit-il, je m'étois caché pour vous faire peur, mais il n'en faut rien dire. Quand on parle à des enfants, on n'a pas besoin d'être fort éloquent pour persuader. Ceux-là donnerent dans le panneau, & promirent le secret. Le Gentilhomme voulut exiger d'eux des ser-

ments, mais ils répondirent ingénument qu'ils ne ſavoient pas jurer. Heureuſe ignorance, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce jargon infernal fût inconnu parmi les Chrétiens ! Qu'il y auroit de gens de moins en enfer ! Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit à préſent, & il faut revenir à notre hiſtoire. Le Gentilhomme voleur voyant bien qu'il ne pouvoit pas beaucoup compter ſur la parole de ces petits marmots, prit ſur le champ le parti de les mettre hors d'état de révéler ſon ſecret ; du moins par ſes manieres on a eu lieu de croire que c'étoit ſon deſſein. Il mena ces pauvres innocents dans certains lieux qu'on n'a pas accoutumé de nommer autrement ; & faiſant dégoûter la chandelle au fond, il les faiſoit regarder par certaines ouvertures où l'on ne met pas ordinairement la tête ; & en leur diſant qu'il y avoit quelque choſe de beau là-dedans, il paroiſſoit avoit envie de les y faire culbuter. Mais le nombre l'épouvanta, & il jugea bien qu'avant d'être au quatrieme, ils auroient le

emps de crier au ſecours ; ainſi il les
uitta après leur avoir encore recom-
naudé le ſecret ; & monté ſur ſa *Roſ-*
'nante, il reprit le chemin de ſon Vil-
age. Monſieur & Madame de L*** re-
inrent auſſi dans leur chambre. On fut
urpris de trouver le cabinet ouvert, &
lus ſurpris encore de n'y plus trouver
es bijoux. Les enfants furent queſtion-
és; & après avoir dit qu'en conſcience
ls ne pouvoient révéler le ſecret, parce
u'ils avoient promis de le garder, ils
onterent pourtant le fait, parce qu'on
eva leurs ſcrupules, en leur faiſant
omprendre qu'il falloit obéir au pere
& à la mere. Vous croyez bien qu'après
eur récit on n'hélita pas à deviner qui
toit le voleur. On courut après lui, &
n le ratrappa avant qu'il eût rejoint ſa
naiſon. Il fut obligé de reſtituer, parce
u'on le trouva nanti du vol. Il proteſta
ue c'étoit ſon coup d'eſſai, & qu'il
'en avoit jamais fait d'autres de ſa vie.
On le livra à la confuſion qu'il devoit
voir de ſon crime, au déſeſpoir de l'a-
oir commis ſans ſuccès, & aux repro-

ches continuels de ſa femme, à qui on apprit le fait; & à cauſe de l'alliance on n'a voulu faire aucune pourſuite contre lui. On a raiſon de dire, que ce que Dieu garde eſt bien gardé: car, ſelon toutes les apparences, ces enfants riſquerent beaucoup dans cette occaſion, & ils l'ont échappé belle. Le Ciel les a bénis à cauſe de leur innocence, & de la bonne éducation que leurs proches leur ont donnée: car il ne ſert de rien de les inſtruire dans l'art de plaire aux hommes, ſi on ne leur inſpire pas de bonne heure le deſir de plaire à Dieu, & ſi on ne leur en enſeigne pas les moyens. Mais je m'apperçois que je ſuis bien moraliſte aujourd'hui: cela ne m'arrive pas ſouvent, & me convient moins qu'à toute autre. Un Marquis à qui il auroit mieux convenu, malgré ſa condition, de mener la charrue, que de prendre ſéance dans les Etats d'une Province, donna ici une ſcene aſſez plaiſante. Il ſuivit la Cour à la chaſſe, & ayant oui dire à un de nos Princes, que la chaſſe de la pie étoit fort agréable,

&

& qu'il l'aimoit beaucoup, il retint ce mot, & dès le lendemain le bon nigaud mit nombre de gens en campagne, & livra une cruelle guerre aux pauvres *Margots*. Jamais il n'en fut fait un tel carnage. Le Marquis Provincial, accoutumé à tirer aux lievres & aux perdrix, pour avoir le plaiſir de les manger, s'imaginoit que toutes les chaſſes avoient un même but; ainſi après avoir mis bon nombre de pies par terre, il en fit charger un mulet, & les envoya au Prince, avec une Lettre dont le ſtyle répondoit à la beauté de ſon génie. Monſeigneur, diſoit-il, Votre Alteſſe dit hier qu'elle aimoit la chaſſe de la pie, & le deſir que j'ai de vous plaire m'a obligé d'en faire chercher par-tout, afin de vous épargner la peine de les tuer vous-même. Je vous en envoie la charge d'un mulet, qui eſt tout ce qu'on a pu trouver aujourd'hui, quoique j'aie envoyé en bien des endroits différents : je ſerai plus heureux une autre fois, & j'eſpere que je pourrai en ramaſſer davantage. Le mulet fut conduit en pompe & en

magnificence chez le Prince : & comme un préſent de cette nature avoit toute la grace de la nouveauté, il devoit naturellement être agréable ; auſſi fournit-il matiere à rire aux dépens du Provincial. Cependant, pour que la ſcene ne fût pas plus long-temps enſanglantée, on pria le Marquis de faire quartier aux pies : car du train dont il y alloit, il en auroit bientôt dépeuplé le Pays, croyant faire par-là ſa cour & peut-être ſa fortune ; peu s'en fallut qu'il ne chantât, en voyant ſes petites babillardes par terre,

Quel ſpectacle charmant pour un ambitieux!
Ces morts de tous côtés étendus dans la plaine
Me ſont de sûrs garants de la fin de ma peine, &c.

Vous pouvez par-là juger du bel eſprit de ce Marquis, & de l'envie que j'ai de vous faire plaiſir, par le ſoin que je prends de vous conter tout ce que je ſais. Adieu, Madame, j'attends votre Mercure, & ſuis de tout mon cœur juſqu'au dédit. *A Paris ce.*

LETTRE LXXVII.

IL faut donc vous obéir promptement, Madame ; & ſans s'amuſer à vous faire des remercîments pour les hiſtoires que vous m'avez contées, ni à louer la juſteſſe de vos réflexions ſur celles de l'Abbé de *Buquoit*, il faut, dis-je, paſſer vîte au Mercure que vous ſouhaitez de voir. J'ai été d'abord un peu embarraſſée ſur la maniere de vous donner contentement ; car de vous envoyer le Livre, outre que cela groſſiroit trop le paquet, comme ceux qui ſont imprimés en Hollande ſont de contrebande à Paris, on pourroit vous faire des affaires là-deſſus, ſuppoſé qu'on ouvrît les Lettres. Ainſi, comme je ſerois au déſeſpoir qu'il vous arrivât le moindre chagrin, & que je ne cherche qu'à vous procurer du plaiſir, j'ai imaginé un moyen de le faire ſans riſque ; c'eſt d'inſérer, toutes les fois que je vous

écrirai, quelques fragments de ce Mercure, dans mes Lettres, & de vous l'envoyer ainſi morceau par morceau. Je vais commencer à préſent par le début de l'Auteur. Il eſt bon de vous avertir que cet Auteur eſt féminin, & que pour donner plus de relief à l'ouvrage, on ſuppoſe que c'eſt de *Verſailles* qu'une prétendue Comteſſe de L*** M*** écrit à ſon amie de Province. Voici comment elle débute.

Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe. A Verſailles le premier de Novembre 1710.

VOUS me faites bien de l'honneur, Madame, de vous adreſſer à moi, pour ſavoir le ſuccès du nouveau Mercure Galant. Vous pourriez conſulter un goût meilleur que le mien, & il ne me convient pas trop de décider des ouvrages d'eſprit. Cependant, s'il ne s'agit que de vous apprendre les ſentiments de la Cour là-deſſus, & de certifier la vérité de certains faits, j'oſe aſſurer que

ous ne pouviez mieux tomber ; puiſ-
ue le rang que je tiens ici , & les liai-
ons que j'ai avec les perſonnes qui ſont
e plus avant dans la confidence de nos
Divinités , font que je n'ignore preſque
ien de ce qui ſe paſſe dans notre Cour.
Ainſi éclairant les choſes de près , vous
ourrez compter que les nouvelles que
e vous donnerai ſeront de la premiere
nain. L'envie que j'ai eue de ſatisfaire
otre curioſité , a fait que j'ai lu le nou-
eau Mercure avec beaucoup d'appli-
ation. Le nom de l'Auteur m'avoit déjà
révenu à ſon avantage , & je n'ai ja-
nais douté que celui qui nous a donné
es jolis amuſements ſérieux & comi-
ques , ne fût très-propre à amuſer agréa-
lement le public. Les ſentiments ſont
ourtant partagés à la Cour & à la
Ville ſur le ſujet de ce nouveau Mercure.
Les flatteurs à gages l'élevent juſques
aux nues. Les rigides partiſans de la vé-
rité prétendent qu'il devroit la dire un
peu plus hardiment ; & moi prenant
un milieu entre les deux contraires , je
e plains extrêmement de la contrainte

où il eſt, & je m'imagine que s'il pouvoit donner l'eſſor à ſon eſprit & à ſa plume, ſon Livre en ſeroit mille fois plus joli, & que nous y trouverions de petites hiſtoriettes que la gênante politique ne lui permet pas d'inſérer. Il ſemble que M. *Dufreſny* veut nous faire ſentir ſon état dans l'Enigme qu'il nous propoſe.

ENIGME.

JE commande aux humains, & tout homme eſt
mon maître ;
Ou du moins tout homme peut l'être.
Les Dieux exprès pour moi bâtirent un Palais.
J'habite un logement où je n'entrai jamais.
Dans un abyme on voit le lieu de ma naiſſance.
Dans mes tendres liens je reſte avec conſtance.
Comme Socrate, en ma priſon,
Je ſuis libre, & ſuivant quelquefois la raiſon,
Souvent, ainſi qu'un fou, j'obéis au caprice
De la rage & de l'injuſtice.
De Calvin en public j'ai ſoutenu l'erreur,
Lorſqu'un ſavant compoſiteur,
Du feu d'Enfer bravant la rage,
A fait, pour me flatter, un dangereux Ouvrage.
J'en ſuis Juge définitif.
Mon ſentiment primitif
N'eſt point ſujet à diſpute
Lorſque contre l'air je lutte,

Aux plus déterminés mes mouvements font peur.
Sans me voir, on m'entend, ainſi que le Tonnerre:
Mon Art réuſſit mieux à la Cour qu'à la Guerre.
Au Médecin, ſans bruit, j'annonce mon malheur.
Du grand Noſtradamus mainte Centurie ancienne
Dit qu'aucuns animaux mordans,
Téméraires, outrecuidans,
Perdront leur liberté, en me donnant la mienne.

Pour peu que vous vouliez faire attention ſur cette Enigme, vous n'aurez pas de peine à l'expliquer & à voir que c'eſt la langue dont il eſt queſtion; & le dernier mot vous prouvera que notre Auteur n'oſe donner trop de liberté à la ſienne, de peur d'encourir le ſort de *Buſſy*, & de tant d'autres qu'un excès de ſincérité a autrefois logé à la *Baſtille*. Il pouſſe même la complaiſance ſi loin que, pour ſe conformer à cet eſprit de dévotion qui regne à préſent à la Cour, il va puiſer dans la vie des Saints de quoi enjoliver ſon Mercure, & prend le nom de ſes Héroïnes dans les Litanies. Le cas eſt nouveau, & je ne me ſerois jamais attendue à trouver la converſion d'*Aglaé* dans un Mercure Galant. Le Baptême de Mademoiſelle de Valois en

a donné l'occaſion, & notre Auteur ne l'a pas laiſſé échapper. On voit bien qu'il veut tout mettre à profit. L'on trouvera l'utile où l'on ne cherchoit autrefois que l'agréable, & je ne déſeſpere pas qu'avec le temps le Mercure Galant ne devienne un Livre de dévotion, ou que du moins, par un heureux aſſemblage de ſérieux & de comique, on n'y trouve de quoi faire la matiere de ces Sermons, dans leſquels les Prédicateurs Italiens trouvent le ſecret d'émouvoir pluſieurs paſſions à la fois. L'article de *Douay* nous prouve encore les ménagements que l'Auteur du Mercure croit être obligé de garder: il paſſe là-deſſus comme chat ſur braiſe. Cette ſituation eſt triſte pour un Auteur; & encore un coup je le plains de n'avoir pas les coudées franches: être toujours obligé de jouer à tort & à travers; paroître content quand nous n'avons rien moins que les rieurs de notre côté; en un mot, n'oſer dire ce qu'on penſe, ſeroit quelque choſe de plus fâcheux pour moi que la gêne; & j'aimerois mieux ne point

:rire, que d'être obligée de le faire
r ce plan. Je m'en ferois formé un
ut oppoſé, &, à l'exemple de *Boi-*
au, j'aurois voulu appeller *un chat un*
at. Mais, Madame, toutes les ré-
exions que vous me faites faire me
nt tout d'un coup naître l'envie de ſup-
léer à la timidité de M. *du Freſny*, en
us donnant tous les mois les nouvelles
u'il ſupprime. Je m'engage à vous don-
er un nouveau Mercure de ma façon,
ont vous ferez part à vos amis, à con-
ition, s'il vous plaît, qu'on ne ſaura
as qu'il vienne de moi : car comme je
rétends parler franchement, je ne veux
as auſſi que ma franchiſe me faſſe des
faires. Quel plaiſir d'intriguer les cu-
eux ! De ſavoir ce qu'en penſera de
on ouvrage, ſans que ce que l'on en
ira puiſſe m'être ſuſpect de complai-
nce ou de malignité ! L'anneau d'*An-*
elique, dont j'eſpere me ſervir à pro-
os, ſera le nœud de l'affaire, & par
n ſecours je pourrai vous procurer du
laiſir, en vous contant bien de petites
oſes qui ſe paſſent ici, & qui ne vien-

nent point à la connoiſſance de tout le monde. Comme les liaiſons que j'ai dans pluſieurs Cours étrangeres, & même ennemies, m'obligent d'y entretenir des correſpondances, je vous ferai part de toutes les nouvelles que je ſaurai de tous ces divers Pays, & ne me bornerai point à celles de *Paris*. Cependant je m'apperçois que je n'entreprends pas un petit Opéra; n'importe, il n'y a plus moyen de reculer, & il eſt queſtion ſeulement de donner à celui-ci la forme qu'il faut. M. *du Freſny* nous apprend qu'un Mercure ſans Enigme ſeroit un Almanach ſans prédictions, un plaidoyer ſans citations, & une converſation ſans équivoques: il faut donc ſe conformer à l'uſage & propoſer une Enigme: il faudroit même, ce me ſemble, qu'elle fît la clôture du Mercure; mais je crois qu'on me permettra bien de débuter par-là, puiſque, comme dit *Don Japhet d'Arménie, il n'importe guere que Paſcal ſoit devant ou derriere*. J'eſpere qu'on me pardonnera, ſi je ne garde pas tout-à-fait la ſymmétrie dans

coup d'eſſai. A force de forger on
:vient forgeron, & nous pourrons
en nous perfectionner avec le temps.
oici toujours par proviſion l'Enigme,
uf à la mieux placer une autre fois,
i cas qu'on trouve qu'elle ne le ſoit pas
en à préſent.

ENIGME.

JE ſais former, par ma ſtructure,
Ce qui concerne l'Univers ;
Et l'on pourra voir dans ces Vers,
Le déſaſtre de ma nature.
Mon pauvre corps ſec & fragile,
N'a pour s'aider ni pieds, ni mains :
Cependant de jeunes mondains
e font en divers lieux de nuit trotter la Ville.
Ma tête eſt un peu longue & platte ;
Elle n'a ni bouche, ni nez ;
Et vous ſerez bien étonnés
Que ſur elle aucun œil n'éclate.
J'en ai un, mais c'eſt ſur le ventre ;
Il ſert d'oreille & de goſier,
D'où, par un dégré de papier,
On peut aller juſqu'à mon centre.
Ma langue d'une étrange ſorte,
Tient à mes dents, & pend ſi bas,
Qu'afin qu'elle ne tombe pas,
D'ordinaire un cheval la porte.
Mon pauvre cou, quoique ſans crime,
Par ſept licous & cinq bourreaux,

Qui cherchent des tourments nouveaux,
Eſt une éternelle victime.
De mon mal chacun ſe contente ;
Il cauſe la joie & le ris,
Mais inſenſible à ce mépris,
Mieux on me bat, & mieux je chante.

Je ne doute pas qu'il ne vous ſoit aiſé d'expliquer cette Enigme, & j'attends votre explication. Vous attendez ſans doute auſſi de moi quelques nouvelles galantes ; en voici une que je reçois, & que je vous envoie. *Suonate*, pour ne pas vous donner le temps de vous impatienter, &c. Voilà, Madame, de quelle maniere l'Auteur du Mercure imprimé en *Hollande* débute, & le plan de ſon Ouvrage; & je crois qu'en voilà aſſez pour le coup. Je vous en donnerai de temps en temps des lambeaux que vous pourrez enſuite raſſembler, & je reprendrai, dans la premiere Lettre que je vous écrirai, l'endroit où je finis dans celle-ci, & que j'ai eu ſoin de marquer. Mais je ſauterai toutes les nouvelles de Guerre, qui ſeroient vieilles à préſent & dont la récapitulation ne

e pourroit qu'être ennuyeuſe pour ous & pour moi. Je me contenterai le prendre toutes les petites hiſtoriet- es, & les endroits les plus intéreſſants lu Livre. Enfin, je ferai comme pour noi, & j'eſpere que vous en ſerez con- ente. On me mande de la *Haye* que 'Abbé de *Buquoit* ſe donne de terribles nouvements dans ce Pays, pour tâ- her de faire réuſſir ſon projet contre le leſpotiſme. Je ne ſais s'il trouvera le ecret de perſuader : la conjoncture n'eſt as favorable pour lui, & la malheu- euſe cataſtrophe de l'Abbé de *Guiſ- ard*, qui avoit joué un rôle à-peu-près areil dans les Pays étrangers, outrant nême les choſes par des Libelles inju- ieux contre la Cour, & qui dans les uites s'eſt trouvé coupable du crime de aute-trahiſon en *Angleterre*, va bien liminuer la confiance qu'on auroit pu rendre en ces échappés de *France*, ui vont par-tout faire les plaignants. *Guiſcard* avoit ſu par-là ſe procurer de roſſes penſions & de l'emploi. Il pa- oiſſoit ennemi irréconciliable du pou-

voir deſpotique ; & enfin on a trouvé des lettres qu'il faiſoit paſſer en *France* par le *Portugal*, dans le paquet même de l'Ambaſſadeur d'*Angleterre*, par leſquelles il paroiſſoit avoir des ſentiments fort oppoſés à ceux qu'il avoit d'abord fait éclater. Comme il ne croyoit pas être ſoupçonné, il donnoit lui-même ſes lettres à la Comteſſe de *Portmore*, qui les envoyoit à *Lisbonne* au Comte ſon époux. Et ce manége auroit continué, ſi les avis que certaines gens donnerent contre *Guiſcard*, n'euſſent obligé les Puiſſances à l'obſerver de plus près : on ouvrit ſes lettres, & on y trouva de quoi s'aſſurer de lui : il fut arrêté dans le Parc de *S. James*, & conduit devant le Secrétaire d'Etat ; où, de déſeſpoir de ſe voir découvert, & odieux dans tous les Pays du monde, il ſe jetta comme un furieux ſur l'un de ſes Juges, & lui porta des coups qui auroient été mortels, ſi le canif dont il s'étoit ſervi pour cela, ne ſe fût rompu dans ſes mains, & s'il ne fût pas venu promptement du ſecours. Il reçut quelques

bleſſures dans cette occaſion, & les aigrit beaucoup par la réſiſtance qu'il fit lorſqu'on voulut le panſer, & par le refus de prendre de la nourriture, & quelques jours après il mourut dans les priſons de *Neugate*, en vrai déſeſpéré. La Reine permit qu'il fût enterré ſans bruit dans un cimetiere voiſin de cette priſon, qu'on appelle le cimetiere de *Chriſt*.

Cependant comme on s'étoit attendu à le voir mourir d'une maniere convenable au crime dont il étoit accuſe, on lui avoit fait d'avance une Epitaphe dans laquelle le genre du ſupplice qu'on croyoit lui être deſtiné étoit aſſez bien dépeint : la voici.

EPITAPHE

de l'Abbé DE GUISCARD.

VOYEZ quel rang obtient au Temple de mémoire
Un nom fait pour un grand deſtin.
Voyez quelle éclatante gloire
M'accompagne juſqu'à ma fin.
A la poſtérité future,
Pour ſe faire un nom glorieux,

D'autres vont conter l'aventure,
Qui remplit de leurs jours le nombre précieux;
Moi, pour anéantir l'envie,
Sur l'éclatant bruit de mon sort,
Au lieu de parler de ma vie,
Je n'offre à vos yeux que ma mort.
Quel triomphe pour moi qu'on sache
Que, pour me voir périr, on court de toutes parts!
Car je n'expire point dans mon lit comme un lâche,
Ni même confondu sous les lauriers de Mars.
Non, non, élevé sur la terre,
Et loin du profane vulgaire,
En haut j'attire les regards.
Mais quel superbe mausolée!
N'est-il point préparé pour honorer mes os?
Toute la nature empressée,
L'air, le feu, la terre & les flots,
Veulent avoir quelque partie
D'un corps qui dans l'air seul daigne perdre la vie.

Vous jugez bien, Madame, qu'après cela on ne se fiera pas beaucoup aux François qui voudront faire les mécontents. On n'a point oublié la politique du feu Cardinal de *Richelieu*, ni le proverbe qui dit, que pour trop prouver l'on ne prouve rien. La conduite du malheureux *Guiscard* prouve cette vérité : car on ne sauroit lire ses Mémoires sans horreur, ni comprendre

omment il a pu ſe raccrocher enſuite vec la *France*. Après cela il faut conenir qu'il n'étoit pas le plus régulier lu monde dans ſa conduite ni dans ſes nœurs. Mais il eſt mort, ainſi il faut aiſſer ſes cendres en repos, & ne plus arler d'une choſe qui n'eſt point à la loire de notre Nation. Je plains la faamille de ce malheureux; car quoique les aûtes ſoient perſonnelles, cela ne laiſſe as d'être très-déſagréable pour des arents, & ſur-tout pour des gens de ondition. Comme ſa mort a abrégé la rocédure, on n'a pu ſavoir le détail de on crime. Mais ſon déſeſpoir fait bien oir qu'il ſe ſentoit coupable, & qu'il e cherchoit qu'à ſe faire tuer, pour éviter la honte du ſupplice. Voilà comme n abyme appelle un autre abyme. Et oilà ce que je puis vous apprendre de lus nouveau. Les Alliés font de grands rojets pour la Campagne future, qui pparemment ne ſera pas plus heureuſe our nous que les autres l'ont été: car l faut convenir qu'ils ſont mieux en Généraux que nous, & que nous ſerions

bien en peine de pouvoir leur en opposer, qui fissent paroli au *Prince Eugene* & à *Mylord Malbouroug*, & que Mars & Bellone nous sont peu propices. Ainsi nous avons beau compter sur de nombreuses Armées. A quoi servent les bras, quand ils manquent de bonheur & de tête pour agir à propos ? Et que peut-on attendre à présent, puisque toute la valeur du Duc de *Vendôme* n'a pu garantir la *Flandre*, dans le temps qu'il y commandoit ? Jugez si son absence accommodera les affaires. Mais laissons les pronostics, puisque nous n'en saurions faire d'agréables : à chaque jour suffit sa peine, & il ne faut pas s'affliger avant le temps. Vous voyez bien que le commerce des ennemis de la France ne m'a pas gâté le cœur, puisque je parle en bonne Françoise. Mais je vous avoue que la douce liberté avec laquelle l'on vit dans cette Ville neutre, me fait souhaiter qu'une bonne paix réunisse les esprits, & rétablisse la bonne intelligence & le commerce entre les voisins. Je crois que tout bon

Chrétien doit faire des vœux pour cela, ix que la guerre étant un fléau de Dieu, nous devons ſouhaiter de la voir inir; & le ſouhaiter avec autant d'ar- leur que je ſouhaite d'avoir le plaiſir le vous embraſſer, &c. *A Aix-la-Cha- elle, ce.*

Fin du Tome quatrieme.

DC
130
D8A4
1790
t.4

Du Noyer, Anne Marguerite
(Petit)
Lettres historiques
et galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY